

24

LES
PASSE TEMS
DE IAN ANTOINE
DE BAIF.

A
MONSEIGNEVR
LE GRAND PRIEVR.



A PARIS,
Pour Lucas Breyer Marchant Libraire te-
nant sa boutique au second pilier de
la grand' salle du Palais.

M. D. LXXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

2



A MONSIEUR
LE GRAND PRIEUR.

HENRY, ô de Royale plume,
Amoureux & genereux ame,
Sion des Princes a voué,
Si desirez qu'on vous conoisse,
D'un renom qui à jamais croisse,
Des siècles a venir loué:

C'est à vous, qui dès votre enfance
Des lettres auez conoissance,
Au giron des Muses instruit,
D'elles le protecteur vous rendre,
Leur auancement entreprendre
Contre qui leur honneur détruit.
N'est-ce pas vne grand' vergogne,
Qui notre âge peruers témogne,
Qu'homme se trouue tant osé,
Que desur le sçauoir remettre
Les forfaits que voyons commetre,
En conseil l'ayant proposé.
Et pour ce veut qu'on s'achemine
Par tous moyens à sa ruine,

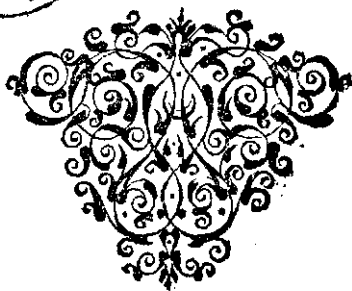
En luy deniant tout support:
Et s'est mis en sa fantaisie,
Que de là sourdoit l'heresie
De tous les autres maux l'aport.
Mais je dy moy que l'ignorance
S'accompagne d'outréuidance
Pour faire ce monstre d'erreur:
Et non pas du sçavoir l'usage,
Qui l'home rend modeste & sage,
Non enclin à telle fureur.
L'home bien instruit de la Muse,
Castant son esprit ne l'amuse
Contre les segrets de la foy.
Car non rebelle en toute humblesse,
Le chemin des Peres ne laisse,
Sous vn Dieu, vn Roy, vne Loy.
Ce fut Dieu le tresadmirable,
Qui tresbenin & secourable
La parolle aux hommes donna.
Ils se font tous diuins par elle:
Sans elle la race mortelle
Guiere plus que la beste n'ha.
Par la parolle la pensée
Entre les hommes dispensee
Se communique de leur voix.
De là les citeZ s'établirent:
De là les Princes ils élirent:
De là s'arretterent i's loix.
Dieu depuis pour rendre assûree
Auecque plus longue duree

De la parole le beau fait,
 A fin qu'au loïn se püst transmetre,
 Donna l'vsage de la letre,
 Marque de ce qu'on dit ou fait.
 Par elle les choses sacrees
 En leur entier sont demourees:
 Par elle les loix se tiendront.
 Et par elle aux âges qui viuent
 Les faits des non viuans reuiuent,
 Pour le bien de ceux qui viendront.
 Par elle les arts necessaires,
 Aux humains & diuins affaires,
 Conseruez ornent la cité.
 Par elle les belles emprises,
 Et les inuentions exquisés,
 Viennent à la posterité.
 Par elle le cours de l'annee,
 Ainsi qu'elle est bien ordonnee,
 Par heures par jours & par mois,
 Va réglé pour marquer les âges:
 Pour t'assigner tes labourages
 A faire tout comme tu dois.
 De Dieu le present admirable,
 Par l'homme, sans luy miserable,
 Ne se jette pas méprisé:
 Mais viue sous la main Royale,
 Maintins de faueur liberale,
 Plus que jamais autorisé.
 A l'exemple de vos bons Princes,
 Vous les Nobles de leurs prouinces,

Les bonnes lettres caressez.
 Et comme trop soigneux vous êtes
 D'exercer le cors, ainsi faites
 Que vos esprits soyent exercez.
 N'est-ce pas à nous grande honte,
 Que nous faisons tant peu de conte
 De ce qu'avons de plus divin?
 De ce parquoy nous pauvres hommes,
 Hommes, non bestes brutes, sommes?
 De quoy Dieu nous fut si benin?
 Du cors nous avons tant de cure
 Pour le netir de toute ordure,
 Pour le vetir pompeusement,
 Pour l'endurcir à mille peines,
 De combas & de chasses vaines,
 Pour le reposer richement!
 Mais nous laissons moisir nos ames,
 Qui des cors doivent estre dames,
 Mises des cors à labandon:
 sans les polir de leur rudesse:
 sans les façonner d'une adresse
 Qui les conforme à la raison.
 Des bonnes lettres la doctrine
 L'esprit defriche, & déracine
 Les vices mauvais arrachez,
 Et le prepare à la semance
 Qu'il resoit, qui porte abondance
 De fruits en leur tems recherchez.
 Mais, ô bonne Philosophie,
 Tant s'en faut que lon s'étudie
 Pour tes bienfaits de t'honorer.

Mesme la plus part te méprisent:
 Beaucoup de toy malins médisent
 O sans malheureux t'aborrer.
 Tu n'es qu'un nom de moquerie,
 L'exercice de janglerie,
 Entre ceux qui s'enslent sous toy.
 Nul te suit pour estre plus sage:
 Mais te tourne à son auantage
 Pour mieux faire fraude à la loy.
 De l'ignorance la manie,
 Ou la bestise te manie,
 Pour s'en targuer en son erreur.
 Si l'un dans vne nuit obscure
 En vlope la verité pure,
 L'autre s'en arme en sa fureur.
 Et quite suit pour bonne escorte
 De sa vie ? ou pour rendre acorte
 Son ame au choix de la vertu ?
 Nul ne sçait le meilleur élire,
 Nul ne sçait éuiter le pire,
 Qui suit le grand chemin batu
 De l'ignorance: qui méprise
 L'honneur, le forfait autorise,
 Meconnoist la diuinité:
 La pieté vraye renuerse:
 Loix & droiture bouleuerse:
 A barbarist l'humanité.
 La terre onques ne fut couuerte
 De plus de monstres, à la perte
 De nostre chéris genre humain.
 Lamais ne fut plus souhetable

Vn bon Hercules indomtable,
Qui deployast sa forte main.
Entreprenez, ô Sang de France,
La guerre contre l'ignorance,
La grande peste des mortels.
Plantez d'honneur les exercices:
Extirpez la race des vices:
Ainsi meritez des autels.





PREMIER LIVRE
DES PASSETEMENS DE
IAN ANTOINE DE BAIF.

A SA MVSE.



FIN que les saucices,
Les bouddins, les épices,
Les capres, les pruneaux,
D'acoustremens nouveaux
N'ayent faute, sus Muse,
Qu'on me gaste, qu'on m'vse



Mille & mille milliers
De rames de papiers,
Quoy que dire lon t'ose,
Que rien je ne compose
En mon oisif séjour,
Qui vaille voir le jour.
Quoy que les vieux seueres
Contrefaisans les peres,
Ne veuillent approuver
Ce que je puis trouver.
Pér, Muse, toute honte,
Sus, Muse, ne tien conte,
Des propos assottez
De ces vieux radotez.

A

I. LIVRE

Te donnent-ils salaire,
 Que tu doives leur plaire?
 C'est assez, tu te plais
 En cela que tu fais:
 Oubly leur moquerie,
 De douce tromperie
 En tes vers te flatant,
 Que tu vas regatant
 Sur tes papiers, aux heures
 Que le moins tu labeures,
 Donnant à ce plaisir
 Le moins de ton loisir:
 Puis qu'il te plaît composé
 Tous les jours quelque chose,
 Gaste force papiers:
 Et si ces beaux gorriers
 S'en fachent, n'aye crainte
 De répondre à leur plainte,
 Puis qu'ils plaignent mon bien
 Qui ne leur couste rien:
 Que mien est le dommage,
 Ains mon grand avantage:
 Car le tems qu'il faudroit
 Passer en autre endroit,
 Ou tenant la raquette,
 Ou jouant la reinette,
 Ou les dets maniant,
 Et là Dieu reniant,
 Sans que rien pis te face,
 A ce jeu je le passe,
 Et ne pér que le tems
 En ces doux passetems.

A V R O Y

ESTRENE.

1570.

SIRE, comme les Roys sont les mignons des Dieux,
 Aussi sont des grans Roys les tous-divins Poëtes,
 Qui du vouloir divin sont les saints interpretes,
 Et qui chantent l'honneur des Roys victorieux.
 Si des Dieux gardiens des Princes glorieux,
 Implorez la faueur vous grād R O Y que vous estes:
 Moy Poëte petit faisant comme vous faites,
 L'implore de mon R O Y le secours gracieux.
 Ainsi vole tousiours deuant vous la victoire,
 Les rebelles domtant : ainsi l'heureuse gloire
 De vous et de vos Chefs couronne les beaux faits.
 O mon Prince, ô mon R O Y, ne rejettez arriere
 Cét extreme recours de mon humble priere:
 Ainsi les Dieux amis vous donnent vos souhaits.

TABLEAU DE LA

R O Y N E M E R E.

QUEL tableau voy-je icy plein de diuinité
 Passât, dy que tu vois tout l'honneur de nostre âge.
 Comment ? ie ne l'enten, si ne dis dauantage.
 Tu vois toutes vertus sous peinte humanité.
 Quelle Dame est-ce icy ? C'est vne magesté.
 Pourquoi en dueil piteux ? d'une Royne en ven vagé.

A ij

I. LIVRE

Qui sont ces quatre à part chacune en son image?
C'est Esperance, & Foy, iustice, & Charité.
Qui sont les sept auprès? Sont les arts liberaux,
Qu'avecque les Vertus cette Dame rassemble
En sauueté cheZ soy par ce tems plein de maux.
Donc rapporte, estrangier, que le peintre voulant
Monstrer l'estat où sont arts & vertus ensemble,
A peint cette grand' Royne en cet habit dolent.

EPITAPHE DE BVEIL.

ARRESTE toy, Passant, ly ces vers, & differe,
Bien que tu sois pressé, pour vn peu ton affaire:
Le loyer n'est petit si tu t'en vas plus sage,
Apprenant sans danger d'vn autre le dommage.
Celuy BVEIL je suis, qui ay remply la France
Du renom honorable acquis par ma vaillance:
Ayant d'vn braue cœur fait suffisante prouue
De moy par tous endroits où le vaillant se treuve.
Vertu d'aupres de moy ne s'est point éloignée
De la faueur de Mars tousiours accompagnée,
Tant que durant la guerre aux perilleux alarmes,
Méprisant les hazards j'ay fait mettier des armes.
Mais au tems de la paix en querelle priuée,
Moy celuy dont la vie auoit esté sauuee
De cent mortels dangers, las j'ay perdu la vie,
Et d'vn jeune guerrier le fer me l'a rauie
Sous qui Mars fut caché: car il prit sa figure
En faueur de Venus pour venger son injure.
La cruelle Venus se sentant outragée
De quelques mots legiers, voulut estre vengée:

Importuna son Mars, & n'ut iamais de cesse
 Jusqu' à tant qu'elle fut de son vouloir maistresse,
 Et qu'il prit (bien que tard) contre moy sa querelle,
 Pour faire à grand regret vne vengeance telle.

Mars ainsi me laissa : mais Vertu non volage
 N'a iamais delaisé mon assuré courage,
 Qui autant qu'en la vie apres la mort encore
 D'un immortal honneur mes faits d'armes decore.

Va: raporte, Passant: Mal certaine est la vie
 De l'homme qui mortel en sa force se fie:
 Le foible fait souuent que le plus vaillant meure:
 Le seul fruit de vertu apres la mort demeure.

A MONSIEVR DE VILLEROY SECRE- TAIRE D'ESTAT.

COMME sur le coupeau d'une grand' roche dure
 Vn pin entraciné demeure verdoyant,
 Soit que le chaud Soleil de l'esté flamboyant
 Ramene la chaleur, ou l'hyuer la froidure,
 Toujours planté debout, d'un feuillage qui dure,
 Garde le bel honneur: & toujours s'égayant
 D'un fruit en ses rameaux sans cesse pomoyant,
 Parmy aspres cailloux repousse tout miure.
 Ainsin, ô VILLEROY, planté non ébranlable
 Aux plus hautes grandeurs de la peruerse Cour,
 Où les vices ont cours, te maintiens ferme & stable:
 Et maintiens la vertu, qui seule te commande:
 Et recherchant l'honneur, où fraude regne & court,
 Plus le vice y est grand, plus ta gloire en est grande.

I. LIVRE
DV PRINTEM S.

LA froidure paresseuse
De l'yuer a fait son tems:
Voicy la saison joyeuse
Du deliceux Printems.
La terre est d'herbes ornee:
L'herbe de fleuretes l'est:
La fueillure retournee
Fait ombre dans la forest.
De grand matin la pucelle
Va deuancer la chaleur,
Pour de la rose nouvelle
Cueillir l'odorante fleur.
Pour auoir meilleure grace,
Soit qu'elle en pare son sein,
Soit que present elle en face
A son amy de sa main.
Qui de sa main l'ayant uë,
Pour souuenance d'amour,
Ne la perdra point de uë,
La baisant cent fois le jour.
Mais oyez dans le bocage
Le flageolet du berger,
Qui agace le ramage
Du rosignol bocager.
Voyez l'onde clere & pure
Se cresser dans les ruisseaux:
Dedans voyez la verdure
De ces voisins arbrisseaux.
La mer est calme & bonasse:
Le ciel est serain & cler:

La nef jusque aux Indes passe:
 Vn bon vent la fait voler.
 Les menageres auëtes
 Font çà & là vn doux bruit,
 Voletant par les fleuretes
 Pour cueillir ce qui leur duit.
 En leur ruche elles amassent
 Des meilleures fleurs la fleur,
 C'est à fin qu'elles en facent
 Du miel la douce liqueur.
 Tout reſonne des voix nettes
 De toutes races d'oyſeaux,
 Par les chams des alouettes,
 Des cygnes deſſus les eaux.
 Aux maiſons les arondelles,
 Les roſignols dans les boys,
 En gayer chanſons nouvelles
 Exercent leurs belles voix.
 Doncques la douleur & l'aiſe
 De l'amour ie chanteray,
 Comme ſa flame ou mauuaiſe
 Ou bonne ie ſentiray.
 Et ſi le chanter m'agree,
 N'eſt-ce pas avec raiſon,
 Puis qu'ainſi tout ſe recree
 Avec la gaye ſaiſon?

DE SILE.

S I L E me veut pour ſon mary,
 Et n'y a rien qu'elle ne face:
 Mais moy i'en ſeroy bien marry.

I. LIVRE

Quelque contract qu'elle me passe.

Ainsi qu'elle m'en presse tant:

Tu me donneras, ce luy dy-ie,

Cinquante mille écus comant,

Sans qu'à les rendre ie m'oblige.

Et pour la premiere nuïtee.

Ne gouteras point le deduit,

Mais tu t'en passeras couchee

Seule à part dans vn autre lit.

A ton nés, si ie le demande,

J'auray ma garce entre mes bras:

Sans gronder, si ie le commande,

Ta servante m'enuoyeras.

Et le plus souvent à ta vuë,

Pour caresser me jecteray

Desur la premiere venuë:

Et haut & bas la tasteray.

Quand nous irons en compagnie

Si loing l'un de l'autre serons,

(Tant fois-tu parce & iolie,)

Que iamaïs ne nous toucherons.

De me baiser point de nouvelle,

Garde toy de t'y presenter:

Si d'aventure ie t'appelle,

Ta leçon ie te veu chanter.

Garde toy d'estre si osée,

Si ma femme vne fois tu es,

Me baiser en femme épousée:

Car ie le trouneroy mauuais.

Ne me baise comme ton frere,

Il y auroit trop d'apetit:

*Mais comme quelque bonne mere
 Baiferoit son fils par aquit.
 Si tu peux supporter en somme,
 Tout cecy sans rien refuser,
 Touche là, tu as trouué l'homme
 Qui est contant de s'exposer.*

A MONSEIGNEUR

DE LANSAC.

Monseigneur j'ay par vous plus d'une fois tenté
 La fortune, & jamais ne m'a daigné sourire.
 Je disoye à par moy : Qui nous peut écondire?
 Le ciel guide celuy par qui suis présenté.
 Or (graces au bon Dieu) ie me suis exempté
 Jusq'icy de peril : mais si faut le vray dire,
 Deslors ie preuoyoy fortune a venir pire.
 Las ! elle est auenuë, & j'en suis tourmenté.
 Possible le ciel lors de maligne influence
 Rompoit nostre entreprise: Ou DIEV, qui tout preuoit,
 Ny pauvre ne me veut, ny riche en abondance.
 Implorons les bons Dieux, MONSEIGNEUR & suport.
 Ma barque si auant en tourmente se voit,
 Qu'il faut ou qu'elle rompe ou qu'elle arriue au port.

EPITAPHE DE MADA-

ME DV HOVME.

Gillon de Montejan icy gist endormie
 Du somme qui se doit à tous egallement.
 Si la vertu faisoit viure immortellement
 En terre, elle y viuroit d'une immortelle vic.

I. LIVRE

Mais pource qu'il falloit abandonner ce monde
 Pour recevoir au ciel loyer de sa vertu,
 Elle decede apres que vivante elle ut n
 Tout l'heur qu'on peut avoir où tant de mal abonde.
 D'un illustre lignage ayant pris sa naissance,
 Elle fut mariee en tresnoble maison,
 Qu'elle peupla d'enfans, pour y voir à foison
 Les enfans de ses fils prendre belle acroissance.
 Dieu la favorisa en si grande largesse,
 Qu'il ne luy manquoit bien qu'elle deust souhaiter,
 Et contente la feit en ce monde arrester
 Jusque au dernier soupir d'une heureuse vieillesse.
 Or, Passant, s'il est beau que lon pleure & regrette
 Les esprits vertueux, monstre grande douleur:
 Mais s'il faut s'esjouir de la grace & de l'heur
 Qu'ils recoignent au ciel, vn seul soupir ne jette.

E S T R E N E S.

AV jour que l'an renouvelle
 Cherchant de vous estrener,
 O gentille Damoyelle,
 Quel don-vous puis-je donner?
 Si vostre beaulté regarde,
 Je ne sçache assez beau don:
 Mais vostre bonté me garde
 De vous offrir rien de bon.
 Sinon qu'enrichir voufisse
 D'eau la grand mer ondoyant,
 Ou qu'éclairer j'entreprisse
 Au beau soleil flamboyant.

Mais quand vostre esprit j'admire,
 Desireux plus que d'auoir
 D'apprendre tousiours, & lire
 Les liures de bon sçauoir:
 Je vous appreste vne estreine
 Que n'aurez pas à mespris,
 Où l'art & l'vile peine
 Du labourage est compris,
 Ensemble du jardinage,
 Qui vous fera souuenir
 En le mettant en vsage,
 De plus long tems ne tenir
 Vostre jardinet en friche,
 Mais dauant le renouueau,
 Faire vn bon jardinier riche
 De ce jardinet tant beau.

EPITAPHE DES COEVRS DE
 MESSIEURS DE L'AVBESPINE PERE
 ET FILS SECRETAIRES D'ESTAT.

Deux cœurs en ce tombeau reposent enfermez,
 Les plus beaux et plus nets que feit oncques nature,
 Qui viuans ont esté le séjour de droicteure,
 Bien aimans la vertu, de vertu bien aimez.
 Qui de tous les François de l'honneur enflammez
 Ont laissé dans les cœurs vne triste peinture
 D'vn regret de leur mort, qui encore leur dure,
 Morts autant regrettez que viuans estimez.
 Ces deux cœurs, ô passant, environnez d'espines
 Ce sont les cœurs de deux surnommez Aubespines.

I. LIVRE

Et du pere & du fils : sçache des deux le sort.
 Au faict bien conuenoit le nom d'espine blanche:
 Leur foy comme la fleur fut nette, pure & franche:
 Le soing public ce fut l'espine de leur mort.

GOSSERIE CONTRE LE
 SONET DE IOACH. DV BELLAY
 DES COMPARATIFS.

BEau Belier bien beslant, bellieur, voire bellime
 Des beliers les belieurs qui beslent en la France,
 Qui d'un haut beslement effroyas l'ignorance,
 Fortieur d'elle qui fut des fortieurs la fortune.
 BELIER qui vas broutant de L'OLIVE la cime,
 Qui à ton doux besler de doucime accordance
 Des neuf doctimes sœurs l'excellentime dance
 Atraisnes du coupeau d'Helicon le hautime.
 Beau BELIER vaillantime à hurter de la teste,
 Qui est hardieur de toy, ô gentilime beste,
 Quand à hurtebelier tu eguises ta corne:
 Tout le troupeau frizé de tes femmes s'arreste,
 Ton Berger ententif la couronne t'appreste,
 Et d'un chaperon verd pour recompense t'orne.

A MONSIEVR RAOVL
 MOREAV THRESORIER
 DE L'ESPARGNE.

Monsieur vous promettez
 D'un parler tant humain,
 Et tousiours remettez
 De demain en demain.

DES PASSETEMES.

7

Par cela j'apperçoy
 Que trauiillons en vain:
 D'oreille ie reçoÿ,
 Pas maille de la main.
 Mais pour chasser l'ennuy,
 Dont vous & moy ie plain,
 Que reçoÿue aujourdhuy,
 Non demain, mais de main.

A V R O Y.

SI les vœus & souhaits, & les prières belles
 De tes loyaux ſugets eſperans vn Dauſin,
 N'ont eu pour cette fois leur ſouhetable fin:
 Ne laiſſe d'honorer les Parques immortelles.
 CHARLE, reçoÿ joyeux le preſent qui vient d'elles:
 Vien ta Fille cherir. C'eſt du vouloir diuin,
 Si plus paſſioné que bien certain deuin,
 Acomplir ie ne voy mes promeſſes fidelles.
 Graces à Dieu tu vis, & viue ſe retreuue
 Ton Epouſe, Tous deux ayans fait bonne preuue
 Que Dieu vous a benits de ſa fertilité.
 Viue DIEU & mon Roy: Mon chant d'auant naiſſance
 Peut ſeruir dedans l'an pour vn Dauſin de France,
 Qui naiſſant me fera chantre de vcrité.

A M A D A M E.

PVcelette Royale, ô noble fille nee
 Deſous le ciel riant à la faueur des Dieux:
 Nette fleur, ô l'honneur des beaux Lis precieux:

I. LIVRE

Commence heureusement ta bonne destinée.
 Crois : & de ta beauté de cent graces ornee,
 Et d'un œil & d'un ris divin & gracieux,
 Reconoy tes Parents : Qui te riront joyeux,
 Et l'heure beniront que tu leur fus donnee.
 Si tost que sortiras de ton enfance tendre,
 Pallas & les neuf Sœurs te viendront toutes prendre
 Pour t'enseigner leur art que favoriseras.
 Puis grande & meure d'ans, Belle sçauante & sage,
 Requisse d'un grand Prince en heureux mariage,
 La ferme Paix en France établir tu feras.

DE CHALANT.

Chalant est un maistre galant,
 Cet un allant que mon chalant,
 Et vrayment j'auroy fort affaire
 De t'escrire ce qu'il sçait faire.
 Chalant est friant cuisinier,
 Chalant est aussi jardinier,
 Chalant fait vendre les offices
 Et fait achepter benefices:
 Chalant est un bon macquereau,
 Chalant est un bon pipereau:
 Chalant fait assez bonne mine,
 Mais il aime autant sa voisine
 Que sa femme, & si ie sçay bien
 Qu'un bon nombre de gens de bien
 (Tant la mignonne est belle & gente)
 Sans courir ailleurs s'en contente,
 S'en contente, mais nonobstant
 Ce chalant n'en est pas content.

Car s'il besongne sa commere,
 Et s'il fait coqu son compere,
 Cependant qu'il va chez autrui
 On dit que lon hante chez luy.
 Mais cela qui plus me soucie
 Il fait le jaloux de m'amie,
 Et l'aime ainsi que lon me dit,
 Et qui pis est, ha bon credit:
 Car il la mene où bon luy semble,
 Pour prendre leur deduit ensemble,
 Dont ie serois bien plus fâché
 Si ne m'en voyoy reuanché.

SVR LE CORS DE GASPAR

DE COLIGNI GISANT

SVR LE PAVE.

Gaspar, tu dors icy qui soulois en ta vie
 Veiller pour endormir de tes ruses mon ROY:
 Mais luy non endormy s'a pris en desfarroy,
 Preuenant ton dessein & ta maudite enuie.
 Ton ame miserable au depourueu rauie
 Paye les interès de ta parjure foy.
 De tes supots, faussieurs de toute sainte loy,
 La mort apres ta mort est soudain ensuiuite.
 Mais quel digne tourment aux enfers Rhadamante
 Pourroit bien ordonner pour ton âme mechante,
 Et pour les fous esprits de tes malins supois?
 Ennemis de repos, c'est peine trop humaine
 Vous otter le repos. Donques pour grieue peine
 Puisiez vous reposer en eternel repos.

I. LIVRE
A SARDRON.

TV sçais qu'aux halles l'autre jour
Je rencontray dans vn carfour,
Qui est pres de la Friperie,
Vne fillette assez jolie,
Amy Sadron. car tu la vis,
Et ce jugement tu en fis.
La belle estoit clere brunette,
Sa face bien polie & nette:
Ses cheueux noirs, son œil aussi
Brillant dessous vn noir sourci.
De sa taille elle estoit greslette,
Et toute fois assez resaute,
Entre grasse & maigre, en bon point,
Quant au reste assez bien empoint,
D'une robbe noire accoustree,
Le cors joint, la chausse tiree,
L'escarpin juste sur le pié,
Le chaperon approprié
Bien mistement en sa carrure
De sur la polie voulture
De son petit affeté front,
Qui s'esleuoit en demy-rond.
Pour abreger, ceste mignarde
Auoit nom Françoisse Benarde.
Luy portant grande affection
Je prin d'elle assignation
Vn jour avec vn dé pour gage,
Pour me l'assurer d'auantage.
Mais au lieu dict elle ne vint,

Ou soit

Ou soit qu'il ne luy en souuint,
Ou soit que quelque maquerelle
Pour lors me destourna la belle.
Tant y a que depuis ce jour
Ie luy portoy bien grande amour,
Cherchant l'auoir en ma puissance
Pour en prendre la jouissance.
Deuant toy lors ie l'assignay
En vn lieu là où ie menay
Narquet pour luy monstrier m'amie.
Il la vit. nous faisons partie
D'aller à Vanves y passer
Quelques jours à nous soulasser.
Nous l'y menons, avecques elle
Perrette passablement belle:
Mais dedans son ventre elle auoit
Ie ne sçay quoy qui luy leuoit
Vn petit trop haut la ceinture.
Au reste Sardron ie te jure
Qu'elle auoit assez beaux les traits,
Les cheueux blonds, & le teinct frais,
Tetins durs, la cuisse charnuë.
De ceste courtaude fessuë
Ma Benarde s'accompagnoit.
Mais Benarde me dedaignoit
Voyant Narquet de qui la face
La fraischcur des roses efface,
Lès le vres le teinct des œillets
Fraischement cueillis vermeillots:
La cheuelure crepelee
La dorure d'argent meslee:

I. LIVRE

Son parler n'est rien que desir,
 Son regard n'est rien que plaisir:
 L'un d'amourettes emmielle,
 Et l'autre d'amours estincelle.
 S'elle a de luy quelque soucy
 Son Narquet l'aime bien ausi,
 Et tant de son amour s'enflâme
 Que voulant auoir seul la dame,
 Il vint à part m'assermenter,
 De rien sur elle n'attenter.
 Fabi, me dit-il, ie te prie,
 Pour l'amitié bien accomplie
 Qu'à jamais ie te veu jurer,
 De ne vouloir la desirer.
 Moy que jamais l'amour trop forte
 Hors de la raison ne transporte,
 Je n'y preten, dy-ie, plus rien
 Elle est à toy, garde la bien:
 Car Fabi n'aura jamais chose
 Que Narquet d'elle ne dispose.
 Quand j'euy dict, graces il m'en rend,
 Et par la main il me la prend,
 Et fait d'elle ce qu'il desire,
 Sans que plus en rien j'y aspire.

ESTRENES.

J'Esperoy, mes Damoyelles
 Et vertueuses & belles,
 Vous recueillir à dîner
 Ce premier jour de l'année,

A fin que bien fortunee
 Elle se peust terminer.
 Car volontiers on espere
 Tout le cours aussi prospere
 Comme le commencement:
 Mais les nopces honorees
 De vos beautez bien parees
 Y mettent empeschement.
 Or allez en bonne estreine
 (Ma priere ne soit vaine)
 Là soit la Paix & l'Amour.
 La feste du mariage,
 Soit vn bien heureux presage
 Pour vous deux dans l'an & jour.

A VNE DAMOYSELLE.

Pour remouguer l'entiere affection
 Que ie vous porte, ô rare damoyelle,
 En qui le ciel liberal amoncelle
 Comme à l'enuy toute perfection,
 Je voudroy bien vous offrir quelque don
 Cet an nouveau d'une estreine nouvelle
 Qu'enussiez à gré: mais en volonté telle
 Je crain de nuire à ma deuotion:
 A mon desir ie crain ne satisfaire,
 Vous presentant don peu digne de vous,
 Et pour le bien ie doute de mal faire.
 Pour ne faillir que faut-il que choisisse?
 Ce que les Dieux ne refusent de nous:
 Donc ie vous offre & louange & seruice.

I. LIVRE
DE CHAUSSEBRAYE.

CHaussebraye jeune espousa
Vne vieille brehegne fame:
La perdant, luy vieil abusa
Vne jenne & gentille Dame;
Ny devant n'après n'ayant joint
Jamais ses amours bien à point.
Car jenne il cultivoit en vain
Le champ d'une terre sterile:
Et vieil il n'avoit plus de grain
Pour ensemencer la fertile.

E P I T A P H E D E
D A N D E L I N O T.

CY deffous dort Dandelinot le fat,
Qui à tous fous eust peu donner le mat:
En son vivant il ne fut guere net,
Faisant tousiours ou le rot ou le pet.
Jamais le fat l'un ou l'autre ne fit
Que tout premier de sa honte il ne rit:
Mais en riant eschapoit à ce fol
Aussi puant que sa merde le rot.
Mort il sçait plus que vivant il ne sçut:
Bouchez vos nez, mesme sous terre il put.

A C O T E L E Y.

Assez de piquebœufs, peu de bons laboureurs,
Qui sçachent dextrement manier la charnue:
A tort & a travers bon & mauvais se rue.

DES PASSETEM S.

II

L'ignorant fait tousiours vertu de ses erreurs.
 Non pas toy (Coteley) qui entre les meilleurs
 Excerces le doux art d'une musique esluë,
 Sçachant par tes accords acoyer l'âme esmeuë,
 L'exciter assoupie, exprimer ses douleurs.
 Jadis Musiciens, & Poëtes, & sages
 Eurent mesmes autheurs: mais la suite des âges
 Par le tems qui tout change a separé les trois.
 Puissons nous d'entrepris: heureusement hardie,
 Du bon siecle amenant la coustume abolie,
 Joindre les trois en vn sous la faueur des Rois.

LE CHUCAS.

A V tems jadis les oyseaux demanderent
 D'auoir vn Roy: puis entr'eux accorderent
 Pour commander d'estire cet oyseau
 Que Iupiter jugeroit le plus beau.
 Ains que venir au lieu de l'assemblée
 Tous les oyseaux vont à l'eau non troublée
 Des ruisselets se mirer & baigner,
 Et leur pennage agenser & pigner.
 Le noir Chucas, qui n'a point d'esperance
 Sans quelque dol d'auoir la preference,
 Va cautelux loing à val des ruisseaux,
 Sur qui flotoyent les pennes des oyseaux,
 Qui audessus s'éplumoyent: Par malice
 Va s'embellir d'un nouuel artifice.
 En lieu secret en un vallon ombreux,
 Dans le courant qui n'estoit guiere creux,
 Sur un caillou s'asiet, & au passage

B iij

I. LIVRE

Guette & vient le plus beau du pennage
De tous oyseaux, qui plus haut se lauoyent
Pres des surgeons dou les eaux derinoyent:
Prend le plus beau, plume à plume le trie,
Auec le bec ouurier s'en approprie:
Le joint, l'ordonne, & l'accoustre si bien
Que d'arriuee il semble du tout sien.

Ainsi vestu de plumes empruntées
S'orgueillissant aux penns rejectées
D'autres oyseaux, se trouue impudemment
Où s'attendoit le sacré jugement.

Là Iupiter avec la compaignie
Des autres Dieux sa presence ne nie
A si haut faict les animaux eteZ
De toutes parts y estoient auoleZ
Le Chucas vient: & toute l'assemblée,
De grand merueille est rauie & troublée,
Voyant briller son pennage éclairant
De cent couleurs: & luy vont desirant
Dedans leur cœur de rencontre premiere
La Royauté: Iupiter n'eust plus guiere
Tenu sa voix: & l'alloit declarer
Roy des oyseaux, sans pouuoir reparer
Ce qu'il cust dict. Son arrest ferme & stable,
A tout jamais demeure irrenocable.

Donc le Chucas pour jamais s'en alloit
Roy des oyseaux, Iupiter y bransloit:
Sans la Cheueche: elle qui ne se fie
En ses bons yeux, & ne se glorifie
En sa beauté, s'approche du Chucas,
L'épluche bien: O le merueilleux cas!

Elle apperçoit la plume qui est sienne,
 Crie & la prend: Chacun de vous s'en vienne
 A ce larron, Chacun recognoistra
 Ce qui est sien, le beau Roy deuestra
 De sa beauté: la Cheueche escoutee
 A grand risée à ce peuple aprestee.
 Chacun y vient, sa plume reconoest,
 Du bec la tire, & le Chucas deuest.
 Le fin larron despouillé du panage
 Qu'il ha d'aurny, par la Cheueche sage,
 De tout honneur demeura dénué,
 Et son orgueil en mépris fut nué.

EPITAPHE DE
 IAN GARNIER.

ICY repose Ian Garnier
 En son viuant Gagne-denier,
 Qui est degré plus honorable
 Du crocheteur plus venerable.
 Et bien qu'il ne fust Empereur,
 Ny quelque grand Chef conquercur,
 Le surnom de Grand il merite,
 Qui ne fut pas gloire petite.
 Et si ne fut pas glorieux
 Aussi peu que victorieux.
 Mais aussi bien qu'un Alexandre
 Et qu'un Charlemagne il sut prendre
 Le nom de Grand, Grand Ian nommé,
 Tout ainsi qu'un plus renommé
 Qui eust porté sceptre & couronne.

I. LIVRE

Mais ce Grand surnom on luy donne,
Pour auoir portant les crochets
Crié gros bois & cottrets secs,
Fagois bourrees & falourdes,
N'estant jamais doneur de bourdes.

Et pource des crochets exent,
Viuoit de l'honeste present
Qu'on luy donnoit par courtoisie,
Pour debit de la marchandie,
Laquelle entre mains il métoit
A celuy qui en achetoit:
Mais faloit qu'il ust cognoissance
De sa demeure & sa puissance.

Loyal estoit & diligent,
Tenant bon conte de l'argent
Que tresbien à tems scauoit prendre,
Et tresbien à tems scauoit rendre.

Ainsin ayant bien tracasé,
Son âge sain il a passé
Iusque à sa derniere vieillesse:
Quand sur la fin vnt foiblesse
Par vn catarre descendu,
Perclus de ses bras l'a rendu.
Pour cela de rien n'ut souffrété
Iusqu'à la derniere retrété
Qu'il fit lors qu'il ferma les yeux,
Passant d'un soupir gracieux
Entre les mains de Catherine
Son épouse chiere & benine,
Qui le soigna tant qu'il vesquit.
Nul ne sçait le tems qu'il nasquit:

Aussi n'est-il homme de l'âge
 Pour en porter bon témoignage:
 Quand il mourut, pour vray c'étoit
 Quand soixante & douze on connoit,
 Sur la quinze centième année,
 La vingt & unième journée
 D'Auril, au milieu du printemps,
 Qu'il finit l'auer de ses ans.

Catherine sa femme ut cure
 De son honeste sépulture,
 Et le fit coucher en ce lieu.
 Dy, Passant, qu'il repose en Dieu.

ACROSTICHE.

EPI TAPHÉ.

I'AY rescu: vous vinés vostre vie mortelle.
 Esperant je vesqui pour la vie eternelle.
 Hors tout espoir je vi en pleine jouissance
 Auecque les élus: où pleins d'éjouissance
 Nostre Dieu nous voyons en sa sainte hauteſſe.
 Benissons & chantons son empire sans cesse.
 O mortels ce n'est rien vostre mortel passage.
 Vous n'auez que par prest d'un pauvre bien l'usage.
 Rendre comte il faudra pardauant le grand iuge.
 Le loier vous attend. Repensez au deluge:
 Il punit les méchans. Le feu se doit répandre,
 Et le monde peruers reduire tout en cendre.
 Regardez à vos faits. Gardez vous de méprendre.

I. LIVRE
A MONSIEVR DE FITES
TRESORIER DE L'ESPARGNE.

FITES, vous n'estes feint aux amis de la Muse,
(Ce vous chante Ronfard honorant vostre nom)
Soit que disiez Ouy, soit que vous disiez Non,
Vostre douce parolle vn qui vous oyt n'abusé:
Mais, ô FITES, non feint sans defaute & sans ruse,
Vostre vray delayer n'apporte rien de bon:
C'est le malheur du tems, non vostre affection,
Qui le don de mon ROY contre son gré refuse.
Par vostre bon vouloir de ce tems la malice
Amendez ie vous prie, & benin dauancez
La remise du bien qu'ingrat il ne perisse.
Du don qui traine trop la grace est méprisée:
S'il ne vous poise pour le bien-fait auancez,
Vn bien-fait soudain fait en vaut deux en prisee.

CONTRE MASTINE.

VIEILLE carcasse saupoudree,
Dauant & derriere effondree,
Tu veus me sentir furieux
Pour ton caquet injurieux,
Que faisant de la preudefame
Tu viens bauer, ô bonne Dame,
Contre qui onc ne t'a mesfait,
Ny de parolle ny de fait.
Mais si fusses bien auisee,
Autant qu'à mal tu es rusée,
Tu ne m'eusses pas irrité,

Moy qui ne l'auoy merité.
Car, vieille haridelle etique,
Je sçay repiquer qui me pique,
Je sçay remordre qui me mord,
Je sçay punir qui me fait tort.
Tu en sçauras bien tost que dire,
S'il se faut prendre pour médire
A moy qui te tór vn licou
De ma main à ton maigre cou.
Cordier je seray de ta corde:
Mais toy bourrelle sale & orde
De ta main ta gorge étreindras
Avec la corde, & te pendras.
Et ta gorge en étant sanglée
Tu t'etoufferas étranglée,
Perdant celle méchante voix,
Qui s'éclate de faux aboys.
Onc ne sortit si ord diffame
De la bouche de preudefame:
Mais rien n'en peut sortir plus beau,
Que ce qui est dans le vaisseau.
Tu as donques osé, méchante,
Ataquer ma Muse innocente?
Muse retire ta faueur,
Et me debonde ta fureur.
Comme vn Mastin en mon jeune âge
Méchant m'enflamma le courage,
Vne mastine sans propos
Vient partroubler mon doux repos.
Vien Mastine remastinee,
L'en jure tu seras bernée,

I. LIVRE

Mastine à long poil : tu as nom
 Mastine pour ton bon renom.
 Mastine, vilaine éhontee,
 Baveuse, écumeuse, efrontee:
 Mastine je te nommeray
 Lors qu'en ta faucur rimcray.
 Mastine fille de mastine:
 Contre toy mon courroux s'obstine:
 En vain ne m'auras dépité:
 Au courroux est la verité.

Premièrement des ta naissance,
 (Car j'en ay bonne conoissance:)
 Nenny non bastarde tu n'es:
 Auoître d'auoître tu nais. 
 A témoin ton surnom j'appelle,
 Dont tu fais tant la damoiselle,
 Te vantant (et digne t'en rens)
 De sortir de nobles parens.
 Si les pointes de ma colere
 Te fâchent tu deuois te tere:
 Ou si veux n'en ouir plus rien,
 Va te pendre et tu feras bien.
 Quand tu fus vn peu grandete,
 Tu n'apris comme lon culete:
 Car de nature le sçauois,
 Si gentile naissance auois.
 Toy qui fus fille de maitresse,
 Ayant si naturelle adresse,
 Que mesme des tes premiers ans
 En tins école à toutes gens.
 Mais comme tu t'en es vantce,

Tu fis ta premiere portee
 D'un jeune Aleman écolier,
 Que tu fis tuer au colier.
 Depuis tout t'a esté de guerre,
 Tu as reçu (sans trop enquerre)
 Et crocheteurs, et cuisiniers,
 Et bateliers, et palfreniers,
 Secouant l'une et l'autre hanche
 Sous tous, cherchant le meilleur manche
 Pour ta grande coignasse, mais
 Vn propre n'y trouuas jamais.

AV SIEVR MARCEL.

MARCEL, quittons la Court et la tourbe confuse
 De ce peuple importun, qui empresse les Grans:
 Relâchons nos esprits de travaux different,
 Toy chés toy, moy courant au giron de ma Muse.
 Gardons que la splendeur en vain ne nous amuse:
 Ce ne sont les vrayz biens que les plus aparens.
 Souuent tout luit dehors, que les soins deuorans
 S'acharnent dans le cœur qui se consume et s'vse.
 Doncques allons goustier du repos le plaisir,
 Plaisir bien conuenant à la fleur de ton âge,
 Que la Court fera croistre en croissant le desir.
 Moy je me sen déjà bouillonner le courage
 De bastir pour jamais, grauant à mon loisir
 Le beau nom de ma Royne, au front de mon ouurage.

A INSI que le nocher battu de la tourmente
 Quand la mer a lâché sa fureur vehemente,
 Voit de joye auyle port tant souhcté,

I. LIVRE

Lors qu'il nage embrassant quelque bois secourable
 Emprunté de sa nef, que Neptune effroyable
 En pieces contre vn roc sous les vens a jetté.
 Peu, trampez de la vague, en nageant se retirent,
 Qui jettans piés & mains droit à la terre tirent,
 Et sauez du peril viennent gaigner le bord.
 Moy qu'une grand' tempeste est venue surprendre,
 Tout ainsi ie m'en vien entre vos bras me rendre,
 Plein d'aïse en vous voyant mon salutaire port.
 Moy desirant payer le vœu de mon naufrage,
 Ie me consacre à vous d'un treshumble courage,
 Offrant tout ce qu'ay peu de mon peril sauuer.
 O D V C, noble fleuron de genereuse race,
 Et clement & vaillant, faitez moy tant de grace,
 Que daigniez d'œil serein me vouloir approuuer.

DE SON AMOVR.

IE n'aime ny la pucelle
 (Elle est trop verte) ny celle
 Qui est par trop vieille aussi.
 Celle qui est mon soucy
 C'est la femme desia meure.
 La meure est toujours meilleure:
 Le raisin que ie chosi
 Ne soit ny verd ny moisi.

V OE V.

AVERTVMNE & Pomone,
 Marques le jardinier
 Ce plein plat de fruits donne,

Et ne veut pas nier
 Que tout ce beau fruitage
 De vrais fruits contrefaits
 Ne soit la feinte image,
 Qu'à plaisir on a faits.
 Marquet vous le confesse,
 O Deesse, ô roy Dieu,
 Ils sont feints : mais si est-ce
 Qu'il vous a fait ce vœu,
 Esserant davantage
 De vrais fruits grand planté,
 Pour tout ce faux fruitage,
 Qu'on vous a présenté.

AV SEIGNEUR IAQVES
 GOHORRY.

NE verrons-nous jamais que des Romans frivoles,
 Témoignage certain d'un siècle d'ignorance,
 Ouvrages déconfus, sans art, sans ordonnance,
 Pleins de vaines erreurs & pleins de fables folles
 Que seruent aujourd'huy tant de doctes écoles
 De Grec & de Latin où se lit la science?
 Que te sert de tant d'arts avoir l'expérience,
 Puis que sur Amadis, GOHORRY, tu rasolles?
 Quoy ? sur ton âge meur, quand desjà tu grisonnes,
 Lors qu'attendons de toy quelque gentil ouvrage,
 En lieu d'un fruit exquis une fleur tu nous donnes.
 L'arc n'est tousiours rendu. Qui ne l'troit detendre
 Lon verroit sur le lut se rompre le cordage:
 L'esprit se laisseroit s'il falloit tousiours rendre.

. L. LIVRE
A DES DAMOYSELLES.

IE vous suply mes Damoyelles,
Trop bonnes pour estre si belles,
Tant priuément ne caresser
Ce Bagoas qui vous enchante.
Quel danger a-t'il qu'il nous hante?
Le pis qu'il fait c'est d'arrester.
Mais pour vostre honneur je vous prie
Desistez de sa compagnie,
Qui vous donne tout mauuais bruit.
Les gens disent déjà tout outre,
Que vostre champ aime le coure,
Et ne se veut charger de fruit.

A MONSIEVR DV GAST.

ET bien que sont-ils deuenus
Ces vers à la façon nouuelle?
Baif, Nous n'en voyons plus nuls.
Tu reuieus rimer de plus belle.
Gast, je sçay bien ce que j'en pense,
L'enten que la mesure en vaut:
Mais ie sçay que viuons en France,
Où fait soudain froid & puis chaud.
Sçaches que du tems ne me chaut,
Pourueu que bien mon jeu ie jouë.
Par entre les singes il faut
Estre singe & faire la mouë.

A CLAV-

TOY, qui as vn nés en ta face,
Ou plustost du nés vne place,
Nés (le diray-je nés ou non?)
Ouy, nés, mais nés d'un guenon.
Nés montant si peu sur ta bouche,
Que tu pourrois gober la mouche
Encontre le mur le plus droit,
Sans le fouler en nul endroit:
Nés de morneaux vne fonteinc,
Nés, doù sort si puante aleine,
Que de l'aneau d'un vicil retrét
Ne sort pas un vent plus infét.
Ayant ce nés si beau, Claudine,
Ayant ce gentil nés, poupine,
A tous propos tu ne te feins
De me jurer Dieu & ses saints,
Que tu es chaste & preudefame,
Sans nulle tache de diffame.
Que tu ne sois femme de bien,
Le diable emport qui t'en dit rien.
Mais plus je te confesse telle,
Que tu te dirois bien pucelle,
Comme je croy, voire à bon droit,
Ne fust que honte te seroit.
Pucelle te dirois, si celle
Se peut nommer au vray pucelle,
Qui se contient femme de bien
Quand nul ne la presse de rien.

I. LIVRE
 EPITAPHE DE MAR-
 GVERITE POVPARD.

MArguerite Poupard dans terre icy repose,
 Du foye à tous commun ayant la vuë clofée.
 Le Mans a son tumbreau, Paris ut sa neffance:
 Toutes les deux cités ont d'elle conoiffance,
 Et departant le tems de fa jenneffe entiere,
 Son Paris ut la fleur de son âge premiere:
 Le Mans le premier fruit tout verdelet encore,
 Que la mort indiscrete en son até deuore.
 Deux ans & trois fois dix c'est le cours de son âge!
 Par dix ans renolus elle fut en ménage,
 Pour ses rares vertus enuers tous amirable,
 Vers René Pahoueau d'amour inécomparable,
 Qui durant ce bon tems par cinq fois la fit mere.
 Elle morte vn seul fils le fouslas de son pere,
 Auec trop de regrets à son mary demecare:
 Les quatre l'atendoyent en l'heureufe demeure.
 Or son trescher mary, croyant en assurance
 La resurrection, gardant la souuenance
 De l'amour conjugale & concorde sans blâme,
 Qui les vnit viuans, Non ingrat à sa fame,
 A graué cét écrit, témoignant que la terre
 L'affection des bons entierement n'enferme:
 Et dit que les esprits malgré la mort cruelle
 Les vns des autres ont étude mutuelle.

A N A R K E T. .

SI c'est bien chanter, chanter haut,
 Narket, tu chantes comm' vn ange.
 Si chanter de façon étrange,
 Ne gardant rien de ce qu'il faut,

Hors de ton, hors toute armonie,
 Forçant toute ancienne loy,
 C'est tresmal chanter : ie te nie,
 Qu'il soit pire chanfre que toy.

A MALOINT.

LE beau fils, Maloint, ie te prie,
 Ne dy ne bien ne mal de moy:
 Et ie n'écriray de ma vie
 Ny en bien ny en mal de toy:
 Si ne cesses de m'attaquer,
 Si mal dire te peut tant plaire,
 Ie n'écriray: mais sans mocquer
 Ie criray comme on te fait taire.

A MONSIEVR ROVL MO.
 REAV LORS TRESORIER
 DE L'ESPARGNE.

O Des Muses aimé, de qui la main loyale,
 Et reçoit les tributs du François opulant,
 Qui rendus tous les ans vont & viennent coulant,
 Et depart loin & pres la finance Royale:
 Il plut à mon bon Roy de grace liberale
 M'ordonner quelque don, que par trop ie fus lens
 De retirer alors: mais vn mal violent
 Me presse le poursuiure en ma perte fatale.
 Car trois ans sont coulez, que banny de mon bien,
 Ie mange du passé quelque peu de reserve:
 Tandis le Huguenot fait son propre du mien.
 Avoir recours ailleurs qu'à mon Roy ie ne puis,
 Puis que j'ay perdu tout. Car Dieu le Roy conserve,
 Et moy comme Poëte en sa tutèle suis.

I. LIVRE
 AMOVR DERO-
 BANT LE MIEL.

LE larron Amour
 Deroboit vn jour
 Le miel aux ruchettes
 Des blondes auettes,
 Qui leurs piquans drois
 En ses tendres doigts
 Aigrement fichrent.
 Ses doigts s'en enflerent,
 A ses mains l'enfant
 Grande douleur sent,
 Dépit s'en courrouce:
 La terre repouce,
 Et d'un leger saut
 Il s'élance en haut,
 Et vole à sa mere,
 L'orine Cytère,
 Avec triste pleur
 Montrer sa douleur,
 Et faire sa plainte.

Voy (dit-il) l'ateinte
 Qu'une mouche fait:
 Voy combien meffait
 Vne besteelette,
 Qui si mingrelette
 Fait un mal si grand.

De mesme il s'en prend,
 (Venus luy vint dire
 Se prenant à rire)

*Bien qu'enfantelet
 Tu sois mingrelet,
 Tu ne vaux pas mieux:
 Voy quelle blessure
 Tu fais qu'on endure
 En terre & aux cieux.*

DE GILLES BOVRDIN
 PROCUREUR GENERAL.

DONQV ES, ô Toy qui fus amy de verité,
 Compagnon de vertu, ministre d'equité,
 Et loyal & seüere,
 Dés le soir te couchant adieu tu dis au jour,
 Pour deuant le matin estre à l'autre séjour
 Où tousiours il éclaire?
 Ainsi du monde vain le siècle vicieux
 Ne peut rien endure, de bon & precieux:
 Mais la vertu rejette.
 Le forfait se pannade: & l'indiscrette mort
 Epargnât les méchâs, sur les bons son effort
 Enuieusement jette.
 France il te faut plorer! Paris sois plein de cris.
 Qu'on oye tous lamans. Qu'on ne voye qu'écris
 Par les tristes murailles:
 Qui narrant ses vertus tirent soupirs & pleurs
 Des passans attristez: & de justes douleurs
 Ornent ses funerailles.
 Bourdin fut des vertus l'amiable suport:
 Des pauures affligéz le benin reconfort,
 Le rempart de droiture,

I. LIVRE

Qui pour rien ne brantoit: Courtois, officieux
Aux siens, aux étrangers humain & gracieux,
Liberal de nature.

Luy des Muses aimé, qui de rare sçavoir
Ornerent son esprit, & qui luy firent voir
Dés sa ieunesse rendre
Leur non-profane dance, & ouïr leur chanson:
Qui soigneuses deslors à ce cher enfant
Leurs segrets font entendre.

Mais cessons nos regrets: car Bourdin bien-heureux,
(Ie croy) ne prent plaisir à ce cry douloureux,
Qui les larmes conue.
Heureux il a vescu: bien-heureux il est mort,
Qui s'est à son reueil trouué dans l'autre port
De l'éternelle vie.

A PHILIPPE DES PORTES.

PORTES, vn neu autre que le vulgaire
A pu coupler nos esprits alliez:
Non pour vn jeu nos cœurs furent lieZ,
Non pour vn or qui palist le vulgaire:
Ce qui nous feit l'vn à l'autre tant plaire,
Furent les dons aux Muses dédiéZ:
Dons, qui sacréZ des sots non enuiez,
Ne souffriront nostre amitié se taire.
Or sçachent donc les âges nous suiuanz,
Quelle amitié nous étreignit viuans
Pour embrasser vne douce concorde.
Moy ie louay ton style gracieux:
Toyle mien rude. En cœurs non vicieux,
Mesme candeur plus que tout nous acorde.

DES PASSETEM S.
DE CIRCE.

20

IE n'enten selon le vulgaire
Simplement les fables d'Homere,
Comme quand il conte l'effait
Des charmes qu'une Circe fait,
Assenant, quiconque elle happe,
Sans qu'un seul de sa verge échappe:
Les transformans de puissans coups,
D'aucuns en porcs, d'autres en loups.

Circe est une putain méchante,
Qui par ses tours si bien enchante
Les apprentis de son métier,
Qu'elle les rend sur un fumier,
Les dépouillant par ses finesſſes,
Et s'engreſſant de leurs richesses.
Elle, si tost qu'ils n'ont plus rien,
Chés soy les nourrit de leur bien
Brutalement en ses étables,
Comme bestes non raisonnables.

Vlyſſe est celui qui rasſis
Echappe ses attraits laſſifs,
Ayant pour prompte medecine
De sa flateresse houeſine,
Non point un Moly vigoureux
Contre les apas amoureux:
Mais bien une caute sageſſe,
Qui jamais tromper ne se laiſſe,
S'emparant pour contrepoison
D'une ferme et sage raison.

I. LIVRE
PRIAPE.

P Ourquoy, jeune fotelette,
Ainsi te ris-tu feulette?
Praxitele ny Scopas,
Ny Phidie ne m'ont pas
Fait tel que tu me vois ores.
Sotte, tu t'en ris encores?
Vn vieil paisant radoté
M'a tout ainsi raboté,
Auec vne serpe crouche
D'une nouailleuse sonche,
Et puis il m'a mis icy
Où je suis, disant ainsi:
Soy Soy, Priape, & me garde
De main larronne & pillarde:
Tu me guignes toutefois,
Et me ris quand tu me vois
D'une mine assez folette.
Tu n'es pas trop fotelette:
C'est ce gros pilon massif,
Qui te meut ce ris lascif,
Ce pilon d'entre mes aignes,
Qu'en riant tu ne dédaignes.

E P I T A P H E.

Tousiours, injuste mort, les meilleurs tu ravis,
Et laisses les méchans impunis sur la terre:
Trois freres en trois ans, trois foudres de la guerre,
Trois bons Princes, tu mets hors du comre des vifs:
Viuans mieux que jamais, de tous biens assouuis,

Ils sont montez là haut: et le tombeau n'enferme
 Rien d'eux que le mortel, sous l'oubly de la pierre:
 Au ciel son vray surgeon l'immortel est remis.
 Le sort vous a tranché le fil de vos jours:
 Ainsi precipitez dedans la fosse noire
 Patrocle, Achille, Hector n'acheuerent leur cours,
 Mais sont recompensez d'immortelle memoire.
 Princes, pour reparer vos ans qui furent cours,
 Vostre BELLE A V vous donne vne eternelle gloire.

A M A R I E.

N de parole ny de fait,
 Quoy que ie face ou que ie die,
 Tu ne me promés nul effect
 De cela que tant ie te crie:
 Ny par faus, ny par dit, Marie.
 Ne veux-tu faire ou dire rien?
 Fay moy, ou dy moy ie te prie:
 Et quoy: ta mere le fait bien.

A V X E N V I E V X.

P Vis que sur l'eur de la vie,
 De soy la bourrelle enuie
 Se tormenté j'aime mieux
 Estre en vié qu'en vioux.

I. LIVRE
AMOUR LIE.

Felon tu as beau plover
Estreint de ces cordes dures:
Il faut bien que tu endures
Ce que tu fais endurer.

A MONSIEUR DE
L'AVBESPINE SECRE-
TAIRE D'ESTAT.

Avbe pin florissant de fleurs blanches & nettes
D'honneur & de vertu, si des Muses l'oiseau
Le mignon Rosignol, au mois du renouveau
Sur ta branche assure & redit ses chansonnettes:
Me soit permis à moy le moindre des Poëtes,
Que les neuf doctes sœurs abbreuent de leur eau,
Or que l'an recommence un voyage nouveau,
Me courir ombroyé de tes saintes branchettes.
Là du ciel la faueur sa manne pleuvra,
Là soufflera Zephir qui doucement verra,
Là tout chantr'oyssillon tes honneurs chantera.
De ton rige sacré loing tout orage soit,
Le serpent venimeux pres ton arbre ne hante,
Qui la Muse & les siens amiable reçoit.

E P I T A P H E.

ICY gist d'un enfant la despouille mortelle.
Au ciel pour n'en bouger vola son ame belle,
Qui parmy les esprits bien heureux jouissant

D'un plaisir immortel, louë Dieu tout puissant:
 Et s'ébatant la sus d'une certaine vie
 Au viure d'icy bas ne porte pas enuie,
 Au viure que viuons douteux du lendemain,
 Sous les iniques loix où naist le genre humain.
 O belle ame tu es en ce tems de misere
 Gayement reuolce au sein de Dieu ton Pere,
 Laisant ton pere icy. Là tu plains son malheur
 Qui de regret de toy porte griefue douleur,
 Qu'il temoigne de pleurs arrosant l'escriture
 Dont il a faict grauer ta triste sepulture.
 Repose ô doux enfant: & ce qui r'est ousté
 De tes ans, soit aux ans de ton pere adjousté.

V O E V.

Ceste broche & ceste lardoire
 Et ceste lichefrite noire,
 Ces cousteaux & ceste culier,
 Cet euantoir, ce creux mortier,
 Ce pilon à double caboche,
 Ce coquemar, ce hauet croche,
 Ces tenailles & ce trepié,
 Et ces landiers à double pié,
 Ces hatiers, ces pale & tourtiere,
 Ces deux poiles, dont l'une entiere
 L'autre est trouée, & ce friquet,
 Ce fourgon, ce jumeau chesnet,
 Ceste gratuse, & ces boursiettes
 Aux espices, & ces pincettes,
 Ceste grille & ce chauderon,

I. LIVRE

O Vulcain des Dieux forgeron,
 Gillet cuisinier te dedie,
 Pour plus meiner ce train de vie
 Ne se sentant assez dispos,
 Mais voulant passer à repos
 Ce qui luy reste à viure encore:
 Et pource de ce ven t'honore,
 Te merçant du peu de bien
 Qu'il s'est acquis par ton moyen:
 Et te supplie qu'il te plaise
 L'en faire jouir à son aise,
 Comme en travail par ton moyen
 Il s'est acquis ce peu de bien.

A VNE VIEILLE.

Vieille que le vieil âge a minee & pourrie,
 Demandes tu qui fait que ie n'ay point d'enuie
 De jouir de ton cors? Toy qui as en la bouche
 La dent noire, & puante au nez qui s'en approuche
 Toy qui as ton beau front de rides s'étendant
 Tout du long sillonné? & les jouës pendantes?
 A qui vn vilain tron (qui plus que tout me fâche)
 Entre deux gigotcaux, comme vn cul d'une vache,
 Bâille tousiours ouuert? Mais ses terres molasses
 Sur vn sec estomac, telles que les tetasses
 D'une vieille jument, font que ie la desire,
 Et son ventre peaussu à son amour m'atire.
 Et les cuisses qu'elle a seiches mégres étiques,
 Qui traient au dessous deux greues hydropiques.
 Tu pourrois t'avouer d'une trefnoble race,

Et tu pourrois porter alentour de ta face
 Des riches Indiens la plus rare richesse,
 Si ne feras tu pas pour cela que j'arreste.
 Quoy? cent livres dorez en auant tu viens mettre
 Pournant: car mes nerfs qui n'entendent la lettre
 Ne veulent point dresser. Ta luxure demande
 Le rebours de cela que ta face commande.

CHANSON.

CHanton l'Helene Françoisse
 Digne de plus grand renom,
 Que celle Helene Gregeoise
 Dont elle porte le nom.
 Celle la nourrit la guerre
 Semant discords & debats,
 Dont Grecs & Troyens par terre
 Morts tomberent aux combats.
 Mais nostre gentille Helene,
 Quand elle pousse dehors
 Sa voix plaisante & sereine,
 Feroit reuiure les morts.
 Mais nostre Helene benine,
 Quand elle bouge ses yeux.,
 De son œillade diuine
 Chasse les nuës des cieux.
 De là s'enfuit la discorde,
 O douce Helene, où tu es:
 Là se trouue la concorde,
 La courtoisie & la paix.

I. LIVRE
 ÉPITAPHE DV SEIGNEVR
 D'ALVYRE SECRETAI-
 RE D'ESTAT.

TV vis, tu vis au ciel, ô ame bien-heureuse,
 Et nous te regrettons en ce mortel passage:
 Et la mort accusons de t'auoir faict outrage,
 Qui tranche de tes ans la course vigoureuse.
 Tu vis: & nous ouïre d'atteincte douloureuse
 D'auoir trop peu vescu te pleignons dauantage:
 Toy ne nous laissant rien au milieu de ton âge
 Qu'un dueil, dont honorons ta vertu valeureuse.
 Mais nous faillons, mortels, quand estimons la vie
 Au conte de nos jours, qui deust estre prise
 Au nombre des vertus, dont l'aurions anoblîe.
 Robertet en cent ans que pouuois tu plus faire?
 Ta vie fut du ciel assez fauorisee,
 Qui au peuple & aux Rou, bien faisant a sçu plaire.

A MADAM OYSELLE DE
 CHATEAUNEUF.

PAR le sort de la seve, & la faueur entiere
 De la Court, aux honneurs d'une Royne esleuee
 Aujourdhuy tu te vois: & personne pruee
 Demain tu reuerras ta fortune premiere.
 Fortune assez heureuse, où tu es coustumiere
 D'embrasser la vertu, qui, ô belle Rence,
 Torne de majesté si bien enuironnee,
 Qu'elle ne craint l'assaut de fortune legiere.
 Car tu sçais d'un traict d'œil gaigner les escriuans,

*Qui à mille ans d'icy laisseront suruinans
Les traicts de tes beautés par les beaux traicts qu'ils
tirent.*

*On sçaura le pouuoir de ta rare beauté,
Qui jointe à ta vertu vaut vne Royauté,
Quand les cœurs des plus grands à te seruir attirent.*

DIALOGUE.

VIOLIN. LIZE.

VIOLIN.

O Lize objet de mon amour fidelle,
Lize mon cœur, mon espoir, mon desir,
D'un qui te suit l'amour veux-tu choisir,
Pour te monstrec à qui te suit rebelle?

L I. Beau Violin, d'amour, qui soit non pire,
Mais bien meilleur, tu es digne vrayement:
Mais ie n'ay plus sur moy commandement:
A Saugin seul j'en ay donné l'Empire.

V I. Heureux Saugin s'il auoit cognoissance
De son bon heur ! il te tient à mépris:
Si j'estoy luy Rosete qui l'a pris
Ie n'aimeroiy d'une ingrate esperance.

L I. Rosete hait mon ingrat, & se peine
Pour ton amour : pour moy tu as soucy:
Moy pour Saugin. Amour se vange ainsi:
Console toy : seul tu ne vis en peine.

V I. Le mal d'autruy n'allege pas, ô Lize,
Nostre douleur : ie me sen consumer:
I'aime & ne veu ce que j'aime n'aimer.
Car nul tourment ma bonne amour ne brise.

I. LIVRE

- LI. Tu es constant, aussi suis-je constante
Contre l'effort de l'amoureux tourment:
Qui voudra cherche vn doux allegement:
Sans vouloir mieux ma langueur me contante.
- VI. Mais si la mort pour l'auoir trop aimée
M'ostoit la vie, ô quelle cruauté!
Moy qui mourroy ne vcrroy ta beauté:
Toy de ma mort tu viurois diffamée.
- LI. Beau Violin, voudrois-tu pitoyable,
Rosete oster de mal & de soucy?
Lors te monstrant enuers elle adoucy,
Digne serois d'une faueur semblable.
- VI. Si ie n'aten à ma douleur cruelle
Autre secours, condamné suis à mort:
Car j'aime mieux pour toy LiZe estre mort,
Qu'estre viuant pour autre tant soit belle.
- LI. O Violin, d'une fin si cruelle
Digne tu n'es. LiZe se donne à toy.
Prenne Saugin de Rosete la foy:
Soit nostre amour à jamais mutuelle.

FIN DV PREMIER LIVRE
DES PASSETEMPS.



SECON D LIVRE

DES PASSETEMS DE
IAN ANTOINE DE BAIF.

A MONSIEVR ET MADAME
DE LENONCOVRT.



*Pair d'un heureux mariage,
Si j'auois autre temoignage
Pour declarer la verité,
Qui d'une plus longue duree
Laiſſast en memoire assuree,
Comme auez de moy merité.*

Je le mettrois en aparance

Pour faire ouuerte demontrance

De mon cœur à vous dedié:

Ce que puis au frons de ce livre

Vos renoms puissent long tems vivre,

Et vostre bien fait publié.

A V R O Y.

MArchez sous bon augure, ó mon PRINCE ó
mon ROY,

Conduit de juste droit, soutenu de vaillance:

Pouſſé d'un saint desir, non de prendre vangeance,

D

II. LIVRE

Mais de faire florir la Justice & la foy:
 Qui au ciel deuant DIEV des faux hommes sans loy
 Font en piteux exil leur triste dolceance.
 DIEV vous met aujourd'huy entre mains leur dessein
 Menez à la bonne heure vn belliqueux arroy.
 Marchez pour deliurer vos bons fuzets d'outrage:
 MarcheZ pour refrener, & du mutin la rage,
 Et du Barbare ingrat, coupables en leur cœur.
 Si DIEV voit (mais il voit) ils mangeront la terre.
 Vous fonderez la paix par vne bonne guerre,
 Et de vos ennemis triomphereZ veincueur.

ESTRENNES.

A LA ROYNE.

N'ayant que vous donner, TRESAUGVSTE
 PRINCESSE,
 Sinon que des chansons, le bien dont riche fuis,
 Despouillé d'autre bien, vous donne ce que puis,
 Vous chantant des souhaits, ma totale richesse.
 Donc à cet an nouveau, moy ravi d'alegresse,
 Je veu le premier jour oublier tous ennus:
 Qu'à vous & vostre sang, de l'heur du ciel conduits,
 Cet an puisse amener vne pleine liesse!
 Ceux qui resisteront contre vos majestez
 Tous trebuschem veincus contre bas dejettez!
 Qui tiens vostre parti, victorieux prospere!
 Vers vous de vos ENFANS croysse l'affection:
 Les royaux FRERES soyent entr'eux en vnion
 Puisé-j'auoir de tous la grace que j'espere.

DES PASSETEMPS.
A SOY-MESME.

26

BAIF, si tu veux sçavoir
Quel auoir
Pourroit bien heureux te rendre
En ce douteux viure cy,
Oy cecy,
Et tu le pourras apprendre.
O chetif, cet heur hélas,
Tu n'as pas !
Hé, ta fortune est trop dure !
Mais ce qu'on ne peut changer,
Est léger,
Si constamment on l'endure.
Vn bien tout acquis trouuer,
N'essrouuer
Pour l'auoir aucune peine:
Vn champ ne trompant ton vœu:
D'un bon feu,
Ta maison tousiours sercine.
N'auoir que faire au Palais,
Ny aux plaids:
Loin de cour : l'esprit tranquille:
Les membres gaillards & forts,
En vn cors
Bien sain, disposé & agile.
Caute simplessé entre gens
se rangeans
sous vne amitié sortable:
Vn viure passable & coy
A requoy:

D ij

II. LIVRE

Sans desguifure la table.
 Passer gayement les nuits
 Hors d'ennuis,
 Toutefois n'estre pas yure:
 Vn lit qui ne te deçoit.
 Mais qui soit
 Chaste, de noifes delivre.
 Estre content de ton bien,
 Et plus rien
 Ne desirer ny pretendre:
 Sans souhait, sans crainte aussi,
 Hors soucy
 Ton heure derniere attendre.

A MONSIEUR LE DUC DE NEVERS.

LOVIS, sang de GONZAGVE, allié de la France,
 Proche cousin des ROYS, mon support, verras-tu
 Aux vers que ie publie, ou que ton nom soit tu,
 Ou que de tes bienfaits ie n'aye souvenance?
 Non : car l'honneur te suit : toy qui sortant d'enfance
 De ton cœur genereux decourris la vertu:
 Que rigueur ny douceur n'ont jamais abatu,
 Non mesme en la prison, preuve de ta constance.
 Ainsi tousiours mon ROY d'œil serén te regarde:
 Ainsi l'oreille prompte à l'ouïr il retarde,
 Non moins content qu'amy de ta fidelité:
 Pren par ébat ce livre : & si tant ie merite,
 Me voyant non-ingrat, de ma Muse petite
 Tu voudras meriter ainsi qu'as merité.

DES PASSETEM.S.
A V P E V P L E
FRANCOYS.

27

PEuple, ie ne téray l'aïse que ie conçois
De voir leur Majesté en leur maison Royale,
Dans la grande Cité, première & capitale
Des païs commandeZ de CHARLE ton grand ROY.
Ianuier ramene l'an, qui amene avec soy
Tout bien & tout plaisir, & de main liberale
Sur les Gaules répand la bienueurté fatale,
Que par vn vray presage aujourdhuy j'aperçois.
Quand les Planetes sont en leur propre demeure
De leur plus grand hauteur mirans ce bas séjour,
Lors d'un heureux dessein le Chaldé nous assure:
Aussi le bon Soleil & les astres de France,
Dans le Louure à Paris celebrans ce beau jour,
Iettent aux cœurs François toute bonne esperance.

AMOUR ECHAVDE' DV
GREC DE DORAT.

AMour vn jour suiuoit sa mere
Dans les forges de son beau pere,
Et s'aperçut d'un lingot d'or
Beau-luisant, mais tout chaud encor,
Bien qu'il n'en donnast apparence.
Le petit follement s'auance
Epris de la belle blondeur
De l'or qui jettoit sa splendeur,
Et sa main soudain en approuche,
Et de ses doigts tendrets le touche,

D iij

II. LIVRE

Qu'echaudeꝫ il en retira,
Et s'écriant se colera,
Tapant la terre de grand' rage
Qu'il endureit en son courage,
Et comme forcené s'en prit
Au Dieu Vulcan, qui s'en sourit,
Et tout enragé l'injurie:
Malheureux plein de tromperie,
Contre le fevre s'écriant,
Qui le reflate en souriant.

Mignon, à cet or tu ressembles,
Par dehors ainsi beau tu sembles,
Comme cet or qui luit & cuit:
Ainsi ton feu caché reluit,
De ce feu ségret tu enflâmes
Des amoureux trompez les âmes.
Sçachant donc comme tu méfais
Soufre ce que souffrir tu fais.

PEuples n'en douteꝫ pas le Grand Dieu fauorise
Ce mariage saint bien heureux à la France.
Le ciel beau, clair & net approuue l'aliance:
Le Soleil rit serein à si bonne entreprise.
Eteignez la fureur, dont la raison surprise
A rancueur s'enflammoit par trop grand' oubliance:
Vous partizans vnis perdez la desffiance:
Paix, foy, vraye amitié se recherche & se prise.
DIEU, le grand Dieu commun de la race des hommes,
Deteste toute haine, aborre la discorde.

Nö par luy mais par nous en mille maux nous soïmes,
 Soit par ce bon lien heureuse vostre vie,
 O Noble Sang Royal : Et que vostre concorde
 Les courages François à concorde conuie.

DE TELIER.

Telier, tu es jeune & dispos,
 Sain & beau, mais à tout propos
 Tu nous parles de ta Fleurie,
 Et veux qu'à elle on te marie.
 Vrayment il ne tient pas à toy:
 Car soir & matin ie te voy
 Aller & venir apres elle
 Autant que s'elle étoit plus belle:
 Et si elle est vieille moruëse,
 Punaise, crassuse, bauenfe:
 Toutefois tu ne veux lesser
 Pour cela de la pourchasser.
 Dy Telier : qu'à telle de bon?
 C'est qu'elle crache son poumon.

ÉPIGRAMME D'VN PETIT CHIEN.

Vn chien gist sous ce tumbeau
 Qui ne fut ny bon ny beau,
 Le peu de tems qu'il véquit:
 Mais en bon heur il vetinquit
 Les chiens de plus longue vie,
 Qui luy portèrent enuie,
 Et qui voudroyent, pour le bien
 Qu'auoit ce laid petu chien,
 Viure moins qu'il n'a vécu:

II. LIVRE

Combien qu'ils l'eussent veincu
 En fidelle loyauté
 En toute grace & beauté.
 A sa mort & à sa vie
 Des chiens portèrent enuie:
 Et non des chiens seulement,
 Mais il eut tel traitement,
 Qu'un homme que ie scay bien
 Eust voulu estre ce chien.
 Et ce n'est rien de merueille:
 Car, combien qu'il eust l'oreille
 Et le museau d'un renard,
 Et l'allure d'un canard,
 D'une cheueche les yeux
 Petits, vilains, chassieux,
 Et le poil aussi rebours
 Comme la peau d'un vieil ours:
 Toutefois il eut tant d'heur
 Que de sentir la faueur
 D'une belle damoyelle,
 Qui le portoit avec elle,
 L'embrassoit & le baisoit,
 Et bien souuent luy faisoit
 Part de son lit desiré,
 Où maint auoit aspiré
 En vain, car sa chasteté
 Leur amour a rejeté.

Or ce petit chien est mort,
 Et a fait marrir bien fort
 Celle qui l'a tant aimé,
 Qu'il ne l'a point desaimé

Ny vis ny mort : mais voulant
 Témoigner son cœur dolant
 Et son amitié parfète,
 A ce chien qu'elle regrète,
 Qui ne fut ny bon ny beau
 Elle donne ce tombeau,
 Et recompense sa vie
 Au bout de trois mois ravie,
 Faisant que ceux qui viendront
 Son peu de vie entendront.
 Et vraiment pour le bon Zèle
 Que j'ay à la Damoiselle
 J'en voudroy beaucoup écrire:
 Mais ie ne sçay plus que dire
 De son petit chien, sinon
 Qu'il est mort sans auoir nom.

E P I T A P H E.

PAUVRES Cors où logeoyent ces esprits turbulans,
 Naguieres la terreur des Princes de la terre,
 Mesmes contre le ciel osans faire la guerre,
 De loiaux, obstinez, pervers & violans.
 Aujourdhuy le repas des animaux volans
 Et rampans charogniers, & de ces vers qu'enferme
 La puante voirie, & du peuple qui erre
 Sous les fleuves profonds en la mer se coulans.
 PAUVRES Cors reposez, si vos malheureux os,
 Nerfs & veines & chair, sont dignes de repos,
 Qui ne purent souffrir le repos en la France.
 Esprits dans les carfours toutes les nuits criez:
 O Mortels auertis & voie & croiez,
 Que le forfait retarde & ne fuit la vengeance.

II. LIVRE
M A S C A R A D E E N L A
M A I S O N D E V I L L E A P A R I S .

L E S N Y M P H E S .

Bien-heureux le bon vent qui souffloit dessus l'eau,
Heureux le gouvernail, la voile & le cordage,
Heureux l'embarquement, heureux le naufrage,
Et bien-heureux le port, d'où partit ce vaisseau.
Heureux le jour & l'heure, où d'un butin si beau
Cette nef se chargea, qui d'un ardant pillage
Captives nous tira d'une terre sauvage,
Pour jouir du bon heur de ce pais nouveau.
Bien-heureuse est vraiment nostre captivité,
Puis qu'en si bonnes mains nous devons estre mises
Des sages gouverneurs de si noble Cité:
Où, puis que leur conseil maintient l'égalité,
La Paix & l'abondance en leur honneur remises,
Ma prison je prefere à toute liberté.

A N A G R A M M E S .

QUI voudra m'offrir son service,
Qu'il ait le cœur net & entier
De toute ordure & de tout vice,
D U M A L I E N'Y D O N N E L O Y E R .
Mais il faut bien pour récompense,
Estant tel, qu'il soit assuré
De me trouver en ma constance,
D I G N E D E M O N L O Y A L I V R É .
A L' A M I D V R E L O Y I E D O N N E ,

IE M'Y DONNE LA RVDE LOY
 De n'aimer aucune personne,
 S'il ne me fait preuue de soy:
 CAR LE DVR MAL Y DONNE IOYE,
 Qu'en bien lon voit souuent tourner,
 Deuant que le fiel il essaye
 MON MIEL ANVL IE DOY DONNER.
 Donc, si l'amant se veut soumettre
 Pour me seruir en cette loy,
 A la fin ie veu luy promettre,
 Que l'ame donner ie luy doy.

EPITAPHE DE THOMAS HOBBI.

Thomas Hobbi, riche des biens d'esprit,
 Et de nature, & des dons de fortune,
 A pris en gré la mort à tous commune,
 Rendant heureux son ame en IESV CHRIST.
 Paris le voit Ambassadeur venir,
 Et tost apres sortir de cette vie:
 EliZabeth sa chere compagnie
 Par ses sanglots ne le put retenir.
 Il part d'icy son cors ayant quitté
 Hors son païs en estrangere terre,
 EliZabeth redonne à l'Angleterre,
 Le nourrisson qu'elle auoit alaitté:
 Donne à ce cors ces pleurs & ce tombeau,
 En témoignant l'amour incomparable
 Vers son mary, & le ducil perdurable,
 Qui luy sera tousiours frais & nouveau.
 Ces deux époux ont bien vescu d'accord

II. LIVRE

*Jusqu'au depart, que Hobby las de vivre
Veut seul mourir, sa femme le veut suivre,
Et n'urent onc entre eux que ce discord.*

A ROBINE.

TV me dis, bon jour, si ie passe
Deuant toy, ores que ta grace,
Robine, que ton œil riant,
Que ton ris mignard & friant,
Qui mes sens auoyent éperdus,
Tous leurs ameçons ont perdus.

Tu me ris maintenant, Robine,
Quand celle chevelure orine,
Qui paroit ta teste crepue
Est toute acourcie & rompue:
Quand celle luisante blondeur
Se déteint en grise laidetur.

Ie te suply, Robine, laisse
Toute ceste vaine caresse,
Et trop tardine courtoisie:
La par moy ne sera choisie
Pour la fleur la ronce : l'étrain
Ne me paye point sans le grain.

DE MISSIR MACÉ.

Quelcun voyant missir Macé,
Bien que par son âge passé
Il eust eu de grans infortunes
A suivre les amours communes,

Ne desister d'aller en queste,
Ne desister de faire feste
Aux filles pour les aculer,
En amy vint à luy parler.

Comment n'estes-vous pas contant,
Mefsir Macé, d'avoir u tant
Et tant de mauuaises fortunes
A suiure les amours communes?
D'avoir si roide la verole,
Que vous n'avez dent qui n'en grole?
D'avoir la verole si bien,
Que du nés ne vous reste rien?
D'avoir tout le palais mangé,
Et d'avoir de chancre rongé
Vostre membre plus qu'à demy?

Mais ne voulez-vous, mon amy,
Ne voulez-vous laisser de suiure
Tousiours le mesme train de viure?
Mais laissez le misir Macé,
Contentez-vous du tems passé:
Pensez au moins pour l'avenir
Vn petit de vous contenir,
Et vous retirez de formais:
Il vaut bien mieux tard que jamais.

Misir Macé, qui ne s'en chaut,
Luy répondit en son renaud:
Vertu hieu faites vostre affaire,
Et me laissez la mienne faire.
Et bien, quoy? voulez-vous, beau sire,
Qu'à ma perte ie me retire?

II. LIVRE
DV CONTE DE BRISSAC.

B Rissac le vaillant fils d'un sage vaillant pere,
Pouuoit bien, caſſant, du labeur paternel,
Cueillir l'aiſe & le fruit : mais n'aimant rien de tel
Haït le mol repos comme dure miſere.
Et tenant de vertu la ſente non vulgaire,
Braue ſe couronna d'un lorier eternel,
Qui ſe vend pour la mort : Quand ieune Coronel
Ouuroit aux vieux ſoldats le chemin de bien faire.
Quand deuant Muſſidan (Muſſidan l'execré)
Après mille haſards encourus de ſon gré,
Gaigna ſi beau loyer en perdant ſa ieuneſſe.
Plorons noſtre dommage : & louons ſon bon heur :
Car ieune en bien mourant ſeul il a plus d'honneur,
Que mille bien vaillans qui ſont morts en vieilleſſe.

EPITAPHE DE SILLAC.

O Malheureux diſcord ruïneur de la France,
Tu as tué Sillac : & ne l'a garenty,
Ny de Dieu, ny du Roy le fidele party,
Ny ſon loyal amour, ny ſa ieune vaillance.
Le ſoulas gracieux de la belle eſperance,
Que tous les ſiſns prenoient, en dueil eſt conuerty :
Vous Dieux qu'il aimoit tant, que n'avez diuert
De ſi hâtive mort la verde violence ?
O Mars, il t'a prouué combien il t'honoroit,
Ne fuyant nul haſard. Renuoyant à ſa Dame
Le gage de ſa foy alheure qu'il mourroit,
Tien il eſtoit, Amour. Ah, Dieux vous auez tort !
Ta mort eſt enuiable, ô Sillac, qui rens l'ame
D'un ſoupir de l'Amour, & non pas de la mort.

D V Turc ny de l'Empire
Le soin ne me martire:
Des grans biens le soucy
Ne me rauit aussi:
Enuie en nulle sorte
Aux grandeurs ie ne porte,
Ny aux pompeux arrois
Des plus superbes Rois.

Tant seulement j'ay cure
D'oindre ma cheuelure
D'un parfum odorant,
Ou d'une eau dou-slerant,
De senteurs composee
Voir ma barbe arrosee.

L'ay cure de chapeaux
Fleuris slerans & beaux
Me couronner la tiste,
De chapeaux que m'apreste
La delicate main
D'une de qui soudain
Bras & mains ie retienne,
Luy disant: Toute mienne,
Ma mignarde, mon cœur,
Qui fus toute rigueur,
Ma barbotante bouche
Le vres sur le vres bouche:
Ca dardille au dedans
De mes lasques dents,
Le bout de ta languette

II. LIVRE

Moite, douce, mollette,
 Permè-moy par amour
 Te la rendre à mon tour.
 C'est-là tout mon ennuy,
 J'ay soucy du jourdhuy:
 Bien fol est qui prend cure
 Pour la chose future:
 Qui sçait le lendemain?
 Sus, d'une ouuriere main,
 Fay moy Vulcain, sus l'heure,
 Non vne dure armecure
 D'un éclattant acier,
 Non un large bouclier,
 Non pas un simeterre.
 Qu'ay-je affaire à la guerre?
 Plustost creuse forgeant
 Vne tasse d'argent,
 Et me fais autour d'elle,
 Non la guerre cruelle
 Des meurdres outrageux,
 Non les vents orageux,
 Ny sur la mer chenuë
 Vne effroiabie nuë,
 Ny les mats éclatteZ
 Par les flots écarteZ:
 Mais des vignes rampantes,
 Mais des grappes riantes,
 Mais Bacchus couronné
 De pampre, environné
 De maint cornu Satyre,
 Qui le lourd asne tire,

*Sur qui Silen monté
Se panchotte à costé.
M'amour y soit grauee
En argent éleuee,
Et la belle Venus,
Et ses mignons tous nus.*

PRIERE A DIEV POVR
LA SANTE DV ROY.

Eternel Tout-puissant, sous qui branle ce monde,
O Dieu, qui de clemence & de douceur abonde,
S'il est vray que tu as quelque soin des mortels,
Si les vœus qu'ils te font deuant tes saints autels,
Et de bouche & de cœur jusques à toy paruiennent,
Si tu en as pitié, quand humbles ils se viennent
Prosterner deuant toy, repandans larmes d'yeux,
Et faisans piteux cris, qui montent jusqu'aux cieux,
Aye pitié de nous, entan nostre priere,
Et ton œil de faueur ne tourne point arriere
De nous, qui te prions pour la santé du R O Y,
Du R O Y, que nous aimons comme donné de toy
Et créé de ta main. Tu ne fis jamais naistre
Pour commander aux siens vn plus gracieux maistre:
Comme vn bon pere & doux son peuple regissant,
Il a comme vn bon fils vn peuple obeissant.

Aujourdhuy que les tiens ont u l'hür que la guerre,
Ce vieil monstre cruel, est chassé de leur terre,
Et qu'elle est abymee au plus profond d'enfer,
Où elle est enferree à cent chaînes de fer,
Et que la bonne Paix montrant son doux visage,

II. LIVRE

Joint nos Roys alliez d'un tressaint mariage,
 Au milieu des festins, au milieu du plaisir.
 La Megere (ô douleur!) vient nostre Roy choisir,
 Et par un seruiteur lors au Roy plus fidelle
 L'a fait nauer à mort O lance trop cruelle!
 O que le foudre eust mis en poudre le sapin
 Dont fut dressé ton fust à si méchante fin!
 Dieu juste l'a voulu, qui sus nostre bon Prince,
 Châtie les pechez de toute sa prouince.
 O Seigneur, montre-toy rigoureux contre nous,
 Mais qu'enuers nostre Roy tu te monstres plus doux.
 Il n'y a plus espoir que l'humaine science
 Nous le puisse garder: Si auons-nous fiance,
 Seigneur, en ton secours. Souuent ta sainte main
 A donné bon remede au desespoir humain.

ESTRENE POUR VNE DAME.

VOUS estant seigneur & maistre
 De tout ce qui mien peut estre,
 Rien ne me reste à donner
 Dont ie vous puisse étrener;
 Mais de toute ma puissance
 Témoignant l'obeïssance
 Que vous porte & porteray,
 Tout bien vous souhaiteray.
 Pour étrener vous souhaite
 La double santé parfaite:
 Le cors sans mal ennuyeux,
 L'esprit serein & joyeux.

DU Roy, de Monsieur son frere,
 Et de la Roynie sa mere,
 De toutes Dames d'honneur,
 Et des plus grans la faueur:
 Des vos pareils sans querelle
 L'amitié ferme & fidelle:
 Des moindres sans fiction
 La loyale affection.
 Bref, que tout heur fauorise
 Chacune vostre entreprise
 En prospere auancement,
 Et parfait contentement.
 C'est dequoy ie vous étreine.
 Ma priere ne soit vaine:
 Mais si étiez en é moy
 Quelle étreine veu pour moy:
 C'est, Monsieur, que ie desire,
 Qu'un bon ange vous inspire
 De hastier vostre retour
 Pour faire icy long séjour,
 Et qui dure dauantage,
 Que ne fait ce long voyage,
 Que la Court fait maintenant
 Si tresloin vous promenant.

A MONSIEGNVR

D'EVREUX.

VOUS pourriez me blâmer avec bonne raison,
 Si ie n'auoy le cœur de vous faire aparaitre
 De quelle affection ie voudroy reconoitre

E ij

II. LIVRE

L'honneur que ie reçois d'estre en vostre maison,
 Mais, Monsieur, quand ie cuide inuoker Apollon,
 Pour me fournir de quoy vous donner à conoistre,
 Que ie ne suis ingrat, ny ie ne voudroy l'estre,
 Il ne daigne laisser pour moy son Helicon.
 Les Muses n'en font moins : car j'ay beau les semander
 Me prestent leur faueur, des sourdes elles font,
 Et d'un seul petit vers ne me daignent répondre.
 Monsieur, pardonnez moy, leur sainteté ie jure,
 S'un jour à ma faueur enclines elles font,
 De mon répit trop long ie vous pairay l'usure.

EPITAPHE DV CŒVR

DV ROY HENRY II.

DV Roy Henry second icy fut mis le cœur,
 Lequel tant qu'il batit dans son cors plein de vie
 Iamais ne fut veincu ny de peur ny d'enuie,
 Ny troublé de courroux ny brulé de rancœur.
 Mais il fut le séjour de bonté, de douceur,
 D'honeste affection, d'humaine courtoisie,
 Outre d'une vertu sur les vertus choisie,
 Par laquelle il estoit de tous cœurs ravisseur.
 I'en appelle à témoin les soupirs & les larmes
 Qu'en jettent aujourd'huy non les siens seulement,
 Mais ceux qui ont senty la force de ses armes.
 Et si l'or ou les pleurs pouuoient faire plus rendre
 Le dur cœur de la mort, tous feroient tellement,
 Que la mort n'oseroit refuser de le rendre.

DES PASSETEMs. 35
 EPITAPHE DE FRANCOIS
 OLIVIER CHANCELIER DE FRANCE.

I Cy gist Olivier honneur de la justice,
 De qui le graue front ceint de seuerité,
 Fut l'apuy de vertu, de droit, de verité,
 La ruine du faux, de l'injure & du vice.
 Que nul viuant n'a veu corrompu d'auarice,
 Que faueur n'a iamais ébranlé d'equité,
 Ny crainte d'un plus grand n'a fait qu'il ait quitté,
 Pour luy complaire en rien le deu de son ofice.
 Son cors qui fut icy, tant qu'il vit ce beau jour,
 D'une ame tresdiuine honorable séjour
 Est demeuré dans terre, au ciel l'ame est alée.
 Dites, ô nobles cœurs, qui sa mort soupirez,
 Qu' Olivier se mourant (& vous ne mentirez)
 Iustice avec son ame au ciel est renouée.

DE PYTHAGORE.

Bien, Pythagore a defendu,
 Que chose animee on ne mange,
 Mais qui l'aura bien entendu
 Ne le trouuera pas étrange.
 Et vraiment comme luy ie blâme,
 Qui mange d'une beste en vie:
 Mais si elle est bouillie ou rotie,
 C'est tout un, il n'y a plus d'âme.

II. LIVRE

ETRENE,

POUR vous de qui ie reçoÿ
 Tant d'honeste courtoisie,
 A poinct, si ne me deçoÿ,
 Vne étrene i'ay choisie:
 Ce n'est ny medaille antique,
 Ny vase d'or ou d'argent:
 C'est vn present de Musique,
 Ouvrage de mon art gent.
 Prenés-le donc amiable:
 Car nul joyau precieux
 Ne vous est tant agreable,
 Qu'est vn chant delicieux.

D'ANNE,

ANNE vn énigme vous amene
 Digne de la sfinge Thebeine:
 Sans ribaud elle est adultere,
 DeuineZ comme il se peut faire.

DE CLAUDINE,

SI Claudine est toute seulette,
 Son mary ne pleurera point:
 Si quelcun vient voir la saffrete
 Ses larmes luy saillent a point.
 Claudine, il ne fait pas vray deul,
 Qui brigue vn honneur de sa plainte:
 Mais qui se lamente erant seul,
 En son deul n'y a point de feinge.

A MONSIEVR DE LANSAC.

Vous de quiles vertus, LANSAC, ont merité
 Que soiez apellé pres du Roy pour escorte
 De son cœur genereux en sa jeunesse, acorie
 Par vous, l'exemple vif de toute integrité.
 Nostre siecle vous doit de vostre probité
 L'inestimable fruit qu'en public il raporte.
 D'Achille & son Fenix la gloire n'est pas morte;
 Charle & Lansac viuront à la posterité.
 Bien digne fustes-vous (par vostre experience
 Et sagesse & bonté qui par le monde luit)
 Du lieu que vous tenez auprès du Roy de France.
 Quelque fort tems qu'il face vn seul espoir nous guide,
 Le port attend la nef qu'un bon Tiphys conduit.
 Il ne peut mal guider qui prend le ciel pour guide.

L'Assurance en papier, LANSAC, m'est demeuree,
 Et l'espoir languissant d'un louable support
 Par un refus ingrat honteusement est mort,
 Grand' vergongne à la France : ô si son deploree !
 Les fous entretenus ont leur vie assurée,
 Le docte meurt de faim : l'homme de bien, à tort
 Delaisé, pauvre, nu, voit le méchant plus fort.
 Le vice est adoré, vertu deshonoree:
 L'humanité fait joug sous la cruauté fiere,
 Ignorance regist, sçauoir gist al'nuers:
 L'indigne est en auant, le digne est en arriere.
 Je maudy la fortune, ie maudy la nature,
 Qui marastre me donne, en siecl si peruers,
 Et pais si brutal, naissance & nourriture.

II. LIVRE
A MESSIEURS LES PRE.
VOST ET ECHEVINS DE PARIS.

Messieurs, Baif qui n'a ny rente ny office
En vostre Preuosté, ne pas vn benefice
En vostre Diocèse, & qui n'est point lié:
Mais, s'il veut, vagabond, ny mort ny marié,
Ny prestre, seulement clerc à simple tonsure,
Qu'il a pris à Paris avec sa nourriture,
Pour laquelle il s'y aime, & y tient sa maison,
En faisant son païs, non pour autre raison,
Que pour libre jouir d'un honeste repos.
Ce Baif fait sa plainte, & dit que sans propos,
Et sans auoir egard à son peu de cheuance,
A sa profession, & à sa remontrance,
Son voisinage veut le contreindre d'aller
A la garde & au guet, le voulant égaller
De tous points par cela au simple populaire,
Et contre son dessein l'attacher au vulgaire,
Duquel tant qu'il a pu, il n'a u plus grand soin
En toutes actions, que s'en tirer bien loin:
Et pource il a choisi aux fauxbourgs sa retraite,
Loin du bruit de la ville en demeure segrette.
Ainsi dans vos maisons loge Paix & planté,
Baif comme d'emprunt, soit du guet exemié.

A MARMOT.

NON, ie ne t'aime point, Marmot,
Pourquoy c'est, ie n'en diray mot.
Mais ie te diray bien vn point:
Non, Marmot, ie ne t'aime point.

DES PASSETEM S. 37
 AV SEIGNEVR SIMON
 NICOLAS SECRETAIRE DV ROY.

Nicolas, si tu veux sçavoir,
 Quelle amie ie veux auoir:
 Ie ne veu qu'elle soit trop prompte,
 Ne qu'elle ait aussi trop de honte.
 Ny trop enfant ie ne la veux,
 Ny trop femme : mais entre deux.
 Simon, entre deux mers ie nage:
 Sur tout me plaist le moyen âge.
 Ie ne cherche où ie veux aimer,
 Ny me fouler ny m'afamer.

AMOVR SE SOLEILLANT,
 DV GREC DE IAN DORAT.

VOY comme Amour qui tout donte,
 Cruel des pleurs ne fait conte
 De nous chetifs amoureux
 Qui viuotons langoureux,
 Comme Dorat, de la Muse,
 Qui ses dons ne luy refuse,
 Premièrement enchanté,
 En vers Gregeois l'a chanté.

S V R la tendrette verdure
 Au fort de la grand' froidure
 Cupidon se soleillane
 Contre le midy grillant,
 Ainsi qu'une blonde auette
 Deploya sa double alette.

II. LIVRE

Soudain à foison il plut,
 si bien que Cupidon ut
 De ceste pluye tombee
 L'une & l'autre ale trempee,
 Si bien que deçà delà
 Comme deuant ne vola
 Par les fleurs : mais ainsi comme
 Quelque pauvre chetif homme
 De tous ses membres perclus,
 D'un estat ne bougeoit plus.

Or comme il se desespere
 Voicy arriuer sa mere,
 Qui cendres chaudes épand
 Dessus luy, comme vn enfant
 Qui vne mouche empanee,
 Apres qu'il la bien plongee
 En l'eau de dans vn bassin,
 La voyant noyee, en fin
 D'un chaud cendrier la poudroye
 Et soudain elle (grand joye
 Et merueille à qui là est)
 Reuole ensemble & reneft.
 Amour en la mesme sorte,
 Que reuit la mouche morte,
 Vn alé comme vn alé,
 En vie fut rapelé.

De là vient qu'Amour encore
 Loing des amoureux s'efforce,
 Comme ayant encore peur
 D'estre mouillé de leur pleur.
 Comme estant encor en doute

Que desur luy ne degoute,
Des amans il se tient loing
Et de nos larmes n'a soing.

A MONSIEVR DE LOVVE.

LON dit que c'est plaisir, quand la nuë orageuse
Couure l'air obscurcy, quand les vents furieux
Brassent la mer grondante, ores touchant les cieux,
Ores ouurant l'enfer d'une grand fosse creuse:
A couuert d'un rocher voir la troupe poureuse
Des estrangers courir la fortune à nos yeux:
Non que du mal d'autrui lors nous soyons joyeux,
Ains d'estre à sauueté de la mer dangereuse.
Mais quand tout nostre bien flote dans le nauire,
Lequel allant perir nous laisse un viure pire
Que n'est mesme la Mort, ô la griene douleur!
L'estranger recognoist nostre perte à son aise,
Nous, Dangennes, hélas! à qui tant elle poise,
Bien que loing, nous auons trop de part au malheur.

Desia le doux Printems nous rit & nous redonne
Après le rude yuer, une gaye saison:
Le Soleil chaleureux émeut la fleurison
Des fruitiers promettans un plamureux Autonne,
Naïde fait de fleurs maine belle Couronne,
Procne estant de retour maconne sa maison:
Laiſſon, G R I F I N, laiſſon le Concile, & faisons
Un voyage à Mantouë, à Vincence & Vcronne.
Je frétille d'aller, ie desire de voir

II. LIVRE

Les villes d'Italie, & veu ramentenoir
Les marques des Romains, jadis Rois de la terre.
A Dieu Trente pierreuse, à Dieu les monts chenus,
Qui environ cinq mois nous amez retenus,
Quand la France bouilloit d'une felonnie guerre.

LE grand Pythagoras en sa lettre fourchee
Voulut représenter au vray la vie humaine,
Qui s'ouure en deux sentiers: Le gauche au vice mene,
Le dextre à la vertu, comme l'ame est touchée.
La voye de vertu haute, roide, empeschee
D'espines & cailloux, se passe à toute peine:
Celle du vice emporte en descente soudaine
Sans travail, la grand' tourbe à ses plaisirs lascher:
Mais les mal-conseilleez a travers les delices
Sans qu'ils s'en donnent garde, en profonds precipices
Se trouvent confinez au val de repentance.
Les autres courageux à la vertu pretendent,
Qui par grande sueur sur la cime se rendent,
Pour cueillir des travaux l'heureuse recompense.

VLYSSE tressoué, grand honneur des Gregeois,
Sus en ce bord icy vien ancrer ton navire,
Pour ouïr la chanson que nous te voulons dire,
Et les diuins accens de nostre belle voix.
Jamais nul estrangier en vaisseau noir de poix,
Passant par ce país ne peut nous écondire
D'apprendre quel doux miel de nos bouches se tire.

DES PATSETEMS.

39

Mais s'en va plus joyeux & sçauant à la fois.
 Nous sçauons les beaux faits des Heros anciens,
 Comme Argon raporta la dépouille doree,
 Ce qu'Helene a valu aux Grecs & Phrygiens.
 Nous sçauons ce qu'on fait aujourd'huy sur la terre:
 A nous premieres vient la nouuelle asseuree,
 Et de tout fait de Paix, & de tout fait de guerre.

DE FRANCOIS RABELAIS.

I'Ay, moy nouveau Democrit,
 Ry de tout par main écrit,
 Que sans rire on ne peut lire:
 En fin la mort qui tout rit
 Seruant de moy m'aprit
 A rire d'un ris sans rire.

PRIAPE.

SImple passant t'enquiers-tu,
 Pourquoi ie ne suis vestu
 En ma honneste partie?
 Veux-tu que ie te le die?
 Je le diray : mais dy moy
 Tout premierement pourquoi,
 Nul Dieu le baston qu'il porte
 Ne cache en aucune sorte?
 L'Empereur de l'unuers
 Ses foudres ne tient couuers,
 Neptune son salu ne cache,
 Pallas ne couure sa hache,

II. LIVRE

Ny sa coutelasse Mars:
 Diane monstre ses arcs:
 Apollon ne uient secretes
 Sa trouffe ny ses sagettes:
 Ny le petit Cupidon
 Ne cele point son brandon.
 Bacche son iurise ne couure,
 Hercul sa masse decouure:
 Le herant aussi des Dieux
 Monstre sa verge à vos yeux.

Or que nul non plus estime
 Qu'en cecy ie face crime,
 Si mon baston deconuert
 Ie ten à tous à l'ouuert:
 Ostez ce baston, au reste
 Denué d'armes ie reste.
 Ne me soyent doncques vos yeux
 De mon baston enuieux.

AMOVR OYSEAV.

VN enfant oyseleur jadis en vn bocage
 Giboyant aux oyseaux, veit dessus le branchage
 D'un houx, Amour asis: & l'ayant apperçu
 Il a dedans son cœur vn grand plaisir conçu.
 Car l'oyseau sembloit grand: ses gluaux il apreste,
 L'attend & le cheuale, & guetant à sa queste
 Tasche de l'asseurer ainsi qu'il sautoit:
 En fin il s'ennuya de quoy si mal alloit
 Toute sa chasse vaine: & ses gluaux il rûe,
 Et va vers vn vieillard estant à la charruë,

Qui luy auoit appris le mestier d'oyseleur:
 Se plaint, & parle à luy : luy comte son malheur,
 Luy monstre Amour branché. Le vieillard luy va dire
 Hochant son chef grison & se ridant de rire:

Laisse, laisse garçon, cesse de pourchasser
 La chasse que tu fais, garde toy de chasser
 Apres vn tel oysseau: telle proye est mauuaise,
 Tant que tu la lairras, tu seras à ton aise,
 Mais si à l'âge d'homme vne fois tu atteins,
 Cet oysseau qui te fuit & de qui tu te plains
 Comme trop sautellant, de son motif s'apreste,
 Venant à l'impourueu se planter sur ta feste.

D'ELISABET DE FRANCE,
 ROYNE D'ESPAGNE.

DES ROYS fille, sœur, femme, ELISABET de
 FRANCE,

Des ROYNES l'ornement, la fleur de pieté,
 Le baume de douceur & de bonnairété,
 Le seur gage de paix & de sainte alliance,
 Par toy, maudite Mort, a fraudé l'esperance
 De son trescher Espoux, qui ne l'a merité:
 Mais se promettoit d'elle vne posterité
 Qui deust regir l'Espagne en paisible assurance.
 O Mort, tu la raus au printems de son âge,
 Comme vne belle fleur, qui son tendre feillage
 Espanist, embaumant l'air de souueue odeur.
 Sa fleur Royale morte est des Rois lamentec:
 L'odeur, que ses vertus Royales ont getee,
 Tousiours viue remplist du monde la grandeur.

II. LIVRE

Que nous vaut, Hennequin, par des rymes pleintives
De nostre cher païs les malheurs lamenter,
Sinon pour de plus fort nos douleurs augmenter,
Et les faire apres nous miserablement viues?
Le triste souuenir des fortunes chetiues
Par condolence ira nos enfans tourmenter.
Nos maux qui ne deuoyent hors de nous s'éuenter
Se deueroient estoufer dans nos fosses oyssiues.
Par nous qui nous pleignons en écrits lamemables,
Nos faits, nostre âge, & nous, demourrons deestables,
Execrables, maudits à la posterité.
Ie voy ce que ie dy, ie le sçay, ie le pense,
Et ne puis n'encourir la mesme doléance:
Car les pleurs, Hennequin, sont pleurs d'aduersité.

DV NEZ DE GERMAIN.

Il n'est possible que Germain
Son nez avec sa main touche,
Pource que sa trop courte main
De son nez la longueur n'approuche,
Mesme il ne s'oit éternuer,
Et si, Dieu vous aid, on luy crie,
Ne daigneroit s'en remuer,
Pensans que ce soit moquerie.

DE GILON.

Tu demandes si ie soupçonne,
Gilon, que Bastien te ramonne:
Ma foy non, te respon-je. Et puis

Tu me

DES PASSETEMPS.

41

Tu me demandes si ie suis
De ceux qui en ont deffiance:
Ma foy non : apres si ie pense
Qu'il en soit rien : non par ma foy
Ie ne le pense, ie le croy.

AUX CATONS.

S'IL vous desplaist de me lire,
Si vous m'auez reiecté
Pour peu de lascivité,
Dequoy vous feray-ie rire?

AVBADE DE MAY.

MERE d'Amour Venus la belle
Que n'as-tu mis en ta tutelle
Du beau May le mois vigoureux?
Si l'Auril a pris ton cœur tendre,
Au moins ton fils Amour dût prendre
Du doux May le tems amoureux.

May, qui non seulement deuançe
Avril en douceur & plaïssance,
Mais qui seul encore vaut mieux
Que tout le reste que l'an dure,
Gâté de chaud ou de froidure,
Tant tu es doux & gracieux.
May le plus beau mois de l'année,
Montre la teste couronnée
D'un printems d'odorantes fleurs:
Mène sa bande d'alegresse,

II. LIVRE

Le ris les jeux & la jeunesse:
 Chasse le soin & les douleurs.
 Bien qu'Avril de Venus se louë,
 Qui le celebre & qui l'auouë,
 Si le surpasses-tu d'autant,
 Que le bouton clos de la Rose
 Est moindre que la rose éclosë,
 Qui sa fleur au Soleil étand:
 D'autant que la frêlle esperance
 Est moindre que la jouïssance
 Entre deux Amans bien appris:
 D'autant que madame surpasse,
 Parfète en toute bonne grace,
 Les beautés de plus rare pris.

A MONSIEUR DE LANSAC.

DEbonnaire LANSAC, des Muscs le support,
 En qui toutes vertus, par ce tems de malice
 Pour euitcr l'aguet & l'outrage du vice,
 Trouuent leur sauueté comme dedans leur port.
 Je sen du mauuais tems le violent effort,
 Et l'epargne du Roy nous estre mal propice:
 Mais mon malheur plus fort empesche que ie puisse
 Esperer d'autre part secourable confort.
 Autant que ie l'ay peu, j'ay celé ma souffrance:
 Nul ne m'a veu courir importun à la court,
 Bien que d'un don de Roy j'eusse bonne assurance.
 Assurance en papier: Vous, ô mon esperance,
 Pouuez faire assigner ce don Royal si court,
 Qu'il n'importe de rien aux affaires de France.

DES PASSETEM S.
AV SIEVR CHO-
MEDEY.

42

NVL ne doit attenter maniments d'importance,
Qui pour choisir le bien & rejeter le mal,
N'a le bon naturel au sens acquis egal,
Fait sage & bien instruit par longue experience..
Mais le cours de nos ans precipité s'avance,
Comme l'eau des torrens roulante contre val:
Et tronqué plus souvent du dernier jour fatal,
Fait des hommes mortels avorter la prudence.
CHOMEDEY, tu cognus nostre foiblesse humaine,
Et que l'histoire en est la guerison certaine,
Quand tu fis pour les tiens ceste belle entreprise.
C'est au peuple François de t'en rendre l'honneur,
Qui va cueillir le fruit de peine si bien prise,
Qu'il n'appartient qu'au Roy d'en estre guerdonneur.

L A R O S E.

DVrant cette saison belle
Du renouveau gracieux,
Lors que tout se renouvelle
Plein d'amour delicieux,
Ny par la peinte prerie,
Ny sus la haye fleurie,
Ny dans le plus beau jardin,
Je ne voy fleur si esquisse
Que plus qu'elle ie ne prise
La Rose au parfun divin.
Mais la blanche ne m'agree

II. LIVRE

Blême de morte paleur,
Ny la rouge coloree
D'une sanglante couleur.
L'une de blêmeur malade,
Et l'autre de fenteur fade,
Ne plêt au nés ny à l'œil:
Toutes les autres surpasse,
Celle qui vîue compasse
De ces deux vn teint vermeil.

La Rose incarnate est celle
Où ie pren plus de plaisir:
Mais combien qu'elle soit telle
Si la veu-ie bien choisir.
Car l'une prise en vne heure,
Et l'autre en l'autre est mcilleure
Au choix de nostre raison.
Toute chose naist, de fine,
Tantôt croît & puis decline
Selon sa propre saison.

Ie ne forceray la Rose
Qui cache dans le giron
D'un boutonetroit enclosé
La beauté de son fleuron.
Quelque impatient la cuculle
Deuant que la fleur vermeille
Montre son tresor ouuert.
Mon d'fir ne me transporte
Si fort que celle j'emporte
Qui ne sent rien que le verd.

DES PASSETEMs. 43
A QUELQUE POETASTRE

TOY qui les tiennes ne decueuvres,
Tu viens blâmer tousiours mes œuures.
Ou ne vien plus blâmer les miennes,
Ou bien deconvre nous les tiennes.

DE MICHEL LE
ROUX.

Michel le Roux aime Pernelle,
Son doux sôulas & beau desir.
Couche quand il veut avec elle:
En peut faire tout son plaisir:
Et s'il plaint que depuis un mois
Il n'a mis un seul coup dedans.
On luy demandoit vne fois,
La raison? elle a mal aux dents.

A MADAMOYSELLE
DV LIVRE.

IE ne croirdy jamais, treffage Damoysselle,
Que l'aveugle Fortune eust puissance sur vous,
Et croy (pardonnez moy) qu'à tort de son courroux
Vous plaignez sans auoir de quoy vous plaindre d'elle.
Puis entre les grands biens que nature amoncelle
Liberale en vous seule, à qui le ciel tant doux
Donna de si beaux dons, vous choyistes sur tous
L'inuincible Vertu pour compagne fidelle.
C'est l'appuy de quoy Dieu munit vostre courage

II. LIVRE

Contre les flots diuers, & le venteux orage,
 Qui courent par la mer de ceste humaine vie,
 Fortune sur l'auoir exerce son Empire,
 La vaillante vertu ne la crainct ne desire,
 Mais contente & constante en son roc la desie.

EPITAPHE DE CLAV- DE NEVEU.

Claude Neveu qui gist deffous la terre icy,
 Fut de son pere cher l'espoir & le soucy:
 Son pere l'aima tant qu'estant tousiours en crainte
 Qu'il ne l'abandonnast, pour de douce contrainte
 Le pouuoir retenir bien aise en la maison,
 Deuant qu'il fust en âge en la riche prison
 Il le met d'une femme & belle & bien apprise,
 Icune, luy jeune, & doux & riche: mais il prise
 L'honneur plus que son heur. car le desir trop grand
 Qu'il a d'auoir honneur, fait tant qu'il entreprend
 De rompre ces prisons: bien que sa femme belle
 Le deuoit retenir d'une douce cordelle:
 Bien que la reuerence & l'honneur qu'il deuoit
 A son pere ancien, arrester le deuoit.
 Toutefois ne pouuant dementir sa noblesse,
 Son gentil cœur s'émient d'une noble algreffe
 Pour se trouuer aux lieux, en seruant à son Roy,
 De faire vaillamment braue preuue de soy:
 Mais deuant que remplir sa genereuse enaie
 Vne sievre, ô malheur, vint le cours de sa vie:
 La sievre en son voyage à Compiègne le prit,
 Et le ramene icy où la mort le surprit,

Or combien qu'en sa mort il regrette son pere,
 Qu'il n'eut moyen de voir, & sa femme treschere,
 Et bien qu'il ait raison de se plaindre du sort
 Qui en son plus jeune âge ainsi l'a mis à mort,
 Scachant que tost ou tard nostre race est mortelle,
 Il a dueil seulement de quoy sa mort fut telle,
 Et voudroit qu'en mourant il eust en ce bon heur
 D'estre mort au combas dedans le lit d'honneur.

V O E V.

MOY Perrin, & ma Lucette,
 Lucette & moy son Perrin,
 Prins d'amoureuse sâgette
 Dessous vn pareil destin.
 Nous deux qu'un amour assemble,
 O Deesse des amours,
 Te vouons ce lus ensemble
 Et ce vif passevelours.
 Comme la fleur immortelle
 De ce vif passevelours,
 Nostre amour perpetuelle
 Vne fleurisse tousiours.
 Ainsi que l'autre fleur blanche
 Luit en sa nette couleur,
 Nostre amitié pure & franche
 Blanchisse dans nostre cœur.
 Ainsi que ces deux fleuriettes
 Iointes d'un estroit lien,
 Venues de ses amourettes
 Loigne mon cœur & le sien.

II. LIVRE
A LA IEVNESSE SCAVANTE.

Iusques à quand ce serpent mille-teste
De son venin nous viendra repaisant,
Couvant hideux d'un long repli pressant,
Nostre vulgaire enfançon de la beste?
Sifflera point du ciel une tempeste
Qui son orgueil à coup vienne froissant,
Si qu'entre nous jamais n'apparoissant
D'un autre peuple il face la conqueste?
Viendra jamais l'Apollon Chassemal,
Qui luy tramant son dernier jour fatal,
De mille traits bouleverser sa gloire?
Qui poussera dans ce Pithon ses traits,
Et qui fera huer le peuple apres,
Io Pean, Io Pean, Victoire?

DE BACCHE POSE'
PRES DE PALLAS.

DX, qu'as-tu de commun Bacchus avec Pallas?
A toy sont les banquets, à elle les combas?
Estranger qui t'enquiers du fait des Dieux si fort,
Appren en quoy ie suis avec elle d'accord.
Car j'aime aussi la guerre: un chacun cognoist bien
Comme j'ay conquesté le pais Indien.
Les hommes de nous deux ont eu presens diuins:
D'elle l'olive huileuse, & de moy les bons vins:
Oltre nous sommes nez sans travail de la mere:
Elle du chef, & moy de la cuisse d'un pere.

DES PASSETEMPS.
AV MEDISANT.

45

AIS tant de nés que tu voudras,
Voire si grand nés, qu'un Atlas
N'en püst porter un tel qu'à peine,
S'il ne vouloit sortir d'alcine:
Et sois si gaudiſſant piqueur,
Que Mome meſme Dieu moqueur,
Quitast à tout ſa moquerie
A ta piquante raillerie.
Voire si gaudiſſant piqueur,
Que Mome meſme Dieu moqueur
Piquaſſes de ta raillerie,
Moquant ſa vaine moquerie,
Plus que moy ſi ne peux-tu pas
Médire de mes ſots ébas.

Mais dy moy, ſot, que te profite
Ronger la dent de dent de pite?
Trouue où mordre, ſi tu n'es fou,
Et ſi tu cherches d'eſtre fou.
Tu dis que ie pér ma jeuneſſe,
Ie le ſçay bien, & bien qu'en eſt-ce?
Et que ie pourroy faire mieux,
Si ie voulois, ie ne le veux:
Et que tout ne vaut vne maille
Ce que j'écry : vaille que vaille.
Ce n'eſt qu'ancre & papier perdu:
Long tems-a que l'ay entendu.

Mais à ſin, naïu, que ta peine
A me remonter ne ſoit vaine,
Martelant ainſi d'un marteau

II. LIVRE

Vn marteau, va-t'en brauouſeau,
 Chercher celui qui ſe martelle,
 Pource qui part de ſa cernelle:
 Quant eſt de moy, ie ſçay fort bien
 Que tout ce que ie ſay n'eſt rien:
 Mais ce rien, rien de façon telle,
 Gentil gaudiſſeur, ie n'appelle,
 Que, ſi de bon œil t'en ébas,
 Et qu'à cœur jün ce ne ſoit pas,
 Tu ne trouues bien à le lire,
 Dequoy aprendre & dequoy rire.

V OE V.

M Artine la ribandiere
 Vouc à Pallas ſon métier,
 Lequel d'une main ouuriere
 Elle ſouloit manier,
 Paiſſant au jour la journée,
 Par le travail de ſa main,
 Sur le riban dcmenec,
 Sa trop miſerable ſaim.
 Et de ſuiure delibere,
 Quant au jeu de Pallas,
 Le jeu mignard de Cythere,
 Vniant des Cyprins ébas.
 Et quelle grand' merueille eſt-ce,
 Si pour la belle Cypris,
 Elle te quitte, Deeſſe,
 Te jugeant comme Paris?

ENVIE.

LE venim deséchant de l'enuie maline
Des os émoëlle la force ronge & mine,
Et tarit tout le sang des membres langoureux.

Celuy qui porte enuie à l'heur d'un bien-heureux,
A bon droit enragé se bourrelle soy-mesme,
Par sa plainte est témoin de sa douleur extreme,
Et sanglotte & fremit des machoires grinçant,
Et voyant ce qu'il hait suinte froidissant.
Un noir venim noircit sa langue dépüteuse,
Son visage blemist d'une paleur hideuse:
Ses os percent la peau : il est maigre & deffair:
Ne peut souffrir le jour : pain & viande il hait:
La bacchique liqueur ne luy est douce, voire
Que par Iupiter mesme il fust prié de boire,
Quand Hebé le seruant la coupe porteroit,
Où le bel échançon la luy presenteroit.
Le sommeil ne le prend, tant il est en martyre:
Un bourreau sans pitié ses entrailles despire:
La furie Aleçon au dedans de son cœur
Redouble coup sur coup la rage & la rancœur.
Un autour Tityen sans relâche s'en paist:
Dans l'estomac dolent un tel vlcere croest,
Que la main de Chiron ne rendroit pas fermé,
Febus ny de Febus le fils tant renommé.

V O E V.

MOy, Line, qui soulois suiure
Le doux mettier de Cypris,
Qui de mon gain soulois viure,

II. LIVRE

M'abandonnant à tout pris.
Cypris j'ay abandonnee,
Tondant mes vovez cheueux:
Ore à Pallas adonnee,
Son metier suivre ie veux.
M'employant au chaste ouurage
De son art que j'ay appris:
En fin ayant l'avantage,
Pallas a vaincu Cypris.

LA ROSE.

LA rose est vne belle fleur,
Si on la cueille en sa vigueur.
La voieZ-vous fresche & fleurie?
Ce soir elle sera fletrie.

PEAN DITHYRAM- BIQUE A LA SANTE.

O santé la plus venerable
De tous les Dieux,
Puisse-je avec toy favorable
Faire vn séjour gracieux
Tout le reste de ma vie:
Et qu'il ne te vint enuie
En nulle saison
D'abandonner ma petite maison.
Car s'il y a quelque grace
En nostre mortelle race
De la richesse prisee,

Ou de la chere lignee,
 Voire de la bien-heureuse
 Royale Principauté,
 Ou de la joye amoureuse
 Pour vne emable beauté,
 Apres qui nous faisons la chasse
 De Venus veneurs secrets
 A l'emblee avec les reys,
 Qu'amour mesme ourdit & lasse.
 Ou si quelque autre ébatement
 Vient des diuines mains
 Aux calamiteux humains:
 Ou quelque relachement
 Pour respirer des trauaux
 Et des maux
 Dont nostre vie
 Est suiuite,
 C'est avec toy bien-heureuse santé
 Que tout florit en gaieté:
 Et que des Graces le printems
 En tout tems
 Est vigoureux:
 Sans tes dons
 Beaux & bons,
 Rien ne peut estre bien-heureux.

AVANTVRES A QUEL-
 QUES DAMES NOTABLES.

Vous faites d'un pesant dédain,
 La preudefame résoluë:

II. LIVRE

Montrez le creux de vostre main,
Vous l'estes, si elle est velue.

Quoy que des femelles on die,
Vous me semblés de grãd courage
Et pour attendre assez hardie
Deux voire trois en vn passage.

Maudit soit donques qui vous flate,
Voire qui flater vous voudroit:
Vous seriez tresbonne auocate,
Vous n'aimez rien tant que le droit.

Ceux qui vous disent Huguenote
Ils sont tous excommuniés:
Trop volontiers femme deuote
Vn aspergés vous maniez.

Quelque douceur qu'ayent vos yeux
Je vous jugeray, ma petite,
D'estre courageuse & depite,
Et pour vn coup d'en donner deux.

Vous auez noirs, gente brunete,
Le teint, le poil, l'œil, le sourcy:
On prend la noire violete,
On laisse le jaune soucy.

Je le confesse que vous estes
Vne catholique tresbonne,
On le conoist par ce que faites
Pour les gens qui portent couronne.

Tant elle est en tout merueilleuse,
Belle, sçauante, jeune d'ans:
Qui la gaste ? elle est orgueilleuse,
Et ne fait conte que des grans.

Vous estes chés vous mal traitée,
Si mon opinion n'est fausse,
Ou bien vous estes degoustée,
Et n'en voulez point sans la fausse.

Mere il ne s'en faut courroucer,
Elle est foible non pas peruerse:
On ne la peut si peu pousser,
Qu'elle ne tombe à la renuerse.

Sa femme est vn peu langagere,
Sans fin elle tance, elle hongne:
Mais elle est bonne menagere,
Elle met chacun en besongne.

Le degouté laisse la brune,
Sans party seule de la troupe.
Mais le friand qui s'en deîne,
Dit, Poyure noir fait bonne soupe.

Si ie ne suis bien aucuglé
Nos jeux auront peu de durer:
Car je vous semble deregler,
Vous me semblez demesurer.

C'est la caualle la plus belle
Que de deux yeux lon puisse voir:

II. LIVRE

Je ne sçache qu'un si en elle,
Elle refuse le montoir.

Plus que ne porte son jeune âge
Elle est sage ie vous assure:
Et n'est-ce pas estre bien sage,
Prendre les choses de mesure?

Vous estes trop inexorable,
Ma faute ne vaut le courroux:
Vous feray-je amende honorable,
La torche au poing à deux genoux?

Du tems du jeune Roy François
Tous vos contes nous veneꝝ faire:
Nous les sçauons : mais quelque fois
Conteꝝ-nous-en de son grand pere.

Anne est humene & charitable,
Et ne peut voir languir personne,
A qui benigne & pitioiable,
Un prompt secours elle ne donne.

Tant vous aueꝝ la mine douce:
Vous me sembleꝝ simple bien fort.
Si quelcun seule à seul vous pousse,
Qui fera le plus grand effort?

Je vous trouue bien auisée
De ne vouloir pour vostre honneur,
Estre longuement courtisée
De nul qui vous soit seruiteur.

soliciteꝝ-le

*Solicitez-le, il vous payra
La gajure qui vous est due:
Je le conois : il s'ennuiera
De vous sentir tant à sa quenue.*

*Vous estes dame debonaire,
Et vous offrez à tout venant:
Ceux qui ont avec vous affaire
Ont tous leur cas incontinent.*

*Ce prescheur de contentement
Nous dit que rien ne luy defaut:
Si son poil cler-semé ne ment,
Il n'a pas tout ce qui luy faut.*

*C'est vn juge des plus soudains:
De l'auoir ne soiez fachee,
Mettez vos pieccs en ses mains
Il vous aura tost depeeschee.*

*Ne tirons point au doigt mouillé
Pour jouer à clignemuffete:
Mais jouons au Roy déponillé,
Puis nous jouons à la fossfete.*

*Vostre langue sans fin claquete
Comme vn claquet, on le scait bien:
Si c'est parler ne dire rien,
Il a tort qui vous dit muette.*

*Le trait, la taille, l'embonpoint,
La couleur en vous tant excelle,*

II. LIVRE

*Que Momus n'en mediroit point:
Comment donc n'ettes-vous point belle?*

*On vous dit volage en amours,
Pource qu'un seul ne vous contante:
C'est constance d'aimer tousiours,
Et pource ie vous dy constante.*

DE FLEURIE.

T*Anseulement pour auoir dit,
Que Fleurie est gentile & belle,
Chacun se fait seruiteur d'elle,
Et tâche m'oster de credit.
Et pourquoy montres-tu aussi
Le lievre aux chiens ? à ce jeu-cy
Tu perdis naguere Marie:
Maintenant tu perdras Fleurie.*

DE ROSE.

C*e n'est point la paquerete,
La marguerite, le lis,
L'œillet, ny la violete,
La fleur où mon cœur j'ay mis.
L'aime entre les fleurs la rose,
Car elle porte le nom
D'une qui mon ame a close
A toute autre affection.
La Rose entre les fleurées
Gagne l'honneur & le pris:*

Parfète entre les parfètes
 Est la Rose qui m'a pris.
 L'autre Rose lon voit nestre,
 Comme fille du printems,
 Mais vn printems prend son estre
 De cette Rose en tout tems.
 La mienc, où qu'elle se place
 Cent mille fleurs fét leuer,
 Et fust-ce dessus la glace,
 Fét vn aré de l'yuer.
 Cette Rose tant émeé,
 Comme l'autre ne s'era,
 Qui de matin estimeé
 Au soir se destimera.
 Car l'autre Rose fanie
 Pourra perdre sa vigueur:
 Toujours la mienc épanie
 Florira dedans mon cœur.
 Amour de douce rose
 Cetre Rose arouséra,
 Quand ma compagne épousée
 De maîtresse il la fera.

D' VNE IEVNE FVIARDE.

Petite pouliche farouche,
 Mais pourquoy de tes yeux peruers
 M'aguignant ainsi de trauers,
 Ne souffres-tu que ie te touche?
 Comme vne genisse qui mouche
 Tu sautes les par les prés vers:

II. LIVRE

Tu te pers ensemble & me pers,
 Ne voulant point que je t'aprouche.
 Ne m'estimes-tu qu'une soube?
 Crois-tu que ie ne sçache rien?
 Si fay si fay : ie m'entan bien
 A mettre le mors en la bouche.
 Ie sçay comme c'est que lon dresse
 La cauale qu'il faut choier,
 La domtant sans la rudoier:
 I'en sçay la façon & l'adresse.
 Ie sçay manier à passades,
 A saut, à courbetes, à bond,
 A toutes mains, en long, en rond:
 Et ne creindray point tes ruades.
 Arreste Pouliche farouche:
 Modere ta course & ton cœur:
 Apran si ie suis bon piqueur,
 Et pran le mors dedans la bouche.

EPITAPHE DE IANE DE
 DAILLON DAMOISELLE DV LVDE.

IAne, si de la mort tu as senry l'ateinte,
 (Lors qu'en son beau printems ton âge verdissant
 Tout frèchement aloit sa fleur épanissant)
 Ne nous laissant de toy que l'écorse & la pleinte,
 Sans que celle beauté qui honoroit ta face,
 Les états ny les biens que ta maison auoit,
 Ny toutes les vertus que ton esprit sçanoit,
 Ny le noble renom de ton illustre race,
 Ny les faueurs des Roys t'en ayent pu sauuer,

N'en apelé pourtant marâtre la nature,
 Qui t'orna de ses biens sur toute creature.
 Car deuant tous humains elle a voulu prouuer
 Par toy, que ce n'est rien ny beauté ny noblesse,
 Ny sçauoir, ny honneur, ny faneur, ny richesse.

E P I T A P H E.

ICy dorment les cors des ames valeureuses,
 Qui cherchant se sauuer enre les bien-heureuses,
 Ont changé la mortelle à l'immortelle vie,
 Se perdant pour leur Dieu, leur Prince & leur Patrie.

E P I T A P H E.

PAssant, d'un front joyeux beny ma sepulture,
 Puis que mabelle mort n'a rien que lon larmoie.
 J'ay vécu docte & bon : du prochain j'ay pris cure,
 Bien-aimant bien aimé. J'ay u viuant la joye
 De voir bien prosperer mes enfans, & leur race
 Loin de la pauvreté : Dieu m'a fait cete grace.
 A la fin j'ay atreint vne meure vieillesse
 En France jouissant de l'heur d'un meilleur âge,
 Duquel content & soul cette vie je lessé,
 Voyant déjà regner l'injustice & la rage.
 Je vous pleure viuans, & ne vous porte enuie,
 Plus heureux en la mort, plus heureux en la vie.

A P H E L I P E S . L E B R V N.

MAis à qui, Muse mignonne,
 Faut-il que plustost ie donne
 Ce liurelet mignonnet,

II. LIVRE

Que j'ay dans mon cabinet:
 Mais mignonnette Deesse,
 O muse chere, qui est-ce
 Qui mon ame vient toucher
 L'outrant d'un soucy plus cher?
 Muse, qui est-ce que j'aime
 Autant ou plus que moy-mesme?
 Dy-moy, qui à meilleur droit
 Que mon Brun te pretendroit?
 Mon Brun & le tien encore,
 Qui te chérit, qui t'honore,
 Que tu tiens, que tu cheris
 Entre tes mieux fauoris,
 Qui me chérit & qui m'aime
 Autant ou plus que soy-mesme,
 Qui chérit ce qui est mien
 Autant ou plus que le sien?
 C'est donc, Brun, à qui mignonne
 Ce mignot liure ie donne,
 Qu'ores apportant ie vien
 Du bocage Aonien:
 Où tandis que franc de peine
 A l'ombre ie me pourmeine
 Sans nulle offence larron,
 Ie l'ay fait sur le patron
 Tost de Rome, tost de Grece:
 Tantost de libre allegresse,
 Osant bien apart choisir
 Autre sente à mon plaisir.
 A Brun donques, chere Muse,
 Ce liurelet ne refuse:

Fay-le autant sien comme mien:
 Et par vn mesme moyen
 Fay que dans ce petit liure
 Nos noms long tems puissent viure,
 Pour montrer qu'une amitié
 Baïf & Brun a lié:
 A fin qu'après vn long âge
 On ait certain témoignage
 Par nos noms ensemble mis
 Qu'auons esté bons amis.

A L V C.

CHacun estime pour ton bien
 Que tu es riche à l'auantage:
 Mais tu es pauvre, & le soustien:
 Qu'ainsi soit, de ton bien l'vsage
 M'en est suffisant témoignage:
 Qui a des biens en sa puissance,
 S'il s'en donne la jouissance,
 Vraiment, Luc, les biens sont à luy:
 Mais à toy n'est pas la cheuance
 Que tu épargnes pour autrui.

A MONSEIGNEVR .

LE COMTE DE REEZ.

Comte, qui conduiscz avec heureuse adresse
 Le bon-heur qui vous suit, des plus Grans fauory,
 Recherché des petits : je seroy bien marry
 Que n'usiez à plaisir les vers que vous adresse.

II. LIVRE

Car ie crein m'oubliant faire peu de sagesse,
 Si j'ose vous troubler par vn don peu chery,
 Don, ny digne de vous entre les Roys nourry,
 Ny de moy, que benin vous obliger sans cesse.
 Mais à tant de bienfaits que de sa magesté
 Me moyenneZ courtois, soit encore ajousté
 Ce bienfait, que petit à grand bien je veu prendre.
 C'est que lisez ces vers, tant que ie soy connu
 N'auoir le cœur ingrat : & par vous maintenu
 Ie puisse mieux vn jour les graces vous en rendre.

A MADAME LA COM-
 TESSE DE REEZ.

IE seroy bien ingrat, Comtesse mon suport,
 De passer plus auant en la nouuelle entree,
 Sans que de quelque don ie vous usse étrennee,
 Témoin que la vertu trouue en vous reconfort.
 Ie sçay que m'en taisant ie me seroy grand tort:
 Mais les Muses à vous de leurs graces ornee,
 C'est de l'eau dans la mer doù toute l'onde est née:
 C'est porter en até des fueilles dans le fort.
 Et que puis-je donner, qui pour tout heritage
 Ne possede, pauvre, que la Muse en partage?
 Vn témoignage seul, que non ingrat ie suis.
 Ou me contenteray, si premier ie demande
 Chose petite à vous, mais à moy bien fort grande:
 C'est que prenieZ en gré ce que donner ie puis.

DES PASSETEM.S.
 EPITAPHE DE GI-
 RARD DV VAL.

53

ICY Girard du Val maintenant repos a,
 Luy qui de son viuant onques ne reposa
 Tant il se travailloit de ruiner le vice,
 Et garder la vertu par seuer justice,
 En faisant vray deuoir d'un Aduocat du Roy
 Ministre d'equité, bon loyal & de foy
 Pour le bien de son maistre, entier & de droicteure
 Pour le bien des subjets. Passant qui dauanture
 T'adresses en ce lieu, si tu es de Satan,
 Ne trouble son repos, ne dy mot & va t'en:
 Mais si tu es de Dieu, ne tien la bouche close,
 Mais en le benissant, dy, qu'en paix il repose.

A LVC FRANCOIS LE
 DVCHAT, DV NEZ DE DOYEN.

IE te pry, Duchat, escoute,
 Et me mets hors d'une doute,
 En laquelle tu sçais bien
 Qu'hier me mit ce Doyen.
 Je veu en gaye sonnette
 Iouer ceste chansonnette
 Sur le nez de ce Doyen:
 Mais Duchat ie ne sçay bien,
 Quoy plus tost ie dois élire
 De ces deux, ou bien de dire
 Qu'au Doyen son nez, ou bien
 Qu'à son nez soit le Doyen.

II. LIVRE

Car si lon dit la partie
De la chose departie,
A raison du tout plus grand,
Qui la part en soy comprend,
Vrayment ie feray mon conte
Puis que ce Doyen ne monte
Contre son nez presque rien,
Qu'il est du nez le Doyen.

Mais dans les Analytiques
Des argumens sophistiques,
Vis tu jamais argument
Conclu mieux resolument?
Adieu belles fantasies
Adieu belles poësies,
Ie suis fait maistre douteur
Ie suis fait maistre ergoteur.
Mais avec qui parleray ie,
Mais avec qui me jouray-ie,
Auecque le nez, ou bien
Auecque nostre Doyen?

Duchat, en ma sotte Muse
Trop sottement ie m'abuse,
Le Doyen, le nez, chacun
Tous deux, Duchat, ce n'est qu'un.
Soit donc que le nez ie die,
Ou le Doyen, ie te prie
De penser que ie dy bien:
Car & le nez est Doyen,
Et le Doyen est nez, comme
Si tu disois que cet homme
Fust Ian, & que Ian aussi

Eust mesme cet homme icy.

Nez digne, ô des nez la gloire,
D'une éternelle memoire
Par sus les nez anciens:
Doyen Doyen des Doyens:
Nez dont la grace flamboyante
Veut que digne lon te vante
De porter des biberons
Les empampez gonfanons.

Comme sous le voisinage
De l'Aube, vn large nuage
Montagneux, est pourprissant
Sur le soleil rougissant:
Tel ô nez triplemontagne
Tu dedaignes la campagne
En ton Cinabre éclatant
Iusque dans le ciel montant.

Mais, beau Doyen, quand ie pense
De ces trois mons la montance,
L'un de ssus l'autre ordonnez,
En qui s'orgueillit ton nez:
Quand ie pourpense la masse
Qui d'une hauténe audace
Triple s'egale aux nuas
Volans en l'air les plus hauts:
Braue nez, quand ie t'aïse
Il me souuient de l'emprise
Des Geans qui dans les cieux
Donnerent l'assaut aux Dieux:
Oste ie voy, ce pensé-ie,
Sur Olympe blanc de negc,

II. LIVRE

Et voy Pelion combler
Pardeffus Offe tout l'air.

Mais, Doyen, di (ie te prie,)
Ner, di moy sans moquerie
Quand aplat sous toy pressant
Tu vas t'amie embrassant,
Dy, que fait sous toy la belle?
Dy moy, Doyen, ne geint elle,
Ne geint elle autant ou plus
Que le Geant qui perclus
Sur son estomac assise
Soustient la montagne éprise
D'un feu ne mourant jamais,
Quand sur elle tu te mets?

Ner, bien plus elle doit geindre
Quand tu viens sous toy l'estreindre,
Sous toy, Ner, l'acrauantant
D'un fer de trois fois autant,
Que le fer qu'on dit que porte
Dessus sa poitrine forte
Le Geant qui dans les cieux
Pour donner l'assaut aux Dieux
Mena des freres la guerre
Qui naquirent de la terre.

SVR L'IMAGE DE

MILON ATHLETE.

TEL fut Milon quand à l'antique feste
De Iupiter hors de terre il l'en a
Un puissant bœuf de quatre ans sur sa teste,

De qui greué non plus ne se trouua
 Que d'un mouton : ains le porte & s'en va
 Par l'assemblée (ô miracle bien grand!)
 Mais un bien autre encor il entreprend:
 Deuant l'autel où Iupiter s'adore,
 Prest & tout cuit par pieces le tirant,
 Au mesme jour sans aide il le deuore.

VOEV D'VN MIROER

A VENVS.

MOY qui pour mon folastre ris
 En mon œilladante jeunesse
 Auois à ma porte vne presse
 De jeunes amoureux épris,
 A la Princeſſe de Paſie
 Ce Miroer voué ie dedie:
 Car telle qu'aujourd'huy ie ſuis
 Me mirer ie ne voudrois onques,
 Et telle que j'éſtois adonques
 Aujourd'huy me veoir ie ne puis.

HERCVLE.

I'AY deffait le Lyon degaſteur de Nemees:
 J'ay l'Hydre regermant de ma mace aſſomee:
 Deſous mes bras nerueux le toreau s'aterra:
 Mon épieu le ſanglier d'Erymant enferra:
 J'ay deceint le baudrier d'Hippolyte guerrier:
 J'ay des ſanglans cheuaux la machoire meurtriere
 Souillée en leur ſeigneur : l'en l'or Heſperien:
 Geryon aux trois cors ſubjugué ie ſy mien:

II. LIVRE

*J'ay vuïdé le fumier des étables d'Augée:
Des oyseaux Stynfalins j'ay la bande estrangée:
Le cerf aux piés d'airein de son or j'ébranchay:
Cerberé le portier des enfers j'arrachay,
Retif à la clarté du jour non vſité:
Après tous ces travaux le ciel j'ay mérité.*

DE IALOVZIE.

F*Aux ſoin, qui près de peur nourriture & croiſſance,
Adjoutant foy ſoudaine à tes faux ſoupeçons:
Et qui meſlant touſiours les flammes de glaçons,
Més le regne d'amour en trouble & defiance.
Puis que ſi toſt mon cœur de legiere creance
S'eſt rempli de tes maux en cent mille façons,
Va retourne aux enfers, ſejour de marriſſons,
Et là donne à toy-meſme à jamais doléance.
Et là ſans nul repos les jours paſſé & demeine,
Les nuits ſans nul ſommeil : Et là va t'ennuyer,
Non moins de mal douteux que de peine certaine.
Va ſoin & ſor de moy. Qui te fait delayer
Que ne viens plus ſouvent renouuellant ma peine,
De fantaumes nouveaux mon eſprit effroyer!*

EPITAPHE DE IAN DE LA MOTTE PERE DE MONSIEVR de Saint Prins Premier Vallet de chambre du Roy.

C*Y deſſous attendant des heureux le reueil,
Ian de la Motte dort de paix le doux ſommeil,
Après auoir paſſé doucement cette vie*

Aux chams loin des honneurs acompagneꝝ d'enuie.

En Touraine il naquit au village Epagné:
Fait homme, à Courtemanche il s'est acompagné
De Denise Marteau en paisible alliance,
Où faisant avec elle heureuse demourance
Dés son âge premier eut d'elle deux enfans
Nommez Jacques & Ian, qui encore viuans,
Pieteux non ingrats, freres vnis, ont cure
Leurs parens honorer de cette sepulture.
Leur Mere mourut jeune : & leur Pere lontans
Après remarié sur vesquit plusieurs ans.
La maison de London fut la mere nourrice
Du pere & des enfans : & luy faisant seruire
Ont si bien defferui que bien recompenseꝝ
Au seruire des Rois se voyent auanceꝝ,
Ou parmy les grandeurs se sauuent de l'enuie.
Ainsi passant tu as double exemple de vie,
Au pere icy gisant du bon repos des chams,
Et de modesteté en tous les deux enfans,
Aux pompes de la Court. Si tu donnes louange
Au pere qui de peu se contentant se range,
Tu ne dois oublier les fils qui dans l'honneur,
Sans gloire & vanité, gouernent leur bon heur.
Soyent les defunts heureux en la joye eternelle,
Soyent heureux les viuans en la vie mortelle.

AV ROY SVR LE RO-
MAN DE LA ROSE.

Sire, sous le discours d'un songe imaginé,
Dedans ce vieil Roman, vous trouuereꝝ deduire,
D'un Amant desireux la penible poursuite,

II. LIVRE DES PASSET.

Contre mille trauaux en sa flamme obstiné.
Parauant que venir à son bien destiné
Faussemblant l'abuseur tâche le mettre en fuite,
A la fin bel-Acueil en prenant la conduite
Le loge apres auoir longuement cheminé.
L'amant dans le vergier pour loyer des traueses
Qu'il passe constamment souffrant peines diuerses,
Cueille du rosier fleuri le bouton precieux.
Sire, c'est le suget du Roman de la Rose
Ou d'Amour épineus la poursuite est enclose,
La Rose c'est d'amour le guerdon gracieux.

A DES MEDISANTES.

Doncques vous compissez en vostre cagatoir,
Vn Poëte, & prononcés de luy vostre sentence,
Iugeant sa suffisance & son insuffisance?
Doncq vous le deffiez en vostre cacquetoire?
Il reçoit le deffiy. Puis qu'on le force à croire
Que l'auez condamné sans ouyr sa deffense,
Qu'il ne faiët du tout rien, du tout rien! quelle offence?
Picquer vn nourrisson des filles de Memoire?
Picquer vn qui vous peut repoussant telle injure,
Vous donner justement des pies la figure?
Ha traistres scorpions. Ha bestes serpentines:
Vous estes on le veoit, de la race de celles
Neuf indiscrettes sœurs, qui par les neuf pucelles
Receurent le payment de leur langues malignes.

FIN DV SECOND LIVRE
DES PASSETEM S.



TROISIEME LIVRE

DES PASSETEMS DE
IAN ANTOINE DE BAIE.

A MONSIEVR
DE BELOT.



A, Muse, & vole où Garonne
Laue le mur, qui couronne
Bordeaux: & cherche par tout
Trauersant de bout en bout,
Mon BELOT, qui la partie,

De mon ame mi-partie,
La meilleure osta de moy,
L'emportant avecque soy.
Va, vole & le cherche, Muse:
Non : à chercher ne t'amuse
L'aimé chef qui chacun jour
Fait avecque toy séjour:
Mais d'un prinsaut le rencontre,
Et ces passetems luy monstre:
Quoy qu'il face où qu'il sera
Il ne les repoussera.
Où qu'il sera, quoy qu'il face

H

III. LIVRE

Il faudra bien qu'il t'embrasse,
 Tu le verras tout laisser
 Pour te venir caresser.
 Je le voy là, ce me semble,
 Comme en vn rond il assemble
 Ses amis qu'il en ébat.
 Je voy qu'vn chacun debat
 Pour toy, petite Thalie:
 Si quelque sot te decrie,
 Que ceux qui de toy ont soing
 Confus renuoyent au loing.

Sus, il est tems ma Thalie,
 Qu'aux premieres on t'alie,
 Quand tu es de tes douceurs
 De si vaillans defenseurs.
 Sus, de la bande scauante
 Dans le ciel le renom plante,
 Sans que leur nom ennobly
 Soit mouillé de l'eau d'oubly:
 Mais si quelque ignorant brane
 Ecumant sur toy sa baue,
 Soit noyé de l'enuieux
 Le nom au lac oublicux.

A V R O Y.

O ROY, d'autant plus Grâd que Dieu vous fauorise
 Sur les Rois les plus grands : Car il a conserué
 D'orages perilleux vostre empire saué,
 La tempeste apaisant que la rage auoit mise.
 Vostre jeunesse tendre ouuerte à la surprise

*Fut en la main de Dieu, qui vous a preserué.
 CHARLE n'en doutez pas. Vous estes reserué
 Pour acheuer vn jour quelque grande entreprise.
 Pour la religion la discorde abolie
 La Paix en vos sujets vous verrez establee,
 Confirmée à jamais pour la dernière fois.
 Puisse vne Paix unir les peuples de la France,
 Les vieilles assurant par nouuelle alliance.
 Sente qui l'enfreindra la rigueur de vos loix,*

A MONSIEVR DE SAV-
 VE SECRETAIRE
 D'ESTAT.

FIZES, en qui l'honneur a pris si demourance,
 La vertu sa retraite, O que ie voudroy bien
 Voir les bons, honorez par ce nouveau moyen,
 Recueillir le doux fruit de si belle ordonnance!
 Naguieres tous les biens sans nulle pourvoyance
 On s'ouloit elargir. Souuent les gents de bien,
 Et qui plus meritoient, de zastre n'auoyent rien
 Et qui moins le valoit en auoit abondance.
 La Mere de mon Roy, qui en tout se propose,
 D'éleuer le vray bien sur le vice abatu,
 A fait qu'avecques choix des bienfaits on dispose.
 O sagesse admirable & mode non commune!
 Qui ruine le mal, establist la vertu,
 Et fait que la raison commande à la Fortune.

III. LIVRE
E P I T A P H E D E
N I C O L A S E Z E L I N.

Mortels, guettez à vous : Nul hōme ne sçait l'heure
Qu'il luy conuient sortir hors de ceste demeure.

Bien heureux qui bien vit pour faire belle fin:
Bien heureux qui bien meurt. Nicolas Ezelin
Agé de soysfante ans auoit franchi son âge,
Auecque le beau los de vertueux & sage,
Des vices ennemi, des vertus amateur,
Doux à ses compagnons, des Grands obseruateur,
Honoré des petits. Des veuves la retrette,
L'apuy des orfelins : de qui auoit soufrete,
L'amiable secours : Auecque ce beau los
Passé de ce trauail en l'éternel repos.

La veille de Noel ayant fait tout l'office
Que le bon Chrestien doit au diuin seruice:
Pu du celeste pain s'aprestoit au repas:
Sain le mal il reçoit qui le meine au trepas,
Ains au diuin repas. Son cors gist en la biere:
Son esprit vit aux cieux. Vne fille heritiere
Vnique de son nom, & de son renom beau,
Auec son cher époux luy donne ce tombeau.

M A S C A R A D E D'VNE
S I B Y L L E.

Si Apollon jadis enamouré
De ma beauté, pour guerdon honorable,
Comme vn sablon mon âge venerable
D'ans en grand nombre a jadis honoré.

*Si le deuin en Delphes adoré
 M'a faict vn don d'une voix veritable,
 Ores ma voix plus que jamais valable
 Chante vn destin en ta gloire auéré.
 Je te voy ja bien loing du populaire,
 Aux plus puiffans de la terre complaire,
 Voire complaire au plus puiffant des Dieux.
 Je voy desia la flambante efcarlata,
 Qui sur ton chef son bel honneur éclatte,
 Heureux Prelat, attendre encore mieux.*

DV PORTEMENT
ENVERS L'AMY.

*SI tu te cognois bien, tu te donneras garde
 D'vser enuers celuy d'une façon raillarde,
 De qui tu fais l'amy. car comme il est certain
 Que la femme d'honneur n'a rien de la putain:
 Aussi le bon amy est du tout dissemblable
 D'avecques le flatteur & Plaisant variable.
 Il est vn autre vice encores differant
 De ce vice mauvais, vice encore plus grand:
 Vne apresse sauvage & rude & mal tretienable,
 Qui d'un menton razé se fét recommandable
 Avec des noires dems : tenant pour arresté,
 Que c'est la veriu vraye & pure liberté.
 Mais la vraye vertu entre les deux moyenne,
 Il faut que tout le bon des deux pars elle tienne,
 Et lèsse le mauvais : le mal jamais ne faut
 De venir par l'éccet, ou bien par le defaut.*

III. LIVRE
VULCAN, PALLAS,
ERECTEE.

LA nature ne peut faire
Ce que l'art assembler ou se:
Vn enfant sans mere,
Vn mary sans vne épouse.

AMOUR ÆLE'.

AMour alé tu vis le foudre alé,
Et de ton feu son feu tu as brûlé:
Prouuant, Amour, que de ton feu tu peux
Fort sur tous feux brûler tous autres feux.

DE COTIN.

TU as l'ame autant contrefaicté,
Cotin, comme tu as le cors:
Car en la forme du dehors
Du dedans l'image est pourtraicté.

DE L'AMITIE' D'AMOUR
ET DES MVSES.

LES Muses sœurs Amour ne craignant pas
Bien que cruel, le suivent pas à pas,
Et de cœur franc le cherissent: mais feignent
D'endoctriner, & mesme le dedaignent,
Qui veut chanter exempt de son flambeau.
Ou, qui se met à quelque chant nouveau,
D'amour ayant sa chere ame agitée,
Elles vers luy routes d'une boutée

Prennent leur courſe. Et temoing ie ſeray,
 Aux yeux de tous que ce propos eſt vray.
 Car ſi quelque homme ou quelque Dieu j'eſſaye
 D'aller chanter, Et ma langue begaye
 Et ie ne puis chanter comme d'auant.
 Mais ſi d'Amour ie veu mettre en auant
 Quelque d'uiet, vne chanſon gentile
 Incontinem de ma bouche diſtile.

A V R O Y,

SIRE celuy qui le premier conçut
 L'art de marquer la voix par l'écriture,
 Ou fut vn Dieu luy-meſme de nature,
 Ou bien d'un Dieu ce preſent il reçut.
 Par ce bel art des humains la façon
 Jadis brutale, eſt aujourd'huy polie,
 Par ce bel art vne loy nous ralie
 Deſous vn Roy d'une religion.
 Par ce bel art les actes valeureux
 Des plus grands Chefs jamais ne s'enueiſſent:
 Par ce bel art mille arts ne s'aboliffent,
 Qui les humains font viure bien heureux.

A V SIEVR SABATIER

COMMIS A L'ESPARGNE.

Sabatier, adieu liberté:
 L'an reuiet, reuiet à ta charge.
 Il faut reſider arreſté
 Sans courir au loin ny au large.
 Tu t'es aſſez repairé,

I I I. L I V R E

Vien le coul sous le jong remettre,
 Pour tout vn an estre lié
 A conter payer & promettre.
 Quiconque l'epargne nomas,
 Tu ne scauois nommer les choses:
 Car sous tel nom caché tu as
 Tout le rebours que ne proposes.
 En l'Epargne on n'epargne rien:
 Toute somme auant qu'on l'apporte,
 A desia tout prest le moyen,
 Par où vient qui soudain l'emporte.
 Qu'est-ce de l'or & de l'argent
 Qui les thesorise en est pale.
 Du Prince à donner diligent
 Viue la grace liberale.
 Viue mon Roy, qui liberal
 Ses beaux presents ne me refuse:
 Viuez ô noble sang Royal,
 Qui daignez honorer ma Muse.
 Vos noms louez on benira
 Mille & mille ans dedans mon livre.
 Vostre siecle heureux on dira,
 Quand viuoient qui vous faisoient viure.
 Tu n'y mourras, Ô S A B A T I E R,
 Pour l'amitié particuliere,
 Dont tu gagnas le cœur entier
 De ma Muse à toy familiere.
 Pour auoir de nous merité
 Ce qui des noms prolonge l'âge,
 F I T E S & son integrité
 Reuendront en plus d'une page.

DES PASSETEM.S. 61
SVR LE PORTAIL DV
CHASTEAV DE SEDAN.

M Incrue, qui a pris les chasteaux en sa garde,
De sa douce faueur cette fortreffe garde:
Aux bons Roys de la France hors de fausse traison,
La place conseruant, le maitre, & la maison.
O, Passant, si tu hais le noble nom de France,
Pour toy dans cette place il n'est point d'assurance.
Si tu tiens son party en toute fermeté,
Entre : tu y feras en paix & seurété.

A MADAMOISELLE
ESPERANCE DE LA CROIX.

Bien que la mort à ton bien trop contraire
T'ait en vn an donné plus d'vn malheur,
T'otant celuy duquel tu estois seur:
Ta chere mere, vne fille, & son frere:
Retien tes pleurs, tes chauds soupirs fay taire:
Donne relâche, ô Mere, à ta douleur.
Tes yeux essuye, allege ton doux cœur:
Mê quelque fin à ta plainte ordinaire.
Les pleures-tu pource qu'ils sont là haut,
Loin des malheurs de la vie mortelle,
A qui des pleurs des viuans il ne chaut?
Les penfes-tu par larmes secourir?
Ne pleure plus : la loy de Dieu est telle.
Soit tost, soit tard, nous viuons pour mourir.

III. LIVRE
A MONSIEUR LE
CARDINAL DE BOURBON.

DE quel present plustost te pourroy-je étrener,
Prelat noble vraiment d'ancienne noblesse:
Mais bien plus noble encor pour celle gentillesse,
Dont ta noble vertu vient ton chef couronner.
Qui fait les étrangers, & les tiens s'étonner:
Car à l'envy dans toy l'une & l'autre se dresse
Ta race & ta vertu, à qui sera maîtresse,
A qui des deux pourra plus d'honneur te donner.
Qu'ay-je bien pour t'offrir ? sans en prendre grand peine,
Si je vouloy m'aider de la loy de l'étréne,
De demande j'iroy t'assailir le premier.
Mais allant rondement de mon gré ie m'avance,
Aujourd'huy que l'an neuf son retour recommence,
Pour à toy me donnant du tout me dedier.

M A S C A R A D E.

Maitresses, nous sommes en peines,
Vous voyez nostre acoustrement,
Si vous n'êtes tant inhumaines
Nous serions vestus autrement.
Ostés-nous donques du tourment
Où nous tient vostre rigueur fice,
Et nous prendrons habilement
De plus convenante maniere.

P O U R L A M E S M E,

Si nous estions, mes Damoiselles,
Autant cruels que vous cruelles,

Nous vous souhaterions nos peines,
 Sans vous desirer les auoir
 Nous voulons vous les faire voir,
 Esperans que sere^z humaines.

POVR LA MESME.

Si pour voir nos peines cruelles
 Vous en deuenie^z moins rebelles,
 Amour vous les face éprouuer.
 S'il le faisoit, quelque allegiance,
 (Ou bien vaine est nostre esperance)
 Lors nous pourrions en vous trouuer.

A IAN BRINON.

Ne me demande plus, mon Brinon, nulle étreine,
 Que ma Muse souloit te donner tous les ans,
 De vers Grecs & Latins: Tous ces ébas plaisans
 On requerroit de moy d'vne demande veine.
 La Muse tire à soy l'esperit franc de peine:
 Au mien elle refuse aujourd'huy ses presens,
 Pour mille tristes soins aux chansons mal-duisans,
 Que l'âge plus songeard apres la barbe ameine.
 Il est tems de pouruoir (me dit la pauureté,
 La palle pauureté me tirant par l'oreille)
 Pour se nourrir l'huyertandis qu'on a l'até.
 Quitte moy pour vn tems & la Muse & l'Amour,
 Ton peu de bien ordonne & tu feras merueille
 De reprendre la Muse & l'Amour quelque jour.

III. LIVRE

LA ROYNE AV ROY HENRY.

Si j'eusse u le pouoir ainsi que le courage
De laisser icy bas ce terrestre fardeau,
Et faire avecques vous ou pour vous le voyage,
Qu'un chacun trouue laid, qui me semble si beau,
Que mon heur seroit grâd: mais puis que Dieu tout sage
Refrenant mon desir, me defend le tombeau:
Autant qu'il m'est permis, soit que ie viue ou meure,
Ie vous honoreray des larmes que ie pleure.

EPITAPHE DE BRELANDE.

Doù vient que la terre est couuerte
En cet endroit d'herbes méchantes,
Veu que tout-autour elle est verte
De bonnes herbes y naissantes?
De Brelande icy enterree
L'ynique peste de nostre âge,
Cette peste s'est engendree
En ce seul endroit de l'herbage.
Et selon que ie puis entendre,
L'ellobore de la ceruelle,
Du cœur la ceguë s'engendre,
Et de la langue la morelle.

EPITAPHE D'ANNE DE MOMMORENCY CONNESTABLE.

Celuy qui a vécu huit dizaines d'annees,
Qui a de son viuant huit batailles donnees,

*En la huitième est mort de huit playes mortelles.
N'en trouués-vous que sept, faisant le conte d'elles,
Et non pas huit du tout ? Il reçut en son cors
De l'ennemy cruel, sept playes par dehors:
La huitième au dedans de regret il se fit,
Quand sans vanger son Roy, mis à mort il se vit.*

A N A G R A M M E D E
M A D E L E I N E D E B A I F.

Vostre non est seant A D A M E B I E N F I D E L E,
D' A M E F I D E L E A B I E N, qui hauc-
ment publie:

B A N D E F I D E L E M' A, M A B A N D E L E
D E F I E

*L'ennemy qui nous fait guerre perpetuelle.
C'est l'ennemy de Dieu, que l'ennemy j'appelle,
Pour l'abatre & le veindre en Dieu ie me confie,
Qui maugré ses efforts, en l'eternelle vie
Me doit faire jouir de la gloire eternelle.*

Là, j'auray le guerdon D I N E D' A M E F E A B L E,
Icy ie combattray tant que seray viuante,
D' A M E à Dieu B I E N F E A L E, inuincible,
immuable.

*La bande qui me suit, est des vertus la bande:
L'ennemy qui me hait, est la troupe méchante
Des vices & pechez: mais sur eux ie commande.*

C O N T R E V N M E D I S A N T.

CHacun qui voit ta sottie medifance,
Petit punais, me dît: Comment, Baif?

II^e LIVRE 2

Te sens-tu point comme il te pique au vif,
Ne veux-tu pas en faire la vengeance?
Mais j'en reçois si peu si peu d'offence,
Que j'ay pitié de toy, pauvre chatif,
Qui à ta honte as esté si hatif
De m'attaquer par ton outrecuidance.
Cent tels que toy me voudroient terrasser,
Pendus à moy, lesquels sans me lasser,
Comme Guenon, ie porterois à l'aise.
Mais s'ils esloyent punais comme tu l'es,
Comme Lichas fut traité d'Hercules,
Ie traitteroy cette bande punaisé.

Ronsard, qui es autant amy de la Vertu,
Comme vray ennemy de la mechanceté
Tu dis que ie devrois punir la fausseté
D'un qui cuide fouler mon honneur abbatu.
Mon amy de cœur franc, que me conseilles-tu?
Si quand il dit mon nom, il a tousiours chanté
En apert mon honneur: s'il en a détracté,
En ne me nommant point, ie n'en donne vn festin.
De si traitres médits aussi me resservir,
D'un qui dit bien deuant, en derriere médit,
Ce seroit l'empeschier d'un jour s'en repentir.
Quand il reconoitra que j'en fay peu de cas:
Quand tous sçauront que tout ce qu'un si méchant dit,
Du moindre homme de bien, le courroux ne vaut pas.

Alis, ie te conoy vray amy sans feintise,
Qui sçais avec l'amy aimer parfaitement,
Qui sçais où l'amy hait, haïr mortellement,

Ayant de mon honneur la vengeance entreprise.
 Ta bonne volonté, comme te doy, ie prise:
 Mais ie te veu prier ne penser seulement
 A me vouloir vanger, d'un qui si traitement
 M'outrageant, de soy-mesme a la vengeance prise:
 Mais, il ne vaut pas qu'un si homme de bien
 Pense qu'un si méchant (qui du tout ne vaut rien
 Qu'à brasser trahisons, nourrisson de l'enuie)
 Qu'un si méchant soit né ! Tu luy fais plus d'honneur
 En tes vers le blâmant, que ce faux blasonneur,
 Par les siens n'en pourroit aquerir de sa vie.

EPI T A P H E.

DE pensemens fautifs, ô soy mal-assurée !
 Cette Royne, bon Dieu, qui la paix embrassoit,
 Rien que toute allegresse en son cœur ne pensoit
 Pour orner de son fils l'alliance jurée.
 Qui s'apretant joyeuse à la feste esperee
 Un spectacle nouveau pour le peuple dressoit,
 Desirant sa faueur: surprise elle reçoit
 La playe de la mort, quand moins est desirée.
 O mort ! que ne l'as-tu des ennuis deliurée,
 Lors que de toutes pars tant de troubles courroyent,
 La France sorsenant de fureur enrayée.
 C'est le sçegret de Dieu, qui prouua sa constance
 Au combat des travaux, qui son âme entourroyent,
 Dont ailleurs qu'en la terre estoit la recompense.

III. LIVRE
DES CŒUVRS DES SEI-
GNEURS DE L'AVBEPINE,
PERE ET FILS, SECRETAI-
RES D'ESTAT.

O Cœurs qui reposez en cette sépulture,
Que vous estes heureux de n'avoir sentiment
Du siècle où nous vivons en travail & tourment,
Engloutis & plongeZ en vice & forfaiture !
Je vous beny d'avoir en vostre maison pure,
Logé deux beaux esprits : douez d'entendement,
Pour sçavoir trauffer le monde saintement,
Non tacheZ, non souilleZ ny de mal ny d'ordure.
Aujourd'huy, beaux Esprits, au ciel vous recevez
Le pris qu'en bien vivant merité vous avez :
Nous vivons où quasi c'est honte de bien vivre.
Que le bon DIEU touché de nos cris douloureux,
Ou nous donne soudain vn âge plus heureux,
Ou nous face plustost où vous estes vous suivre.

A MONSIEUR LE
DUC D'ANJOUV FILS ET
FRERE DE ROY.

ESTRE né fils de ROY, GRAND DUC
victorieux,
D'une si vertueuse & tant prudente MERE,
Et d'un grand ROY de France estre le premier frere,
C'est vn rare present de la faueur des cieux.
Puis embrassant l'honneur & la foy des Aieuz,
Et maintenant les loix de sa Patrie chère,
Pour son Frere trescher les rebelles deffere,

Vous

DES PASSETEMs. 65

*Vous donne entre les DVCS vn ranc tresglorieux.
 Au printems de vostre âge vne telle victoire,
 Contre l'ennemy fort & d'hommes & de cœur,
 Orne tant de vertus d'une excellente gloire.
 Mais de tant de miliers ayant jonché la terre,
 Vainqueur de l'Ennemy de vous estre vainqueur,
 Vous élue en honneur sur tous les Chefs de guerre.*

A MONSIEUR LE
 CARDINAL DE LORRAINE.

Grand Prelat, quand ie suis prest de me presenter
 Deuant vostre hauteſſe, & qu'à part moy ie pense,
 Des Muscs quel present ie pourrois inuenter,
 Que j'oserois offrir deuant vostre excellence.
 J'ay peur, & non à tort, de vous mécontenter,
 Soit que ie pense en moy ma petite puissance,
 Soit qu'indiscrettement venant à rechanter
 Ce qu'on vous a chanté vos oreilles j'offense.
 Quel homme de renom écriuant en langage
 Grec, Romain, ou François, ne vous a fait hommage
 Du mieux qu'il sçache dire, honorant vos vertus ?
 Cecy fait que ie crain vous donner des redites,
 Mais ie pren cœur voyant vos infinis merites:
 Car de la plus grand' part encore ils se sont tus.

A MONSIEUR LE
 DVC D'ALENCON.

OFRANÇOIS, noble sang, qui viuant raporte
 Vostre ayeul, pere aimé de tout art & science,

III. LIVRE

Vostre beau nom connu nous porte vne assurance,
 Que prompt & liberal les lettres supportez.
 Mais la preuue & l'effët dont benin enhoriez
 De vostre ayde & faueur nostre viue esperance,
 Enjoint que vos honneurs mettions en aparance,
 Vos honneurs jusqu'au ciel par les Musës portez.
 Ce sont elles par qui les siecles à venir
 Sçauront le beau lien qui trois Freres acorde,
 Pour veincueurs non-veincus par tout les maintenir.
 Princes, viuez amis : rejettez la discorde:
 Entre vous la rancueur ne puisse entreuenir:
 Comme vos ans croîtront, croisse vostre concordé.

A L'ENVIEUX.

MAis, Enuieux, quel plaisir
 Prens-tu d'ainsi me choisir,
 Qui suis trop petit Poëte,
 Sur qui l'Enue se jette,
 Pour éclater de ta voix
 Les miserables abboys
 Encontre ma renommée,
 Qui s'en vient d'estre semée?
 Va t'adresser à celui
 Qui se donne de l'ennuy,
 A fin qu'un chapeau d'icre
 Sa fiere teste luy serre,
 A celui dauant qui luit
 La chandelle toute nuit,
 Qui dès la prime rencontre
 De quelque docte à la montre,

A celuy qui studieux
A meurtris ses sçauans yeux,
Et qui en sa couleur palle
Quelque grand sçauoir étalle.

Quant à moy, ny chasteux
De veiller ie n'ay les yeux,
Que, ie jure, de ma vie,
Quand ils en ont u l'enuie,
Ie n'ay fraude & du sommeil:
Ny mon visage vermeil,
Pour trop grande étude encore
Deffét ne se decolore.

Laisse moy, ie ne fay rien,
Petit sôt, qui vaille bien
Pour sa façon, qu'en la sorte
Vn toy enuie luy porte.
Di Sottelet, qui r'ement,
Qu'est-ce qui faire te peut
Enuieux sur quelque chose
Que par plaisir ie compose?
Mais cela qui contre moy
Te fait enuieux, ie croy,
C'est le peu de renommee
Qui est ja de moy semee.
Or si tu veux faire bien,
Ou ne fay semblant de rien,
Ou bien à la renommee
Pren toy, qui déjà semee
Parle en bonne part de moy,
Et ne sonne mor de toy.

III. LIVRE
EPITAPHE D'ANDRÉ NAUGER.

N On tous, Nauger, non tous nous ne mourons,
Non non la mort n'emploie sa puissance
Sur nous, Nauger, qui auons l'assurance
Des vers par qui viuans nous demourons.
Tu vis encor quand nous rememorons
Tes chans bien-faits : & toy, qui de la France
Eus le tombeau, de Vni^ze naissance,
Mort micux que vis viuans nous t'honorons.
Ronsard, & moy Baif, qui ta memoire
Solemnifons, ce lorier, ce lierre,
Ces fleurs, ce miel, ce lait, ce vin nouueau,
Ronsard soigneux de ta viuante gloire,
Moy ton Baif né de ta mesme terre,
Avec nos pleurs donnons à ton tombeau.

BRINON A SA SIDERÉ,
DV GREC DE DORAT.

S idere, quand, face à face,
En tes beaute^z, en ta grace,
Amirable ie te vois,
Adonc ma langue sans voix
Demeure comme liee.
Le v^re sur le v^re pressée,
Adonques ie me tien coy
Debout sans dire pourquoy,
Gelée comme de la glace,
Sans qu'autre chose ie face,
Que ficher en toy pensans

Mes yeux, mon ame & mes sens,
 Mais ce n'est rien de merueille,
 Si pâmé ie m'émervueille,
 Arrestant sur toy mes yeux,
 Comme d'une sœur des Dieux,
 Non d'une femme mortelle,
 M'étonnant de façon telle,
 Que ie ne puis dire rien,
 Ny mesme ie ne puis bien
 Tant soit peu demy-declosés
 Entrouvrir mes lèvres closes.
 Mais bien que muët sans voix,
 Bien que sans parler ie sois,
 Pour cela moins, ô Sidere,
 Deuot ie ne te reuere,
 Que si à toy ie parlois.
 Pour les hommes sert la voix
 Enuers les hommes : mais l'ame
 Enuers les Dieux qu'on reclame.

A GVILLAYME DE GENNES.

Gennes, ois-tu pas la rage
 Des vents par l'air forcenans,
 Ne sens-tu pas que nostre âge,
 Les ans legers amenans
 Avec eux, pour la jeunesse
 Laisent l'oïsiue vieillesse?
 La neige nous amonneſte,
 Blanchiffante par les chams,
 Des Grisons, qui nostre teste
 Blanchiront en peu de tems:

III. LIVRE

Voy dans la triste froidure
La mort de nostre verdure.
Ne prenons soin de la guerre,
Ny de ce que le Turc fait:
Soit qu'au ciel monte la terre,
soit que pour nostre forfait
Le ciel deualant acable
Nostre race miserable,
Viuons deliures de peine:
O Gennes, ne nous gennons
Trompez d'esperance vaine:
Mais ce viure demenons
Sans soin au jour la journee,
Peu soigneux de l'autre annee.
Heureux celui qui peut dire,
Gennes, ie véqus hier,
Et qui le passe martyrre
Peut gaiement oublier,
Eteignant des soins la troupe
Au vin qui flote en la coupe.
Que le souper on apreste
Sur tout riant d'un bon vin,
Et pour ceindre nostre teste
Qu'on ait le lorier diuin.
Tahureau seul ie demande
En nostre petite bande:
Qui de sa guiterre douce
Tous nos soncis charmera,
Quand des fredons de son pouffe
Les cordes il touchera,
Dessous sa gaie cadance

Reglant nostre libre dance.
Mais puis que selon Mummerme,
Les hommes n'ont nul plaisir
Sans l'amour, comme l'affirme
Horace, il te faut choisir
La jenne garce égaree,
Don ta table soit parée.
Mais mon Tahureau j'aïse,
Qui sa guiterre detand,
Et fondant en mignardise
Tout à sa Marie entand,
Qui nous l'oste, et se l'assure
Etteint d'une foy parjure.
Je le voy comme il la baise,
Je voy leurs langues luitter,
Je les voy se pâmer d'aïse,
Je les voy s'entrirriter,
A qui de plus grand' delice
Fera que l'autre perisse.
Mais donne à Panjas Charlote,
Qui par sus toutes luy rit:
Tout frissonneux il tremblote,
Luy donnant tout son esprit.
Pour moy la premiere donne,
Car toute garce m'est bonne.
Soit qu'elle ait blanche la face,
Ou soit qu'elle ait brun le teint,
S'elle a tant soit peu de grace
D'un trait d'œil elle m'ateint,
Ou soit qu'elle soit grassète,
Ou soit qu'elle soit grailète.

III. LIVRE

Fai seulement qu'on apreste
 Le lit flairant de senteurs,
 Et tu verras quelle feste
 Nous ferons à ces douceurs,
 Dont la mignarde Decesse
 Flatte la tendre jeunesse.

V OE V.

T Andis que Boyuin ut à soy
 Le vaillant d'un liard d'alloy,
 Pour auoir du vin dequoy boire,
 Il a tousiours gaigné la gloire
 Sur tous les meilleurs biberons:
 Et n'y épargnoit éperons,
 Comme harencs, jambons, saucisses,
 Cerueles, fromages, épices,
 Bresil, et porc, et beuf fumé,
 Pour s'alterer au vin aimé:
 Auquel il a fait telle guerre,
 Que rien, sinon ce fiesle verre
 Aujourdhuy rester ne se veoit
 De tous les grans biens qu'il auoit.

Boyuin, ce verre te dedie,
 O Dieu Bacchus, et si te prie
 Le recevoir autant à gré,
 Qu'il t'est de bon cœur consacré.
 Si rien dedans il ne te donne,
 O Dieu Bacchus, ne t'en étonne:
 Il ne te donne que cela,
 Et te donne tout ce qu'il a.

TV veux, Gressin, que ie t'admire
Pour ton grand cœur & braue dire,
De quoy tu me prises la mort
Et dedaignes tout son effort:
Toy Gressin qui n'as jamais braize
Au foyer, toy que la punaize
Et l'iregne peut dedaigner,
Qu'un rat ne veut accompagner:
Toy qui n'as ne plat, n'esculle,
Ny terrine, ny pot, ny selle:
Toy qui n'as vn demy landier,
Non pas vne seule culier.
Mais toy Gressin, qui as vn pere
Auecques vne belle mere,
De qui les dents longues de faim
Macheroyent vn caillou de pain.

Vrayment ce t'est vne grand joye
De mener ceste vie coye
Auec ton pere, & le soulas
De ton pere, deux eschalas
Renestus de vieilles pieçailles
Des beaux haillons que tu leurs bailles,
Qui semblent estre faits si beaux
Pour espouuenter les oyseaux.

Vrayment, Gressin, ie ne m'estonne
De quoy vostre concorde bonne
Vous fait estimer bien heureux.
Vous estes sains & vigoureux:
Vostre estomach tresbien digere

III. LIVRE

Ce que manger en bonne chere.
 Qui plus est vous ne craigneZ rien,
 Ny la perte de vostre bien,
 Ny le feu, ny l'eau, ny l'orage,
 Ny quelque perilleux naufrage,
 Ny vous ne craigneZ, beaux amis,
 Le sac que font les ennemis.
 Vous ne craigneZ ny pilleries,
 Ny meurdres, ny briganderies,
 Ny vous ne craigneZ la poison,
 Ny nulle pire trahison:
 Mais & de faim & de froidure,
 Mais & de soif & de hallure,
 Vous auez vos trois cors vous trois
 Bien plus secs que le plus sec bois,
 Et que corne, & si quelque chose
 Plus seche que corne on propose.

Pourquoi ne serois-tu heureux,
 Si sain vioge vigoureux?
 Nette de crachat est ta bouche,
 Et jamais ton nez ne se mouche.
 De sucur tu n'es tourmenté.
 Mais outre ceste netteté
 Il faut encore que te mette,
 Vne netteté bien plus nette.
 C'est que ton cul, mon Gressinet,
 Est plus qu'une saliere net:
 Car, Gressinet, tant qu'un an dure
 Tu n'en fais pas dix fois ordure.
 Car, Gressinet, en douze mois
 Tu n'en fais ordure dix fois:

Encore ce sont crotelettes
 Bien plus dures que fevelettes,
 Et tes dois tu n'en fallirois
 Si dans tes mains tu les virois.

Doncques vn tel heur ne m'espryse
 Mais rom, Gressin, ton entreprise
 De mourir: & vy vigoureux.
 Car Gressin tu es trop heureux.

LES LYCAMBIDES.

OR nous jurons par les mains grandes
 Du Roy des infernales bandes:
 Nous jurons par la sainteté
 De leur Royne, qu'en chasteté
 Jusqu'aujourd'huy vrayement pucelles
 Dessous terre nous sommes telles.
 Mais qu'Archiloc trop enflammé
 A vilainement difamé
 Nostre honneur, en ses chansons pleines
 Contre nous d'injures vileines,
 Honnissant nostre chasteté
 D'un vers par vengeance jetté:
 Employant ses chansons malines
 Non à louer les choses d'ines:
 Mais à noircir, faux blasonneur,
 Des filles le pudic honneur.

O vous pucelles de Parnasse,
 Comme meistes vous tant de grace
 Aux iambes injurieux
 D'un Poëte à tort furieux

III. LIVRE

Contre nous comme vous pucelles?
 Mais s'il nous cognoissoit bien telles
 Qu'il nous crre estre en ses écrits,
 Pourquoi de nostre amour épris,
 (Si nous étions comme il raconte
 Vilaines paillardes sans honte)
 Vouloit-il d'auant son courroux,
 Se marier avecque nous?

D'ARCHILOC.

Cerber ton triple chef moins que d'auant sommeil,
 Nul de tes yeux ne cligne, apres ta porte veille:
 Aujourdhuy qu' Archiloc ayant quitte le jour,
 Est habitant nouueau de vostre noir sejour.
 S'il a bien peu forcer les filles de Lycambe
 D'abandonner le jour par son meurdrier iambe,
 Il fera bien quitter le tenebreux sejour
 Aux ames delà bas pour remonter au jour.

A LA ROYNE

MERE DV ROY.

O ROYNE de vertu, si depuis dix annees,
 Des le tems que l'espoir de venir à bon port,
 Desous vostre faueur, flate le deconfort
 De mes Muses, helas, tousiours mal guerdonnees:
 Si vous estes l'appuy de ces Muses mal nees
 Sous vn mauuais destin, par vn destin plus fort
 Renuersez leur malheur desous vostre suport,
 Faisant filer pour moy meilleures destinees.

Ainsi le clair soleil recourant sa carrière,
 En ce monde abité de sa grande lumière
 Ne voye rien plus beau ny meilleur que la France:
 Vous voye prosperer & vous & vostre race:
 Voye entre vos enfans vnion paix & grace:
 Enuers vous de leur part amour & reuerence.

A LA ROYNE DE NA-
 VARRE DAVANT QV'EL-
 LE FVST MARIEE.

R Arcfleur de beauté, riche perle d'honneur,
 De Rois & de grands Ducs Fille & sœur honoree,
 Qui de Princes & Rois alenuy desiree,
 D'un seul Roy bien choisi dois estre le bon heur.
 Et bon heur des François par celeste faueur,
 Qui plante dans vos cœurs la concorde assuree:
 Mais la France tousiours lon a vu decoree
 D'une de ce beau nom d'honneur & de valeur.
 Marguerite à vescu sœur de François, la Tante
 De Henri, nos bons Roys: Des Muses le suport.
 La sœur du bon HENRI MARGVERITE
 est viuante.
 Que le Piémont retient & la France desire:
 Mais vous du mesme nom luy donnez reconfort,
 Luy faisant voir en vous mesmes vertus reluire.

A V R O Y.

Sire, Auguste jadis grand monarque & puissant,
 A qui vous ne cedez de grandeur de courage,

III. LIVRE

Souloit tendre la main avec vn doux visage
 Aux dons que luy offroit son peuple obeissant:
 Et prenant du petit le plus petit presant,
 Aussi bien que de ceux qui donnoient dauantage,
 Du bon cœur du suget aimoit le temoignage,
 Non pas en la valeur de son don se plaisant.
 Ainsi fauorise de vostre humble Poëte,
 Qui vous donne ses vers, & tout bien vous souhete,
 Sinon l'etréne, au moins le souhet de son cœur.
 Vous auez prou de biens. Dieu doint longue durer,
 Et pour en bien jouir longue paix assurer:
 Le Rebelle veincu vous sente le vainqueur.

A MONSIEUR LE DUC D'ANIOU.

A Vous Grand Duc d'Anjou pais de mes yeux,
 Fils & Frere de Roy, En qui tout bien abonde,
 Quel don puis-je donner qui n'ay rien en ce monde,
 Qui vaille rencontrer grace dauant vos yeux?
A Vous heureux Guerrier sage & victorieux,
 De qui le beau renom remplist la terre & l'onde,
 Le don le micux seant, si mon pouuoir ie fonde,
 Sont mes vers, qui bruiront vos beaux faits glorieux.
 Mais, ô Bon Duc, ie crein que par mon humble stile
 I'amoindrisse l'honneur de vos hautes vertus.
 A chanter hautement toute voix n'est abile.
 Si vostre ayde vne fois me console & reforce,
 Les micux chantans seront de mon chant combatus,
 Vostre faueur doublant & mon cœur & ma force.

DES PASSETEMs. 72
A MONSIEVR DE SAVVE
SECRETAIRE D'ESTAT.

FISES, en qui l'honneur choisit sa demeure,
La vertu sa retraite, O que ie voudroy bien
Voir les bons, honorez par ce nouveau moyen,
Recueillir quelque fruit de si belle ordonnance ?
Naguere tous les biens sans nulle pouruoyance
Souloyent estre élargis. Souuent les gens de bien,
Qui mieux en meritoient, moins heureux n'auoyent rien;
Et qui moins le valoit en auoit abondance.
La Mere de mon Roy, qui en tout se propose
D'éleuer le vray bien sur le vice abatu,
Poursuit qu'avecque choix de tous biens on dispose.
O sagesse admirable, & mode non commune
Qui ruine le mal, établist la vertu,
Faisant que la raison commande à la fortune.

SVR LA DEUISE
DES HVGVENOTS.

Victoire entiere.
Paix assurée.
Mort honneste.

PAuures hommes perdus, pleins de vaines fallaces,
Qui portiez à vos couls vostre dicton de mort:
Quitrop outrecuidez contre Dieu le plus fort,
Et le Roy & les siens vomissiez vos menaces.
Vos cares que haussiez, aujourd'huy portez basses.
En vos desseins rompus ressentez vostre tort.
Dieu viuant & vainqueur au Roy donne confort:
Le preserve & les siens de vos foles audaces.

III. LIVRE

Vos souhaits & desirs de poussiere & de verre,
Sont épanchus au vent, sont casséz contre terre,
Sous le foudre élançé d'un tourbillon divin.
Vivans vous n'eustes onc, ny l'entiere victoire
Ny la paix assurée : & perdans vostre gloire
N'auez honeste mort : mais trop honteuse fin.

. PRESAGE HIEROGLIFE.

VN pacifique Roy sous la faueur des cieux,
Ayant d'Auguste l'heur gouvernera la terre,
Par les arts & moyens & de paix & de guerre,
D'un foudroyant courroux creuant les vicieux.
Il chasse la fureur des superstitieux:
Ramene le bon tems qui les chastre & reserre:
De vraye pieté la Barbarie aterre
Par justice qui suit l'augure gracieux.
Et demeuré vainqueur d'une victoire heureuse
En libre seureté de la paix plantureuse
Commerces & chemins aux peuples ouvrira.
Aux siens élargira par sage pourvoyance
En repos assuré de tous biens abondance.
DIEU fin & chef de tout par vœu remercia.

DE BAVIN.

BAvin qui ne voit guiere cler
N'a point de la clarté de l'air
Lors qu'il fait beau la jouissance.
Du verd gay la reïouissance
N'est pour luy. Les prez fleurissans

Des herbes s'épanouissans,
 Au renouveau ne luy agreent:
 Les chams doreZ ne le recreent
 Alors que plus blonde Ceres
 Fait herissonner ses forests.
 Il a belles tapisseries,
 Il a fort rares pierrieres,
 Riches meubles en sa maison,
 Des pieces d'or à grand' foison,
 Des plus exquisés pourtraictures
 En images & en peintures.

Tous ces meubles, & ces joyaux
 Sont luisans, sont vernis, sont beaux:
 Sa femme est tant laide & vileine
 Et si hideuse à veoir, qu'à peine
 (Ce croy-ie) la mesme laideur
 Ne te feroit plus grand hideur.

Or malheureux en mille choses
 Dont ses prunelles sont forcloses,
 Ba vin est heureux en vn point:
 C'est que sa femme il ne voit point.

DE BENEST.

QVI t'a donné conseil, Benest,
 D'enaziller ton adultere?
 Badin mary, par là ce n'est,
 Que coupaut il t'en souloit faire.
 Pauvre sot, tu n'y gagnes rien,
 Ta femme n'y perd nullement:
 Toujours son paillard aussi bien
 A de quoy faire le payment.

III LIVRE
DE MARMOT.

SER René m'auoit donné
Vn buffolin de fructe:
Quand Marmot l'ut alené,
Merde fine elle s'est faite.

A CHARLOTE.

C'EST à faire aux mal apprises
N'estre point d'amour éprises,
Et ne se faire valoir:
Et creindre tant d'une mere
La langue & l'œil trop sene,
Qu'on se mette à nonchalour.
Le mignon de Cytheree
T'a Charlotte enamouree,
Et t'a fait jeter bien loin
Ton fil ta soye & ta laine.
Tu as la poitrine pleine,
Pleine d'un bien autre soin.
Qui vient de la bonne grace
De Camil que nul ne passe,
Soit à dresser un cheual,
Soit à sauter, soit à faire
Mille voltes pour te plaire,
Soit à bien d'ancer un bal.
Nul mieux de douce merucille,
Ne sçait (enchantant l'oreille)
Tenir les esprits ravis,
Quand il chante & son lut touche:

Nul ne verse de la bouche
Un plus gracieux deuis.

A MARIE.

O Rebelle maintenant des dons de Venus assurée,
Lors qu'à ta gloire viendra l'ele non encor esperée,
Quand ce beau poil sera chut, qui sur tes épaules volere,
Quand ce teint, qui maintenant éteint la rose vermeillette,
Changé, Marie, mûra cette face en face ridée
Las (diras-tu au miroir te trouvant ainsi changée)
Le cœur que j'ay aujourd'huy que ne l'auoy-ie en mon
jeune âge,
Ou qu'au courage que j'ay ne reuiet mon premier visage!

DE GVILLOT.

QVI dit que Guillot put le vin
Qu'il but à son souper hier,
Il faut, car Guillot fet metier:
Boyre du soir jusqu'au matin.

EPITAPHE DE BATIER.

BATIER repose icy, non fait: on ne peut dire
Reposer d'un qui fut des plus mechans le pire.
Son cors, ains sa charogne, y prend sa pourriture,
Qui donne à maint serpent naissance & nourriture,
Comme chaque partie auoit propre semance
Pour couuer des serpents la venimeuse enjance.
De ses deux yeux hideux deux basilics naquirent,
Cent scorpions coüez de sa langue se firent,

III. LIVRE

Vn crapaut de son cœur, vn leZard de son foye,
 Vn roux aspic neſſant dans ſes poumons tournoye,
 Dans ſa rate vn auuain : ſa puante cernelle
 Produit cent couleurs vreaux. Dans ſes os ſa monelle
 Groulle de chenilleaux : de ſes infêtes veines,
 Qui d'un noir ſang caillé croupiſſoyent toutes pleines,
 Et de ſes nerfs pourris, mille ſerpents qui neſſent,
 De ſa meſme charogne engendrez ſe repeſſent.
 Dedans vn loutou son ame condamnée,
 Par ce monde accompliſt ſa peine deſſinée.
 Le jour en quelque creux il ſe cache ſous terre
 Haïſſant la lumière : & toute la nuit erre
 S'arreſtant aux carfours. Là de longues hullees,
 Il fait hideuſement retentir les valees.
 Il crie par trois fois. Les matins s'en effroyent,
 Et repondant aux cris de toutes pars aboyent.
 Bâtier en ces hauts cris faiſant ſa penitance,
 Auertit les humains de fuir la mechance.
 Nul n'ait compaſſion de Batier. Que perſonne
 N'ait pitié de ſon mal : car Dieu juſte l'ordonne.

A PIERRE LE BRVN DIT LA MOTTE.

DE MARIE.

LE BRVN, tu la cognois la brune,
 La brune au cors gent : elle eſt vne
 De celles qui le talon court,
 Et qui om le feſier trop lourd,
 Dont le pou tirant contrebas
 A l'aiſe ne leur permet pas

D'estre sur piés. Quoy qu'on m'en dise,
 Trop sa mouuante mignardise-
 Sent ce qu'elle est: & trop lasiues
 Me semblent ses œillades vives.
 Par trop folâtre est son maintien:
 La preudefemme ne peut bien
 Contrefaire naïvement
 Vn si débordé mouuement:
 Bien que la garse pratiquée
 Peut contrefaire la sucrée.
 Mais quoy? veux-tu que ie te die
 Ce que ie pense de Marie?
 Ce qu'elle fêit luy sied trop bien,
 Pour me sembler femme de bien.

A V S E I G N E V R

I. D V F A V R.

P Vis que tu vas de ta douce merueille,
 Raur le bal des Garomnides sœurs,
 Qui suit, quittant la cueillette des fleurs,
 Ton miel plus doux que l'œuvre de l'abeille:
 Puis que, du Faur, ton retour s'appareille,
 Nous n'orrons plus tes musiques douceurs,
 Plus de ton lut les doux sons rauisseurs
 N'enuoleront nos esprits par l'oreille.
 Mais quelque part que faces ton séjour
 Ne m'oublie pas, mais de toy chacun jour
 Soit en bon lieu nostre amitié nommée
 Aussi souuent, comme en plaisant émoi
 Par les deuis de Claudin & de moy,
 Se redira ta sainte renommée.

I II. LIVRE
DE BERTRAND BERGER
DE MONTANBEVE

ET quoy, Muse, es tu dernière
A te monstrier en lumiere
Pour honorer ton Berger?
Si Berger tu oses dire
Celuy, qui laissant le rir
Poursuit vn vers non leger:
Celuy qui alécart laisse
Le chemin que tient la presse,
S'en frayant vn tout nouveau
En sa douce fantasia,
Aux chants d'une poésie
Inventee en son cerueau.
Celuy qui n'a en écharpe
Ne lut, ne sistre, ny harpe:
A qui le Dieu des estours
Donne la tonante rage
Dont il enfle le courage
Des souldars par ses tabours.
Lors que son chant magnanime
D'un vers resonnant anime
Le plus endormy souldart,
Et que hautement il tonne
Et bouleuerse & canonne
D'un fort l'ébranlé rampart.
Lors que belliqueux poëte
Il fait bondir sa trompette,
De telle alêne qu'il faut:
Représentant les alarmes

Et le claquetis des armes
Qu'on oit au choc de l'assaut.
Toutesfois le dieu qui prise
Ters vers, & te favorise,
Dieu de guerre & duu de paix,
A l'une & à l'autre adestre
Ainsi que luy t'a fait estre,
Toy qui de son muel te pais.
Bien que par fois tu bedonnes,
Et bien que par fois tu tonnes
De Mars les troubles diuers,
Du tout la paix tu ne laisses,
Mais quelque fois tu t'abaisSES
Jusqu'à l'orner de tes vers.
Est-il son que tu n'exprimes
Dans le naïf de tes rimes,
Soit le tintin des oyseaux,
Soit des cousteaux l'armonie
Que le cuisinier manie,
Soit les horlogins apeaux,
Soit le triquetrac encores?
Triquetracant un vers ores,
Ores le carillonant,
L'achigigotant de forte,
Le tintant, ou de main forte.
Au bedon le bedonant.
Mais sus chante, ô Muse douce,
Vne chanson qui se pousse
Jusqu'à la posterité,
A fin qu'on ne la deçoine,
Et ce poëte reçoine

III. LIVRE.

L'honneur qu'il a mérité.
 Sus donc à Berger ce metre
 Tel que tu peux pour le mettre
 Au premier front de ses vers,
 Temoing de la douceur belle
 Qui doucement l'emmielle
 En sa vieillesse aux ans vers.
 Quiconq te dira la mode
 Par qui le vieil Esiode
 Fut poëte à son rneil,
 Croy-le croy-le ô suinant âger.
 Ce Berger fait dauantage
 Sans vn Ascrien sommeil.

D'VN CONTREFAIT.

IL n'est aisé d'un esprit contrefaire,
 Mais bien un cors : en toy tout le contraire.
 Car la nature en ton cors contrefait
 De ton esprit le vray portrait a fait:
 Mais la laideur de ton hideux visage,
 Et de ton cors le contrefait brouillage,
 Quel sçauant peintre au naïf depeindroit,
 Quand seulement le voir il ne voudroit.

D E V I S.

DIEU te gard fille? Et à vous. Qui est celle
 Qu'ainsi tu suis? Qu'en auez vous que faire?
 Si ay vrayment. C'est ma maistresse qu'elle.
 Auray ie bien ce que d'elle j'esperer?

Possibl'ouy : mais quelle est vostre affaire ?
 Je veux entrer, porteꝛ vous quelque chose ?
 Le bel éa. C'est assés, laissez faire,
 La ne craigneꝛ trouver sa porte close.

LA MAISON DE BRVIT.

IL est vn certain lieu dans le milieu du monde
 Entre les cieux, la terre, & la plaine de l'onde,
 Confin des trois manoirs : là où t'ce qu'on fait,
 Quelque loïn que puisse estre, & se voit & se sçait :
 Et tout ce que l'ordit, vitemēt à m. rneilles
 Rapporté, vient enter dans les cre. ou. eilles.
 BRVIT se heberg icy : quand u s'habitua
 Sur le plus haut cartir son palais situa :
 Et le faisant bastir vouut qu'en toutes sortes
 Par tout il fust declos sans fenestres ny portes,
 Entrelassant expres vn mâtier de pertuis.

L'on treuve la demeure ouverte jours & nuits :
 Toute d'airein tintant elle receit toute,
 Redouble les propos, redit ce qu'elle écoute :
 Nul repos n'est leant, silence n'y est pas,
 Ny le crimēnt aussi, mais vn murmure bas,
 Comme celuy qu'on sent partir de la marine,
 Quand on est loïn du bord : où le gronder qui fine
 Le tonnerre bruyant, quand Iupitō tonnant
 Met aux nuages noirs l'orage marnonant.
 Vne grand' foule épēse en la court se pourmēc :
 Là tousiours va & vient vne commune veine,
 Et là mille faux-bruits saboulent vagabons,
 Parmy les veriteꝛ comtes mauuai & bons.

III. LIVRE

Aucuns les nouveautez aux oreilles apportent,
 Autres ce qu'ont ouy à des autres rapportent.
 La mensonge tandis va tousiours en montant,
 Quand le dernier ajouste au premier racontant.
 Là la nice creance, là l'abus temeraire,
 Là est la fole joïe, & la creinte legere,
 Et l'émeute soudaine, & maint sacontement
 Qui sans avert certain s'épand subitement.
 BRUIT fait qu'on ^{il} s'entend, & qu'est qu'on
^{apreste} ^{no}
 Dessus la grande mer, & de tout il s'enteste,
 Ce qu'on brasse en l'herbe : Il entend & voit tout
 Ce que part tout l'univers, & est fait de bêt en bêt.

DE DIGENE LE CHIEN DV LATIN DE IAN DORAE

Q V'ay-je plus de Lait à lare,
 Ou du godet que poxe en vain,
 Quand les devoirs ma fesse main
 De l'un & l'autre pour parfaire ?
 Si la soif mes venes ulcere
 Pour chasser tout le mal au loing,
 Ma main amiable au beoing
 Des deux l'office pourra faire.

D. V. M E S M E.

S I tu viens m'aboyer, Cerbere,
 L'ay dequoy te chastier bien:
 Mais si tu aimes mieux te taire,
 A toy chien ie veux estre chien.

DE VATOT.

PLus matin que l'aube ne point,
 Tout bon Vator, tu ne fais point
 D'être debout pour tes parties,
 Apres leurs pieces que tu tries,
 Veillant soigneusement pour eux,
 Qui tremblent à ton huis poreux,
 Attendant dernière sentence:
 Et tu fais telle diligence,
 Qu'il te disent (pour ton état)
 Estre homme de bien d'Avocat:
 Mais veu que tu rens si contentes
 Toutes personnes attendentes,
 Et veu que te donnes l'ennuy
 De faire l'affaire d'autrui,
 C'est grand cas que ton propre affaire
 Autrui pour toy tu laisses faire.

DE FALAR TYRAN.

FALAR Roy d'Agragant remply de felonnie,
 Exerça sans mercy jadis sa tyrannie
 Sur ses pauvres sujets, par tourmens innocents,
 Les faisant bourreler sicrement tourmentez.
 Or le fondeur Peril, de soy peu pitoyable,
 Pensant faire au tyran vn present agreable,
 Forge vn Toreau d'airein pour vn nouveau tourment,
 Où le criminel clos, d'un beuf le muglement
 Formeroit de son cry, sentant la flamme éprise.
 Falar voyant ce don, d'une juste entreprise,

III. LIVRE

Fait sous l'airein muglant vn brasier alumer,
Et dedans pour l'essay l'ouurier mesme enfermer,
Ainsi qu'il meritoit faisant mourir le feuvre,
Mugissant comme vn beuf, dans son cruel chef de v. m.
Après tant d'innocens meurdres injustement,
Falar contre Peril fut juste seulement.

DE GILON.

Gilon se vante qu'à credit
Ne le fit onques à personnes:
Je croy bien, nul n'y contredit:
Fait-on à credit quand on donne ?

DE JAQUES COLIN.

Iaques Colin malade auoit couché
Bien quinze jours de fievre continuë:
Et pour auoir aux femmes trop touché
Au bon Abbé la fievre estoit venuë.
Il se souuient du commun qui nous dit,
Prenez du poil du chien qui vous mordit.
Sa garde il prend toute vieille édentee
Au fau du cors: sur le lit l'a jettée:
Luy fait le coup chaud & couuert & roide:
Sa fievre chaude en celle vieille froide
Il perd tresbien. Quoy ? cette garison
Vous semble étrange ? & qu'eust-il peu mieux faire,
Que des docteurs ensuyuant la raison,
Garir le chaud par le froid son contraire ?

A COQUIER.

Sie te fay quelque requeste,
 Et que la chose te soit preste,
 Le premier est de la fournir:
 Ou, si tu ne la peux tenir,
 Le second est sans que m'amuses,
 Que tout à plat tu la refuses.
 L'ayme bien celuy-là, Coquier,
 Qui fait cela que ie requier:
 Et ne hay pas celuy qui nie,
 Coquier, ce dequoy ie le prie:
 Mais ie hay celuy qui promet,
 Et remet, promet & remet.

DE GOURMIER.

TV ne donnes de ton viuant,
 Mais apres ta mort, bien souvent
 Mainte promesse tu as faite:
 Tu dois, Gourmier, si tu n'es sot,
 Sans que pas vn r'en die mot,
 Deuiner ce qu'on te souhaite.

D'ANNE.

ANne, quelque part que tu ailles,
 Toustours apres toy tu trainailles
 Vne meute de chiens, & grans
 Et petis : toustours tu les prens
 Entre tes bras, & les caresses,
 Et deuant les gens ne les laisses,

III. LIVRE

Et les appelle tes mignons,
 Les ayant tousiours compagnons.
 Mais si les gens on perd de vue,
 Aussi tost abas on les rue:
 Et lon peut aisément juger,
 Que ne leurs donne que manger,
 Car les os leur percent la peau:
 Anne, cela n'est guere beau.

Anne, tu n'aymes pas tes chiens,
 Puis qu'autre conte tu n'en tiens:
 Tu ne les aymes, n'aymas onques.
 Mais pourquoy les menes-tu donques
 Entre les gens? le plus souuent
 Ton ponent ne retient son vent:
 Le plus souuent d'entre tes fesses
 Maugré toy s'echapent les vesses,
 Et les chiens lors te font besoing:
 Car si quelcun se tirant loing
 Serre le nés, tourne la teste,
 Prenant sur eux excuse honeste,
 Les tenant le tort tu remets
 Sur tes chiens, qui n'en peuuent mets.

DE MARMOT.

Marmot, l'aléne que tu tires
 Est si puante horriblement,
 Que je fay douteux jugement
 Si tu vesses ou tu respires.

DV MESME MARMOT.

TON cul, Marmot, & ta bouche mal-seine,
 Si l'ay bon nés, ont vne mesme aine,
 (Miracle grand) voire qui pourroit bien
 Faire douter vn grand Fysicien.
 Mais ie te pry, Marmot, par écrit couche,
 Lequel des deux est le cul ou la bouche:
 Car en petant si tu parles par fois,
 Ie ne conoy ton pet d'avec ta voix:
 Ie ne sçay pas au vray si Marmot tire
 Du bas, ou bien si d'enhaut il respire,
 Veu que l'alène & du haut & du bas
 A mesme flair, & ne differe pas.

Mais qui t'a fait tout à coup cet échange,
 Marmot, du haut & du bas, tant étrange?
 Voy? qui t'a mis le cul en cet endroit,
 Auquel poser la bouche deueroit?
 (O grand' merueille à qui de toy s'aprouche!)
 Punais Marmot par ta punaise bouche
 Tu vas petant, & tu n'en parles pas,
 Mais au rebours tu parles par le bas.

DE SON AMOVR
ENVERS CATIN.

Qu'il le croiroit? vne mesme
 Ie hay chétif, & si l'ayme:
 Catin, comme se peut faire
 Vne chose tant contraire?
 Ie ne sçay, mais ie le sens
 Eperdu de tous mes sens.

III. LIVRE

I'ayme ta beauté naïue,
 I'ayme cette couleur vine,
 A qui pale s'apareille
 La rose la plus vermeille:
 I'ayme ce ferme enbonpoint:
 Mais, Catin, ie n'ayme point
 Ta fierté ny ta rudeſſe:
 Ie n'ayme point ta fineſſe,
 Qui au dépourueu m'enuolle
 Hors de moy mon ame fole:
 Qui me fait tien, & n'a ſoin
 De moy à mon grand beſoin.

Tu me ſçais par belle amorce,
 Tu me ſçais par douce force
 Attirer dans ta cordelle:
 Mais, ô trop fierement belle,
 Apres que tu me tiens pris
 Soudain tu m'as en mépris.
 Non ta grace ie n'accuſe,
 Non, Catin, ie ne reſuſe
 D'eſtre tien : ſous ton empire
 Viure & mourir ie deſire,
 Sur tout me plaiſt ta priſon:
 Mais, Catin, c'eſt bien raiſon,
 Apres que par belle amorce,
 Apres que par douce force,
 Dans l'amourcuſe cordelle
 Tu m'as tiré, fiere-belle,
 Qu'en fin de l'amoureux don
 Ie reçoive le guerdon.

Aumoins ſi dedans mon ame

Tu

*Tu as mise cette flamme,
 Si dans mon ame surprise
 Tu as cette amour éprise,
 Au moins de quelque douceur
 Pay' mon amoureuse ardeur.
 Quoy ? Catin, tu ne tiens compte
 Du mal qui tousiours surmonte
 Dedans moy ? ton œil s'égayé
 A voir empirer ma playe,
 Playe que ta belle main
 Fut dedans mon cœur mal sain ?
 O cruauté par trop belle !
 O beauté par trop cruelle !
 Qui me forces qu'une mesme
 Je hay chetif, & si l'aime:
 Cesse de plus m'enflamer,
 Ou commence de m'aimer.*

SVR LA MEDEE
DE LA PERUSE.

*ET qu'est-ce que de nous, si apres nostre vie,
 Quand le triste tombeau couvre & cache nos cors,
 Les hommes suruiuans de nous ne sont recors ?
 Si d'un beau souuenir nostre mort n'est suiuite ?
 Bien que ie blâme fort la trop auengle enuie
 De se faire fameux s'otant d'entre les mors
 EffaceZ de l'oubly, qu'eut Diodore lors
 Que le Temple il brusla de Diane Ephesie:
 Peruse, avec ton cors ton nom étoit caché
 En vn mesme cercueil, mais Bouchet ut pitié*

III. LIVRE

De te voir obscurcir avecque ta memoire:
 Bouchet par ta Medee a ton nom arraché
 De la fosse oublicuse : & sans son amitié
 A grand peine eussés-tu jamais u telle gloire.

GRIFF D'VN CHIERE.

Fais vn cerne bien rond : deffus mene bien droit
 Vne ligne en longueur, qui des deux bouts égale
 Du cerne les deux flans : puis commence alendroit
 Où le cerne elle touche, vne autre qui deuale
 Contre bas pourfendant le cerne en deux demis,
 Et la mene plus outre aussi loin que l'espace
 Du cerne peut monter : là, le bout en soit mis.
 Puis commençant du point où le cerne elle passe,
 Sur ce qui sort dehors contourné vn demy rond,
 Et ce du costé droit : puis à la gauche tire,
 Tu point où elle joint l'autre ligne & le rond,
 Vne autre à elle égale : & la fin faut élire
 Tout droit deffous le bout de la ligne d'enhaut.
 Qui peindra bien cecy, de ma plus chere amie
 Et de moy trouuera la marque (s'il ne faut)
 Des lettres de nos noms, qui les premieres lie.

DV CONTENTEMENT.

Q'vn autre se travaille affamé de richesse,
 A fin que par monceaux les pieccs d'or il trie:
 Qu'vn autre vsant ses ans en vaine idolatrie
 Des seigneurs, Dieux du monde, au talon face presse:
 Mais qu'une pauureté supportable me laisse

En paisible loisir couler ma douce vie,
 Et tousiours vn beau feu dans le foyer me rie,
 Et jamais le bon vin en ma caue ne cesse,
 Et que le doux lien d'une maitresse chiere
 Des plus facheuses nuits la longueur acourcisse,
 Et des plus troubles jours sereine la lumiere.
 Ainsi content de peu, sans qu'on me vît ny pleindre
 De la neccessité, ny louer l'auarice,
 La mort ie ne vouldroy ny souhetter ny creindre.

DE SA FORTVNE.

MAudit soit le malheur qui m'a mis en tel point,
 Qu'aimant la Liberté me faut viure en seruiçe,
 Adorant la Vertu me plonger dans le vice,
 Entre ceux que ie n'aime & qui ne m'aiment point.
 Vne auceugle fureur tellement ne m'époint,
 Ou par apast d'honneur ou par soif d'auarice,
 Que j'aime les méchans : & ne suis pas si nice,
 Que j'oigne vn scorpion qui m'aguette & me point.
 O grande Nemesis, Deesse de vengeance,
 Soit ou que par mégarde ou qu'à mon esiant,
 Vn si dur chastiment se doie à mon offence,
 Double sur moy les coups, & de ma penitence
 Hasté le terme long : ou trop impatient
 Ie m'en va perdre ensemble & raison & constance.

A V SIEVR HOSTE.

O La grande mesaventure,
 O l'esclandre, ô fortune dure,
 O Dieux felons, injustes Dieux,

III. LIVRE

Sur l'heur de Catin enuieux !

HOSTE, elle a perdu (la pauvrete)

Son heur, son bien qu'elle regrette:

Elle a perdu tout son soulas,

Ses jeux, sa joye, ses ébas,

Son passetems : non tel que pleure

Vne jeune pucelle alheure,

Que sa poupee elle ne voit

Où deuant mise elle l'auoit:

Non tel que celuy que Lesbie

Du mignard Catule l'amie,

Quand pour sa Paisse en grans douleurs,

Ses yeux enfléz noya de pleurs:

Quand Catule avec la pauvrete,

Qui sa Paisse morte regrette,

Fut plorer pres de son tombeau

Mainte amourrette & amoureux.

Cela qui de ducil la fait pale,

N'est vne sautrelle ou cigale,

Comme Myron comble de dueil

En mit dans vn mesme cercueil.

Elle ne plaint sa chienne encore,

Comme celle qui plaint sa Flore,

Pour laquelle Tyard veut bien

Eteindre l'astre Icarien.

Vn oiseau mort ne la tourmente,

Tel qu'un Perroquet que lamente

Forcadel par vers douloureux,

Le logeant aux chams bien-heureux:

Pour si petis jouets la belle

Ne feroit vne plainte telle,

Telle perte n'auroit pouuoir

A tels cris Catin émouuoir.

Mais vne perte elle plaint ores

D'un qui n'auoit vingt ans encores,

Mais auoit bien (si on ne ment)

Dix & neuf pousses d'instrument.

D'VN ENFANT MORNE.

I*Amais né, toutesfois*
Trepassé par deux fois,

Je gy dans cette biere.

Au ventre avec ma mere

Je meur premierement,

Je meux dernièrement

Enfant comme on m'emporte

Hors de ma mere morte:

En tout heureux, sinon

Que ie n'ay point de nom.

A MASTIN.

D*E m'aboyer Mastin ne cesse*
Pour auoir de mes vers renom,
Quel qu'il soit rel quel : mais si est-ce
Qu'on n'y lira iamais ton nom.
Qu'est-il besoin que lon conoisse,
Mal-heureux, si tu vis ou non ?

VOEY.

M*Oy, Biton, j'apan*
De ce pin à Pan

III. LIVRE

Cette peau molette
 D'une brebiette:
 Ces léteux épis
 A Ceres : ces lis
 Aux Nymphes des ondes:
 Ces grappettes blondes
 De nouveaux raisins
 Au beau Dieu des vins.
 Pour ce peu d'offrande,
 Dieux, ie vous demande,
 O Pan, force agneaux:
 Nymphes, foison d'eaux:
 Ceres, bonne année:
 Bacchus, grand vinee.

A IAN BRINON.

LE ciel nous rit, & la terre nous pleure:
 Fuians le pleur, le rire nous voulons.
 Comment cela ? Brinon, nous ne volons ?
 Ca deux cheuaux nous volerons sur l'heure.

DE RONÇARD ET MYRET.

QUand deux vnis suyuent vne entreprise,
 Moindre l'ennuy, le courage est plus grand,
 Et toujours micux le proffit apparent
 D'un fait empris l'un deuant l'autre auise.
 Mais quand vn seul (sans qu'un autre autorise
 De son conseil l'œuvre qu'il entreprend)
 suit son auis, à la charge qu'il prend

Avec tel heur la fin ne se voit mise.
 Cecy disoit, celle nuit qu'épian
 Le camp vainqueur du Troyen endormy,
 Tydide acort s'accompagna d'Ulysse:
 Ainsi, Ronfard, de Muret s'altant,
 Fausse le camp du vulgaire ennemy,
 Quoy qu'une nuit ton chemin obscurcisse.

V O E V.

TROIS freres trois rets s'apendent,
 O Pan : trois freres qui tendent
 Chacun à diuers gibier:
 Perrin aux oiseaux : Pasquier
 Aux poissons : Tenot aux bestes,
 Chacun en diuerses questes.
 Pour cecy, Pan, donne leur
 De toutes leurs chasses l'heur:
 L'un en l'air, l'autre és riuages,
 L'autre l'ait par les bocages.

A MONSEIGNEUR
LE CHEVALIER.

HENRY, sion Royal, qui nourry tendrement
 Des Muses au giron, rendeZ leur nourritur,
 Embrassant & portant d'une saigneuse cure
 Tous ceux qui ont senty leur doux asollement.
 Moy, le moindre aujourd'huy je me sen tellement
 Redeuable enuers vous, Que ie ferois injure
 Trop grande à mon deuoir, Si par mon écriture

III. LIVRE

*Te ne le publioy perpetuellement.
 Mes papiers vieux diront la douce courtoisie,
 Dont vous plaist honorer mon humble poësie,
 M'ouvrant de vos moyens la porte liberale.
 Mais à ce nouuel an preneZ en bonne étrene
 Le souhet de mon cœur, dont la voix ne soit vaine.
 ViveZ tousiours heureux en la faueur Roiale.*

EPITAPHE DV SIEVR D'EPERVILLE.

L'Homme ne peut assez à son fait prendre garde.
 D'Esperuile qui gist dauant ce que tu lis,
 O Passant, échapé des Martiaux perils,
 Au repos, d'Atropos sent la traitresse darde.
 Chassant libre & gaillard il tombe par mégarde
 Dans l'embusche de mort sur le bord d'vn taillis.
 Où contre des volcurs en armes racueillis,
 Pour le salut du peuple animé se haZarde.
 Là par eux fut blessé, non pas de leur vaillance,
 (Cinq ils estoient contre vn) mais avecque ^{végétan}
 Car deux furent tueZ sur la place étendus:
 Les trois quites en sont étrangleZ & pendus.
 Belle fin, belle vie, au ciel & sur la terre,
 Qui poursuit les méchans soit en paix soit en guerre.

A LA ROYNE MERE DV ROY.

A Vous, Mere des Roys, qui mere de la France,
 Auez plus d'vne fois, veillant d'vn œil acort,
 Des peuples mutineZ apaisé le discord,

Lors que plus guerroyans s'armoyent à toute outrâce.
 A vous, qui confirmez d'une heureuse alliance
 Le lien de la paix, l'etresniant de plus fort:
 A vous, des affligez l'amiable suport:
 A vous, Mere des arts & de toute science:
 A vous, qui des Palais si amples eleuez:
 A vous, qui de vos mains tant d'hommes haut leuez
 Auez voulu combler d'honneur & de richesse:
 C'est peu parfaire en moy le dessein commencé,
 Qui par vostre faueur jusqu'au bout auancé,
 Publi ray de vos faits le bon heur & l'adresse.

P O V R M O N S I E V R
 D E B O N N I V E T.

D Onques, ô deloyal, faussant ta foy juree
 Tu poursuis la beauté qui m'a ravi le cœur !
 O l'étrange pouuoir d'une belle valeur,
 Qui romt du plus ami la promesse assurée !
 Bien tost ayant gousté mesme peine endurée,
 Que premier j'ay souffert dessous amour vainqueur,
 Tu me confesseras ton mal & ton erreur,
 Excusant le forfait de ton ame égaree.
 Tu diras que long tems dauant que l'entreprendre,
 Ta raison combatit encontre ses beautéz:
 Mais qu'elles à la fin t'ont forcé de te rendre.
 Cogneoy ce deloyal, ô ma belle maitresse.
 Deploye contre luy toutes tes cruautéz;
 Ou ie le sommeray de me tenir promesse.

III. LIVRE
 AV SIEVR DE FAVELLES
 SECRETAIRE DE MON-
 SEIGNEVR LE DVC.

FAVELLES, ie me plain de quoy l'humaine race
 De viure par deux fois n'a du ciel la faueur,
 A fin que la premiere achemant en erreur,
 En la vie seconde il fust tel di'grace.
 Nous vinons incertains : Nostre âge coule & passe
 Que nous doutons encor du bien & de l'honneur.
 Qui nous paist? c'est l'esper de quelque faux bõ heur.
 Mais dauant qu'il auienne il faut que lon trepasse.
 O roy, que j'ay cognu droit, ouuert, sans feintise:
 Qui rejettes au loin la fausse courvoisie,
 Bien apris de donner à tout son iuste pris.
 Autant qu'auons vescu ie souhette d'annees,
 Si pouuons l'obtenir des bonnes destinees,
 Pour tenir le chemin que nous auons apris.

A CLAUDINE.

Claudine vieille harangere,
 Je veu bien au vif te pourtrere,
 Et tes beautez avec tes fleurs
 Peindre de toutes leurs couleurs.
 Tu as le cors comme vn cochon:
 Tu as le nez comme vn guenon:
 Les yeux comme vn crapaut, la joue
 Comme vn singe qui fait la mouë.
 La bouche comme vn cul de poule,
 Et le menton comme vne boule,

(Si la poule estoit éfondree
Et la boule mal raboree.)
Tes oreilles comme deux vans,
Crasseuses de hors & dedans.
Ton poil est doux comme vne ortie:
Ta main vne griffe d'Harpye:
Ton aléne vn puant retrait:
Tes dens sont vn palis deffet.
Tu as ta gorge tavelée
Comme vn coc d'Inde piolee.
Ton front rouge comme la creste
D'vn coc qui a flambante teste,
Ton gros sourcy tout reglissé
Est comme vn chardon herissé.
Tes mammelles sont deux sauates:
Tes flans ce sont deux fouches plates,
De la pluye toutes pourries.
Ton ventre est plein de pierreries,
De safirs & rubis balés.
Tes genoux sont crasseux & lés
Comme le cul d'vn chauderon.
C'est vn trou punés que ton con.
Tes égues & tes gigoteaux
Sont marquetez de maquereaux.
Tes greues depuis le jarret
Ce sont deux trippes de cotret.
Tes cheueux sont vn vieil houffoir:
Tes piés sont faits comme vn batoir:
Tes cheuilles & ton talon
Sont les marteaux d'vn forgeron.

III. LIVRE
D'VNE BORGNE,

VNE borgne aime vn garçon qui en rien
De bonne grace & de beauté ne cède,
Tant il est beau, au Troyen Ganymede.
Pour vne borgne ô qu'elle juge bien !

AV ROY HENRI.

PVis que tu recognois, noble prince, la gloire
De Dieu qui te la donne, époint de sa faueur,
Va trouver ton armee, & ton soldat vainqueur.
Encores tout bouillant de la fraische victoire.
Pars sous vn bon augure, & rends à tous notoire
Comme Dieu veut punir l'Angloyse au traître caur,
Qui a rompu la paix pour suivre l'avanceur
D'un trompeur qu'à son dam elle a trop voulu croire.
Mais la juste vengeance, ô bon Roy, n'en est loiz.
Dieu renforce ton bras : Dieu en a pris le soin,
Dieu qui sçait ta bonté & qui voit leur mechance.
Calais t'a de bon heur pour tout l'an estrené,
Si Dieu pour réproûver fit l'autre infortuné,
Dans l'an il t'en rendra la double recompance.

A MONSIEVR CHAILLOV
RECEVEVR GENERAL
DES FINANCES.

DEdans la tour d'Erein Danaé resserree,
Sur les huis renforcez & sur les chiens guettans.
Autant que lon eust peu sembloit estre assûree
Des mignons qui perdoyent à l'assiéger le tam:
Si du garde creintif de la pucelle enclofê

Iupiter & Venus se moquans n'eussent ris,
 Sachans bien qu'à l'amant la tour ne seroit close,
 Aussi tost que de l'or la forme il auroit pris.
 Plus roide que le trait que le foudroyeur dardz,
 L'or fausse les rempars reuestus de rocher:
 L'or invincible passe atravers cors de garde:
 L'or fait des plus puissans les maisons trebucher.
 Le Prince Macedon ne trouuoit imprenable
 Nul fort où les mulets chargez d'or a'venoyent,
 Iugeant que contre l'or n'y auoit rien tenable,
 Et que mesme les Rois par presens se menoyent.
 Maudit soit qui premier fouilla dedans la terre
 Ce metal adoré, pere de tant de maux:
 Et par qui & pour qui, les hommes font la guerre,
 Acharnez par entre eux plus que nuls animaux.
 O CHAILLOV, ce mechant trouble de couuoitise
 Premier ouurit le pas à la deloyauté:
 La bonté pervertit de fraude & de feintise:
 Enhardit les mortels à toute cruauté.
 On corront par presens le chef de la justice:
 On gaigne du pais le traître gouuerneur:
 Vaillance & loyauté font ioug à l'auarice:
 De nostre âge le gain a l'honneur sus l'honneur.
 L'acroissement des biens de trauai' s'accompagne:
 Plus lon a, plus lon est afamé d'en auoir:
 A bon droit des Seigneurs les rantes ie dedaigne,
 Et riche entre les grands ie ne voudroy me voir.
 Car j'ay pris en horreur la richesse abondante,
 Et d'estre recherché pour les biens ie ne veu:
 Mais que dans ma maison la souffrete ne hante
 Le desir à requoy viure content de peu.

III. LIVRE
DE MARIE.

A VEC l'archet de la viole
Marie a l'arc de Cupidon:
De l'un elle dit sa chanson,
De l'autre les cœurs elle afole.
Cetuy là retient les oreilles,
Et cetuy-cy flate les yeux,
D'un jeu sur tous melodieux,
Et d'un regard doux à merueilles.
Malheureux qui l'ayant rebelle
Ne peut à mercy l'émuouvoir,
Mais tresheureux qui peut l'avoir
Autant douce comme elle est belle !

A L V C A S.

L Vcas de t'enquerir cesse
Pourquoy tout chacun te laisse,
Pourquoy tout chacun te fuit
Pourquoy pas un ne te suit,
Pourquoy où que tu te monstres
Nul deuant toy ne rencontres:
Tu as un vice mauvais:
Partrop poëte tu es,
Lucas, tu es trop poëte:
O que la peste est infeste
D'un poëte si mauvais,
O Lucas, comme tu l'es.
On n'a pas si grande crainte
Souffrir d'un Aspic l'attainte:

On ne craint le riagas
 Tant, & tant on ne craint pas
 D'un Scorpion la picure:
 On ne craint tant la morsure
 D'un gros mastin enragé,
 Comme tu as estrangé
 Ceux qu'à demi mors tu leffes
 Par les facheuses careffes,
 Quand tu les tiens en tes mains:
 Quand de tes vers inhumains
 Pleins de fotes falebourdes
 Tes mieux aymes tu effourdes,
 Quand tu es plus ennuyeux
 A ceux que tu aymes mieux.
 O que la peste est infete
 De toy si mauvais poëte:
 Mais te diray-ie en vn mot
 Que tu es facheux & sot:
 Non : Mais veux-tu sçauoir comme
 Tu es vn importun homme:
 Celuy qui t'a plus ami
 Te voudroit son ennemi.

A CLAYDE MOISSON.

Celuy que tu cognois, Moisson,
 Qui a si pipirile façon,
 A tiré par la piperie
 De si simplette tromperie,
 Vn escu de mon escarcelle:
 Et ce mon tresgrand bien j'appelle,

III. LIVRE

Bien que tu le dises perdu
Et qu'il ne me s'era rendu.
Vrayment, Moisson, ie le veu bien:
Si est-ce que ie n'y pers rien,
Et trespas tu me contredits,
Quand vn escu m'en sauue dix.

A PERRETTE.

Tas, Perrette, vn faux miroir:
Car si de ton miroir la glace
Representoit au vray ta face,
Tu ne voudrois jamais t'y voir.

DE BACCHVS ET

DES NYMPHES.

Quand Bacchus du paternel foudre
Fut par les Nymphes enleué,
Elles de la soufrense poudre
Dans leurs fontaines l'ont laué:
Deslors il ayra tant les belles
N'estant ingrat de leur bienfait,
Que celui qui le prend sans elles
Prend vn feu qui encor mefait.

EPITAPHE DE RABELAIS.

O Pluton, Rabelais reçois,
A fin que toy qui es le Roy
De ceux qui ne rient jamais,
Tu ais vn rieur deormais.

FIN DV TROISIEME LIVRE

DES PASSETEMES.



QUATRIEME LIVRE

DES PASSETEMPS DE
IAN ANTOINE DE BAIF.

AV SEIGNEVR BERTELEMI
DELBENE GENTILHOME SER-
VANT DE MADAME DE SAVOIE.



TOY, qui d'un Toscan langage
Par odes nouvelles reduis,
Tout le decours de ton bel âge,
Qu'à tes familiers tu deduis.

Tu vas par une voye belle

A la gloire, qui durera

Voire apres la mort immortelle,

A l'âge qui demeurera.

Toy content de mener ta vie

Auecques un massif honneur,

Eloigné des dents de l'enuie,

Tu jouis d'un entier bon heur.

Aux Princes tu vis agreable,

Aux tiens tu rends le vray deuoir,

Aux amis ami secourable,

Voire aux vertueux sans les voir.

Ceux qui ont quelque renomee

IIII. LIVRE

Pour la marque de la vertu,
Tant elle est de ton cœur aymée,
Encor les favorises-tu.
T'en ay fait preuve sans merite,
Qui m'as au besoin secouru,
De grace qui ne m'est petite,
Quand à ton secours recouru.
Deslors (il faut que le confesse)
Tu m'as ouuert par vn moyen
A la fortune telle adresse
Que ie n'ay souffrete de rien:
Graces à la faueur Royale,
Et des bons Freres de mon Roy,
Et de leur Mere liberale,
A qui ce que ie suis ie doy.

A V R O Y.

PV IS que mon Roy benin ouuert & veritable
T'assure de ton aise, ô Muse, il faut choisir
Vn beau chant non commun, pour luy donner plaisir
Au doux remerciement de l'auoir fauorable.
Chante que c'est vn roc en sa parole stable:
Qu'il promet & qu'il fait: & ne veut desfaïr
Ce qu'il a resolu pourpensant à loysir:
Que sa constante voix il garde irreuocable.
O CHARLE veritable: & qui vostre beau nom
Honorez & tirez de tant digne surnom,
Donnez vostre faueur qu'abondroit ie le chante.
CHARLE est puissant adroit courageux valeureux:
D'autres hommes le sont. Mais d'estre si heureux
Que meriter ce nom, Dieu seul & luy se vante.

DES PASSETÈMS. 90
CARTEL POVR MON-
SEIGNEVR LE CHEVALIER.

NON pour gangner vn present de haut pris,
Non pour desir de cruelle vangeance,
Non pour vouloir acroitre ma puissance,
I'ay brauement ce haut fait entrepris.
Mais viuement de la beauté surpris
D'une qui est des beautés l'excellance,
De tous guerriers ie deffi la vaillance,
Et n'en seray qu'injustement repris.
Tant ie me sen pour le merite d'elle
Et le cœur grand & juste la querelle,
Si quelcun veut son honneur rabessér.
Car ie maintien & prouueray, que celle
A qui ie suis plus que toute autre est belle,
Et luy feray par armes confesser.

A MONSIEVR CHANTE-
REAV SECRETAIRE DE LA
ROINE MERE DV ROY.

CHANTEREAV, de qui l'ame caute
De la fortune & basse & haute
Cognoist justement la valeur:
Toy, qui sçais que c'est que du monde,
Il faut qu'à toy ie me debonde
D'un discours que j'ay dans le cœur.
Je maintien que la vie humaine
Tout par-tout de travail est pleine,
Qui s'entremesle de plaisir.

IIII. LIVRE

Qui n'est pas vn seul, mais se change
Selon que chacun se meſlange
De l'aborreur & du deſir.

Le Grand à ſes deſſeins aſpire,
Le Petit ſes ſouhets deſire,
Diſerans chacun de ſa part:
L'un creint par vne guerre ouuerte
Ou par ſurpriſe vne grand' perte,
L'autre doute vn petit hazard.

Mais la peur & douleur Royale
A celui du Berger égale,
Trauerſe le courage humain:
Le Berger, comme vn Roy d'Aſie
Sur tapis de Soye choiſie,
Sur l'herbe contante ſa ſaim.

Quant à liberté, que lon priſe
Plus que tout l'or, quand bien j'y viſe,
Ie ne voy point de liberté:
Ny le Roy libre ne ſe vante,
Ny le Philoſophe, qui chante
Liberté l'yver & l'até.

Tout homme combien qu'il ſoit brave
De ſa paſſion eſclave,
N'eust-il qu'une once de raiſon:
Et qui ſe vaneroit de vivre
De toute paſſion delivré,
Faudroit que ce fuſt vn oyſon.

Le Roy qui aux hommes commande,
S'il ne veut qu'un autre y pretende,
S'afſugetiſt à ſon deuoir:
Et youdroit aler à la chafſe

Bien souvent, qu'il faut qu'il s'en passe,
 Pour à son Royaume pourvoir.
 Le Berger de ses montons maistre
 Leur est serf pour les mener paistre:
 Autrement ne s'en seruiroit.
 Et de peur du loup il reveille
 Son œil trauaillé qui sommeille,
 Quand plus volontiers dormiroit.
 L'auocat qui vend son langage,
 Le Soldat qui aime l'outrage,
 Le Pilote qui sçait la mer,
 Le maneuvre & l'homme d'estude,
 Viuent tre tous en seruitude,
 Qu'il ne faut hair ne blamer.
 Le Genre humain ne sçauoit viure,
 De toy, Seruitude, deliure:
 C'est toy qui leur vie maintiens.
 Par toy secours ils s'entredonnent:
 A leur peine par toy s'adonnent:
 En leur deuoir tu les contiens,
 S'il est seruitude doree,
 C'est la seruitude adoree
 Des plus auansez courtisans:
 Qui sont les plus pres des personnes
 Des magestez douces & bonnes,
 A qui leurs ont voué leurs ans.
 Qui n'ont pas vne heure ordinaire
 A eux pour le fait necessaire
 Ny du repos ny du repas:
 Je m'en raporte au Sieur de Froze,
 Qui malement la nuit repose

IIII. LIVRE

sans souper ne le sçachant pas.
C'est vn comte bien veritable:
Il venoit de s'asseoir à table:
Voicy messagier de la part
De la Royne nostre Princeſſe,
Qui le mande, & soudain le presse
D'aler vers elle. Luy gaillard,
Les mains nettes, la bouche fresche,
Sans manger, sans boyre, depeſche:
Et ſa maiſtreſſe va trouver.
Qui luy commanda quelque afaire,
Que diligem il ala faire,
Et puis s'en vient la retrouver.
La Royne l'oit. s'est retiree:
Froze sans longue demeuree
Se retire dans ſon logis.
Le ſommeil, qui la faim ſurmonte,
Doucement ſes paupieres domte,
Et ferme ſes yeux acueillis.
Froze, quelque petit ſommeille.
La faim regagne: & le reueille
Chaffant le ſommeil de ſes yeux.
Il vcille: diſcourt: & repenſe
De ſa faim. Luy meſme ſe tanſe,
De ſon auanture oublieux.
J'ay ſoupé. pourquoy me tourmente
Cette faim? pourquoy ſe lamente
Mon ventre aboyant ſans raiſon?
Le ventre d'ebat le contraire.
Froze la nuit ut fort afaire
A luy jouer telle traiſon,

Dont luy-mesme porte la peine.
 Voyez comme la Cour demaine,
 Ceux qu'elle detient en ses lacs !
 Tant s'en faut que ceux qui la suivent,
 Comme on dit, pour manger y vivent,
 Quand pour viure ils n'y mangent pas.

DES BIZERRES LIZEVRS.

Pour auoir la faueur, quel suget doy-ie élire ?
 D'aller chantant de Dieu seroit trop dangereux :
 On me dira mondain si ie fáy l'amoureux :
 Chacun se piquera si j'écri la Satyre.
 Des tragiques mechefs on n'ose plus écrire
 Pour n'ofencer les grans, qui les sentent sur eux :
 Les deuis pastoraux & les rustiques jeux,
 Sont frivoles sugets qu'on ne daigneroit lire.
 La comedie aussi ne se peut receuoir
 En langage François : mais dittes pour n'auoir
 La disgrâce d'aucun, qu'est-ce que ie doy faire ?
 Si d'escrire aujourd'hui tu te pouuois tenir,
 N'entreprenant d'ateindre où tu ne peux venir,
 Te te conseilerois en amy, de te taire.

SVR LA MVSIQUE
DE IANNEQVIN.

Pourquoy m'as-tu requis, Adrian, de donner
 Quelques vers pour les mettre au deuant de ce liure
 A fin de l'honorer ? Et bien ie te les liure :
 Mais le nom de l'Authent suffisoit pour l'orner.

IIII. LIVRE

Où est-ce qu'on n'oit point Iannequin resonner,
 Iannequin qui si bien fait les voix s'entre-suïre,
 Que d'un plaisant Nectar les oyans il enyure,
 Et contreint leurs esprits les cors abandonner.
 Soit que d'accords pesans les motets il compose,
 Soit que représenter les vacarmes il ose,
 Soit qu'il jouë en ses chantes le caquet féminin,
 Soit que des Oysillons les voix il représente,
 L'excellent Iannequin en tout cela qu'il chante
 N'a rien qui soit mortel, mais il est tout divin.

DE VIS AMOUREUX.

Mignonne, ie te jure ma foy,
 Et ne t'en mentiray de rien,
 Ie ne sçay si tu m'aimes bien,
 Ie t'aime autant ou plus que moy.

R E S P O N C E.

Mignon, pour te monstrer combien
 Ie te porte entiere amitié,
 Ie ne t'en diray du tout rien,
 Car ie n'en diroy la moitié.

E P I T A P H E D E L A I S.

Cy gist Laïs, la Citoyenne
 De la ville Corintienne,
 Qui panadoit, donnant des tours
 En ses bobancieres amours,

En drap d'or & drap d'écarlate:
 Celle Laïs plus delicate,
 Que n'est delicate Cypris
 Dedans son Cyprien pourpris:
 Celle Cyteree mortelle,
 Qui par sa mignarde cautelle
 Auoit plus d'amis en ses las,
 (Que n'eut l'épouse à Menelas)
 Qui cueilloient les gaies fleurettes
 De ses paiables amourettes.

D'elle le cercueil odoreux
 Souffle encor vn fлер sauoureux:
 Et les cendres de cette Dame
 Sont encor confites en bâme,
 Et ses cheueux bien embâmez
 Flerent bon d'onguent parfumez.

Venus a pour la trépassée
 Sa bonne couleur effacée,
 Et de pleurs le mol Cupidon
 Eteignit presque son brandon.

L'Europe ainsi que pour Helene,
 Pour elle se fût mise en pene
 Tandis que le jour elle vit,
 Ne fût qu'au gain elle asseruit
 Sa trop commune jouissance,
 A quiconque auoit la puissance,
 Avec le vouloir de payer
 Du plaisir le pris & loyer.

A P E R R E T T E.

TV teins, Perrette, tes cheueux,
 Mais c'est bien en vain que tu veux

III. LIVRE

Tâcher ainsi de faire prendre
A ta vieilleſſe vn autre teint:
Jamais de ton viſage peint
Les rides tu ne feras tendre.
Tu as beau d'eau de lis uſer,
Et de faire à t'enceruſer
De ton viſage vn fau viſage:
Tu ne fais rien que t'abuſer,
N'en receuant nul auantage:
Tu pers & ton fard & ta peine.
Perrette, penſes-tu par l'art
De ſçauoir detremper le fard,
Faire d'une Ecube vne Helene?

SVR LA MORT D'ALBERT

IOVEVR DE LVT DV ROY,
DV LATIN DE I. DORAT.

DE longue main la pierre qui t'auance
Dans tes rongnons auoit pris ſa naiſſance,
Sçauant joucur la ou entretenüe,
Se ramaiſſoit la grauelle menuë,
Qui les conduits t'étoupa d'une fois,
De ton vrine enſemble & de ta voix.
La mort reſtoit dès long tems ordonnée,
Mais ton doux lut de la corde ſonnée
Deſſous tes doigts, de cette pierre dure
Amolifſoit la cruelle nature:
Si que deſia la mace maniable
Du grais moli ne t'eſt plus domageable.
Mais quand venu au fort de ta vieilleſſe

De le sonner tant souuent tu fais cesse,
 La pierre tost reprend sa dureté,
 V'sant sur toy de plus grande fierté
 Que ne souloit. Quand toy ne connoissant
 Le mal secret en toy-mesme croissant,
 Et ta douleur desirant deceuoir,
 Tu fis vn chant à ton luy émuoir.
 Et lors tu meurs, quand la pierre qui t'oït
 Deçà molist, Et delà mole estoit.
 Le grès tiré, qui ma parole apreue,
 Dur d'une part, mol de l'autre se treuve.
 Comme vn coral, qui my- plante & my-pierre
 Montre vn costé, l'autre dans l'onde serre:
 Comme est de frais l'image transmuee,
 Naguiere ayant la Meduse auisee,
 Qui n'a du tout d'un homme la nature,
 Ny n'est du tout encores pierre dure.
 Telle est encor cette pierre, ô Albert,
 Que les Dieux font vn témoignage apert
 De ton doux jeu : duquel la renommee
 En ton viuant honorable semee,
 Sera plus grande apres que tu es mort.
 Tu meurs heureux, quand la pierre en ta mort
 Fait, ô Albert, la préuue du pouuoir
 Dont tu pouuois les pierres émuoir.

SVR LE TEATRE DV
 SIEVR DE LANNAY BOISTVAV.

TV as raison, Lannay, d'appeller nostre vie,
 Le Teatre du Monde, où les Dieux immortels

IIII. LIVRE

Prennent plaisir de voir les malheureux mortels,
 Ou rire en comedie, ou pleindre en tragedie.
 Heureux sera celuy qui voyant la lumiere,
 spectateur seulement des autres debandé,
 S'exemtera du jeu qui nous est commandé,
 Celuy de l'heur des Dieux ne s'éloignera guiere.
 O Launay, meritant vne louange grande,
 Des troubles d'aujourd'huy tu te fais spectateur,
 Ou plus que la raison toute rage commande.
 Et depeignant au vis le Theatre du Monde,
 Tu ouures le chemin pour jouir de cest heur,
 Nous tirant des malheurs dont cette vie abonde.

DV COVRONNEMENT DE LA ROYNE.

REçoy dessus le chef la royale couronne,
 O Royne Eliſabet. Vien compagne à mon ROY
 Entrer dedans Paris en somptueux arroy,
 Confirmer les honneurs que la France te donne.
 Vien donque à la bonne heure : & toute faueur bonne
 Du ciel pleuve sur toy. Reviene avecque toy
 L'abondance & la paix, la justice & la Foy.
 Que vos deux Royautez tout bon heur environne.
 Fleurisse entre vous deux en heureuse concorde,
 Et le regne d'Auguste & l'amour de Livie,
 Qui du peuple François baniront la discorde.
 De sur les mécreans se decharge la guerre.
 Qui l'aimera la sente au peril de sa vie.
 La Paix soit le doux nen du lien qui vous serre.

DV ROY S'ABILLANT
A LA VIEILLE FRANCOISE.

Soit bon heur à la France, honneur & gaieté:
 Mon ROY gaillard s'abille à la vieille Françoisse.
 Du ciel viene justice, & jamais n'y reuoisse:
 Reflorisse en nos cœurs la sainte pieté.
 Regne par entre nous la ronde loyauté.
 Encor de là les monts la nation Gauloise,
 Encores outre-mer en la terre Idumoise,
 Le ve sur le palmier nostre Lis replanté.
 Sire, parci d'avant nostre tourbe legiere
 A pris en son abit la façon étrangiere:
 Vaine se depravant a fait change de meurs.
 Mais vous, ROY redouté vray miroir de noblesse,
 Vous montrant le patron de toute gentillesse,
 ConvieZ vos François aux antiques valeurs.

TROYE A PALLAS.

GArdenille Pallas, tandus que ie fu Troye,
 Autant qu'il fut besoing des honeurs ie t'offroye
 En ton temple doré: toutesfois à la fin
 M'abandonnant au sac tu m'as fait vn butin:
 Helas pour vne pomme enleuant par outrance
 De mon mur abatu la tant belle apparence.
 Si du berger Paris l'arrest ne te fit droit,
 N'estoit-ce pas assez si luy seul en mourroit,
 Luy qui fit le forfait, sans qu'ainsi lon resente
 Du coupable le sort sur ma ville innocente?

III. LIVRE
VN FAIT RICHE
EN VIEILLESSE.

T Andis que i'estois en jeunesse,
Ie fu pauvre, & ie n'auoy rien:
Et maintenant sur ma vieillesse
Ie suis riche & i'ay trop de bien.
O vray Dieu, en tous deux combien
Suis malheureux? quand ie pouuoý
Iouir des biens, ie n'en auoy:
Et quand ie n'ay plus la puissance,
Ny l'âge pour la jouissance,
Riche, mais en vain, ie me voy.

DE GALIN.

P Our hanter souuent les bordeaux
Le chan:re t'acueillit si bien,
Que du nés en ta face rien
Ne t'est resté que les naseaux:
Et bien qu'on die que le chien
Echaudé n'aproche du pot,
GALIN, tu es tousiours si sot,
Que de hanter plus que jamais
Les bordeaux & les putains: mais,
Que dy-je si sot? tu es sage.
Car tu t'atens qu'en ton visage
Vn jour ton nés te soit rendu,
Le trouuant où tu l'as perdu.

DE MERCURE ET HERCULE.

DE peu, Bergers, Mercure se contente,
 Prenant en gré ou du miel ou du lait:
 Non pas Hercule, qui veut qu'on luy presente
 Ou son mouton ou son veau grandelet,
 Voulant tousiours sa beste à luy sceulet.
 Aussi des loups il écarte la rage.
 Mais pour cecy qu'aués-vous dauantage,
 Puis qu'aussi bien le bestial récoux,
 En fin perdu doit mourir par l'outrage,
 Pauvres Bergers, ou du garde ou des loups.

A CALLIOPE.

CALLIOPE, ô mon cher foncey,
 Que j'ay dés ma premiere enfance
 Tant aimée : & qui m'as aussi
 Tant aimé, que j'en cognoissance
 De vos secrets, ayant credit
 D'entendre les rares merueilles,
 Que de ses profanes oreilles
 Le commun jamais n'entendit.
 Quel oubli paresseux detient
 En sommeil mon ame étourdie?
 Quel lien si pesant retient
 Ma langue en ma bouche engourdie?
 Qu'est peu si à coup deuenir
 Le haut dessein de mon courage,
 Qui menaçoit par son ouurage
 D'eterner le siecle auenir?

IIII. LIVRE

Rechaufe ma lente chaleur,
Et mon cœur paresseux anime,
D'une si gaillarde fureur,
Que si tu ne me fais le prime,
Je ne reste pas à mépris
En la course où l'honneur s'emporte.
Mais si bien ma vigueur enhorte
Que j'aye quelque digne pris.

A V R O Y.

O ROY, qui pour jamais desirez aquerir
Le titre & le surnom de Prince veritable,
Titre & surnom Royal, qui fait recommandable
Vn Roy plus que l'état de cent Roys conquerir:
Si voulez à jamais empeschier de perir
Ce beau nom bien aquis, d'un vouloir immuable
Maintenez & gardez vostre facture stable,
Qu'aucun daigné benin aprouer & cherir.
SIRE, sous vostre aueu (creve la barbarie)
Nous donnons aux François la gentille façon,
Et de vers & de chants qui estoit abolie.
Vive vostre promesse enuers nous accomplie:
Vous, CHARLES, veritable en plus d'une chāson,
Gangnerez veritable vne immortelle vie.

O CHAR-

O CHARLES au beau nom noble Roy de la Frâce,
 O vous Mere de Roys, des vertus la faueur,
 Vous Frere & Fils de Roy HENRY le trionfeur,
 Vous FRANCOIS des François l'amour & l'esperance,
 Gentil Sang verrés-vous mourir en sa naissance
 Vostre facture née avecques si bon heur,
 Qu'elle peut à jamais celebrant vostre honneur,
 Publier de vos noms la gloire & l'excellance?
 Mes compagnons & moy sous vostre autorité,
 Ne mourrons dépouilleꝝ de l'honneur merité,
 D'avoir osé, combien que l'entreprise meure.
 Quel reproche à venir vers la posterité,
 Par faute de sentir vostre benignité,
 Qu'un si rare dessein manque d'effèt demeure?

A LA ROYNE MERE.

R OYNE, race de ceux qui premiers d'outre mer
 Mirent des anciens les arts en Italie,
 Et par toute l'Europe en façon mieux polie,
 Qui le nom MEDICIS fait par tout renommer.
 Si vous ouïr des Roys & du peuple nommer
 Bonne Mere il vous plaît : Si vouleꝝ qu'on publie
 Vostre sage valeur, qui jamais ne s'oublie,
 En tems de trouble & paix vous faisant estimer:
 Des Musés embrasseꝝ les scruans bien apris,
 Mainteneꝝ vos honneurs en vostre creature,
 Et ne laissez dechoir ce qu'avez entrepris.
 Et vers les étrangers ne soufreꝝ de perir
 Le renom & l'espour de si noble facture.
 Ce n'est moins de vertu garder que d'aquerir.

IIII. LIVRE

MARS A MONSEIGNEVR

LE DVC D'ANIOV.

MOY le Dieu des guerriers, qui par ta main debelle
 Les ennemis domteꝝ, d'un lorier glorieux
 Je veus environner ton front victorieux,
 O grand DVC, la terreur de la tourbe rebelle,
 Mais comme quand ie vâ de ma Maitresse belle
 Essuyer ma sueur au giron gracieux,
 Ainsi toy des combas n'estant plus soucieux
 Des Musés tu cheris la douceur immortelle.
 Elles, soit que te plaise emandre tes honneurs,
 Ou rafraichir l'ardeur à tes ans bien seante,
 Poussent en ta faueur mille gentils sonneurs.
 Ils n'ont pas achemé : tu te recueilleras.
 Un cœur tant genereux de peu ne se contante:
 D'autres chants ils feront, d'autres faits tu feras.

APOLLON A MONSEI-

GNEVR LE DVC D'ANIOV.

A Mon tour ie ceindray de lorier verdoyant
 Le jeune & sage front honoré de victoire
 De ce grand DVC HENRY. Des filles de Memoire
 Il va de sa chanson la dance recreant.
 Et de la mesme main dont alla foudroyant
 Des vices les escadrons, vainqueur se faisant croire
 Par son terrible fer, il comble de sa gloire
 Nostre gentil labeur, la plume maniant.
 Toy Mars plus d'une fois de ma couronne aimee
 Tu as orné son chef, qui merite à bon droit

Entre les plus vaillans heureuse renommee.
 Moy, pour qui seul Daphné lorier est deuenue,
 Feray-je moins pour luy ? qui va le chemin droit
 Du Pegase volant à la source conuë.

POVR LA ROYNE DE NAVARRE.

Vous qui au mois d'Avril, quand tout se renouvelle,
 Dans vn préau riant ou par terre flory,
 Choisissez vn fleuron des Heures fauory,
 Voyés-vous vne fleur plus que cette fleur belle ?
 Vous qui sur l'Océan tenez route nouvelle,
 A la terre qui prend nouveau nom d'Amery,
 Ou vers le bord Indoys, vites-vous onc chery
 Vn plus beau parangon que cette perle belle ?
 Au prinsems ie la vy de roses entourée,
 Comme vn bouton de rose entre les autres fleurs,
 Et la plus belle rose en étoit reparee.
 En été ie la vy de perles decorée:
 Les perles de dépit se fondirent en pleurs.
 C'est la Perle & la Fleur des Princes honorée.

A MONSIEVR LE
DVC D'ALENCON.

FRANCOIS fleuron François, qui de vostre Grandpere
 Pere des nobles arts le noble nom portez,
 Ainsi qu'auez son nom son renom emportez,
 Qui fait qu'entre les Roys glorieux il eclere.
 Ce renom il aquit d'aimer la troupe chère
 Des enfans de la Muse, ornez & suportez.

IIII. LIVRE

Vous de vostre suport les ouuriers enhorteZ,
Qui vostre beau renom immortel pourront faire.
Caressant les presens que la Deesse donne
Comme les caresser, Atandez de sa main
Vne plus que Ducale & Royale couronne.
Qui les méprisera, l'oubliance est certaine
Pour abolir son los: Elle menace en vain,
Qui des dons de la Muse aura la maison pleine.

A LA ROYNE.

DE tout tems du haut ciel vne douce faueur,
O ROYNE, se repand sur la maison d'Autriche,
Qui d'honneurs & de biens & d'estats la fait riche
Par le sacré lien de nosses de bon heur.
Ainsi ie presagy tout gaillard dans le cœur
Par la sainte douceur qui dedans vos yeux niche,
Que ciel, moins que jamais enuers la France chiche,
Par vous la comblera d'abondance & d'honneur.
Aussi la bonne Paix à vostre bon noffage
Prepara le bon tems, nos discors apaisa,
Atrempa les saisons pour bien-heureux presage:
Nous ornant vos honneurs d'une mode nouvelle,
Chantâmes cet acord, qui le trouble acoysa.
Soit le lien durable, & la Paix eternelle.

D'AMOUR ET CHASTETÉ.

EN mesme instant Amour & Chasteté
 Se recontrans en contrariété,
 Dans les enfers deux ames enuoyerent:
 D'Amour cruel les brulantes ardeurs,
 La pauvre Phedre, & les trop chastes meurs
 Leur Hippolyt diuersement tuèrent.

DE GVILLAVME CHIRVRGIEN.

CLAUDE auoit la jambe blessee,
 Guillaume l'a si bien pansée,
 Que le patient en est mort:
 Sur le Chirurgien chacun crie,
 Chacun sur luy remet sa mort:
 Qui pour en estre depeesché,
 Dit: Aussi bien toute sa vie
 Le miserable il eust cloché.

A ESTIENNE IODELLE.

TAndis que graue en la Françoisse scene,
 Ta greue ornant de tragique chaussure,
 Ceignant ton chef d'errine feillure,
 Tu fais marcher vne Didon malseine:
 Pauvre Didon en non portable peine,
 Ialouse iree à venger son injure,
 (Las malement!) contre Æne parjure,
 Qui trop cruelle en soy-mesme forcene.
 Incor, Iodelle, en voix humble ie chante,
 N'osant pouffer d'aleine qui soit forte

IIII. LIVRE

Mes petis vers rampans d'alure basse,
Bien que Ronsard pour tragique me vante:
Mais celle ardeur que i'eu premier est morte,
Depuis qu'Amour me rompit mon audace.

LES MVSES.

CAlliope inuenta l'Heroïque chanson,
Et Clion de la Lyre enseigna le doux son:
La voix tragique fut par Euterpe eleuee,
Melpomene premier l'épinetie a trouuee,
Des flutes les tuyaux Terpsichore entonna,
Eraton des grans Dieux les louanges sonna,
La docte Polymnie acorda la cadance,
Polymnie à tous chans ajousta l'acordance,
Vranie chanta le bal que font les cieux,
Thalie du Comie les jeux facecieux.

LE CHEVAL DE TROYE.

VOy d'aubout de dix ans l'embusche contre Troye:
Voy le cheual enceint de celle troupe coye.
Des Gregois tous armeZ. C'est Epé qui l'a fait,
Et Minerve ordonna cet ouurage parfait,
Qui dans son ventre plein toute la Grece enclost.
Vrayement en vain mourut la plus part d'un tel ost,
Puis que pour la victoire aux princes de la Grece,
Plus que la bonne guerre a valu la finesse.

DV LATIN DE PASSERAT,

LA paix faite deux fois au fascheux mois de Mars
 Fut deux fois Martiale,
 Quand deux fois remit sus le cruel jeu de Mars
 Faite en saison fatale:
 Aujourdhuy que les cieux heureusement la font
 Au mois qu'Auguste nome,
 Qu'il les portes de fer du Dieu au double front
 Barra jadis à Rome.
 Le presage est heureux, d'autant que la fureur
 S'apaise de farnée,
 Lors qu'au ciel du Lion la brulante chaleur
 S'abat des enflammée.
 Tost apres le Soleil en la Vierge entrera
 A la Paix favorable.
 Cette Vierge est la Paix, ô CHARLES, qui fera
 Ta Paix ferme & durable.

AV SIEVR OTTOMAN.

Que cette folle rage, Ottoman, soit chassée,
 Qui pour le mettre ailleurs te dérobe ton cœur
 Ne nourry de mensonge vne vaine fureur,
 Qui naist d'oisiveté dans l'âme aparescée.
 Amour bannist de nous toute malle pensée,
 Apastant nos esprits d'une feinte douceur:
 Amour nous enuelope en sa plaisante erreur,
 Où toute liberté se foule terrassée.
 La beauté florissante est comme la vipere
 Entre les belles fleurs, qui fait nouvelle peau,

IIII. LIVRE

Quand le Soleil plus doux ouvre la primeverè.
Ha malheureux l'Amant, tant soit sa Dame belle !
Plus elle a le corsage & le visage beau,
Plus de fausses traisons en son cœur elle cele.

A BACCHVS.

O Doux pere Bacchus, Ariadne portee
Par tes lions rampans dans les Astres des cieux,
Témoigne que tu dois te montrer gracieux,
A ceux qui de l'amour ont l'âme tourmentee.
La fumeuse liqueur que tu as inuentee
D'un sommeilleux oubly puisse clorre mes yeux,
Afin que ne pouuant de ma belle auoir mieux,
Au moins par son Nectar ma douleur soit matee.
Tousiours les sobres nuits, des oisifs amoureux
Tourmentent les esprits, esperans & poureux,
Qui sont veille à tour de peur & d'esperance.
Ceux à qui tes presens ont échaufé le chef,
Ou dorment afranchis de tout triste méchef,
Ou veillent bien-heure d'une riche assurance.

D'VLYSSE ET PENELOPE.

Heureux fils de Laërte, Vlyffe sage caut,
Qui jadis rencontras vne épouse sans blâme!
La chaste Penelope eut bien vne bonne âme,
Qui de son cher mary si longuement se chaut.
Sa vertu, de bon bruit n'aura jamais defaut:
Car toutes nations, de cette honeste Dame
Ont fait des chants d'honneur, par qui la preudefame
Du sexe feminin tient le ranc le plus haut.

Aussi vingt ans durant à son amy fidelle,
 Attendit son retour luy gardant loyauté,
 Trompant ses poursuiuans d'une sainte cautele.
 La fausse Clytemnestre au sien ne fut pas telle,
 Mais encor aujourdhuy par sa grand' cruauté,
 Les plus femmes de bien ont à rougir pour elle.

D'VN MEDECIN.

ME trouuant vn peu mal hier,
 Vn Medecin (mais de raison
 Vray ennemy) ie fay prier
 De venir pour ma garison:
 Il vient: il me taste le poux:
 Et puis du vin le nectar doux
 Deffendant au pauvre malade,
 Commande la tizane fade.
 Le lourdaud, qui ne sçait pas, comme
 Homere le joyeux vieillard,
 Chante tant que le vin gaillard
 Est la force & vigueur de l'homme.



DE PRATIER.

PRatier, pour vn double perdu
 Par desespoir se fust pendu:
 Ayant arresté de se pendre,
 Ne fust qu'un blanc on luy veut vendre
 Le cordeau. Mais voyant que tant
 On le luy fait, tout mal content,
 Mieux vaut (dit-il) vure en misere
 Que mourir d'une mort si chere.

IIII. LIVRE
A FRANÇOIS
DUCHAT.

Si ie ne t'aymassé mieux,
Duchât, que mes propres yeux,
Crois tu que jamais tu pussés
Ou que demeurant tu fusses
Ainsi qu'hier me tréner
A fin d'ainsi me gesner,
D'une gesne si cruelle
Qu'aux enfers n'en a de telle?

Mais que t'ay-ie dit ou fait,
Mon Duchât, dont le forfait
Contre moy merite & vaille,
Que d'une telle canaille
De poëtes morfondus,
Tes mieux aymeꝝ soyent perdus?

Après la douce lecture
De ta poésie pure:
Après avoir leu tes vers.
Pareꝝ d'ornemens diuers,
Qu'amoureux & amourettes
Et mignardises tendrettes
Donnent à celle des sœurs,
Qui les plonge en ses douceurs,
Tu fais la fade lecture
D'une poésie impure,
Tu me lis des rudes vers
Fangeux de bourbiers diuers,
De Richard, Suran, Bourbiere,
Vouté, Caquet, & Rabiere,

La honte & le deshonneur
 De ce tems plein de bonheur.
 Voicy donc la belle chere
 Qu'à tes amis tu sçais faire,
 Tes amis qu'ainsi tu trêtes
 Avec ces pietres poëtes.

Je ne veu pas, ie t'assure,
 Duchai, que cecy demeure
 Impuni. Moqueur, cecy
 Ne demourra pas ainsi,
 Qu'ainsi tes amis tu traittes
 Des pestes les plus infectes,
 De tout l'Elicon Romain!

Mais, s'il peut estre demain
 De matin ie delibere,
 Aller à chacun Libraire
 A chacun des Imprimeurs
 Pour recouurer nos rimeurs.
 Coing n'aura dans leur boutique
 Tant de moissson antique,
 Soit-il relant ou caché,
 Qui ne me soit recherché.
 Là ie trouueray la noïse
 De Sagon : Là de Pontoïse
 Le bon enfant chercheray:
 Là Bouchaud ie trouueray,
 Et tout ce qui de naguieres
 Sert d'envelopoirs aux beurrieres,
 Aux Epissiers de cornets,
 Aux Libraires de paquets.
 Toute ceste orde vermine,

IIII. LIVRE

Toute ceste bourbe fine,
Des Rimeurs ie te triray
Et chez moy te les liray,
Et t'en effourdray l'oreille
Pour te rendre la pareille,
A fin que dorenavant
Tu ne mettes en auant
Toute ceste orde canaille,
Et que par ceste merdaille
De poëtes morfondus
Tes amis ne soyent perdus.

D'VN VIEILLARD.

VN flac Vieillard voyant sa jeune femme
Perdre son teint par les pales couleurs,
D'elle s'enquiert de son mal, & la blasme
Qu'elle n'y pense. Elle avec tristes pleurs
Et drus souspirs respond, La Dieu ne plaise
En l'offensant que j'achette mon aise:
Les Medecins, qui on tasté mon pous
Faire cela me le conseillent tous:
Mais j'ayme mieux malade me mourir,
Qu'en offensant Dieu & vous me guarir.
Son bon mary de se guarir la presse,
De ne laisser perdre ainsi sa jeunesse,
Et veut tresbien qu'autre face l'affaire
Que l'âge vieil ne luy permet de faire.
Elle à son choïs, mande par tout querir
Hommes dispos: Dedans sa chambre ils vont:
Et là chacun (le doux mal qu'ils luy font!)
A qui mieux mieux besogne à la guarir.

DES PASSÉTEM.S.
AV MEDIZANT.

103

TV trouves, ce t'oit on dire,
Mon stile rude & mal joint;
Je ne m'en ébahi point,
L'asne juge de la lyre.

DE IAN.

IAn, sous ceste bierre clost,
Repose, si lon peut bien
Sans faillir dire, il repose,
D'un qui ne fit jamais rien.

A GVILLOT.

QUI est ce mignon jouvenceau
Si crepelu, si coint, si beau,
Qui est tousiours avec ta femme?
Y'ay grand peur qu'il ne se diffame.
Qui est ce jeune compagnon,
Qui est ce muguet si mignon,
Bon Guillot, qui à sa maistresse
Si priuément tousiours fait presse,
Qui vient tousiours la raconter:
Et qui vient tousiours s'acorder
Si hardiment dessus sa chaire,
Et qui la sacoutant la baize,
Et qui fait à chaque fois
Trotter ses anneaux par ses doigts?
Respon moy, Guillot, ie te prie,
Respon moy, mais sans raillerie.
C'est mon mon clerc (ce dis-tu) qui fait

I I I I L I V R E

Mes affaires. Mais en effect
Ie le soupçonne fort de faire
Pour tes affaires ton affaire.

D E P O L.

POL tu voudrois acheter l'heritage
De ton voisin, & vraiment tu es sage:
Mais ton voisin ne veut la vendre ainsi:
Pol, ton voisin vraiment est sage aussi.

A M A R G O T.

O N te donne le bruit, Margot,
Que tu estimes chacun sot,
Qui est ton hôte quelque espace,
Si tout soudain il ne t'embrasse.
Bien, si tu n'es assez fillastre,
Tu n'es aussi par trop vieillastre:
Mais puis qu'ainsi tu te gaudis
Des hôtes qui s'en vont, tandis
Que suis ton hôte, ie te prie
Fay moy franc de ta moquerie.
I'ayme mieux me moquer de toy
Qu'apres tu te moques de moy.

D' A N N E.

A N N E se lcuoit d'une selle,
(Anne assez gente Damoiselle
Mais un peu grasse) l'un des plus
De sa cote demoura pris
(Comme il auient aux acroupies
Qui ont les fesses rebondies)
Alendroit d'où s'escoule un vent

Qui rien de l'ambre gris ne sent:
 Quelcun l'auiant, pensa dire
 Se raillant quelque mot pour rire,
 Et se rit le premier bien fort,
 Mademoiselle, mais qui mord
 (Dit-il) si estroit vostre cotte?
 Elle qui n'est pas vn brin sotte
 Luy respond & luy donne bon.
 Il torche sa bouche, mignon,
 Pour te baiser: vien t'en, aprouche:
 Il veut te baiser en la bouche.

A A G N E S.

TV as au front vn peu de cicatrice,
 Lequel Agnes tu tiens tousiours couuert.
 Ne cache rien: on pense plus de vice
 Au mal caché, qu'au mal qui est ouuert.

D E G O R M I E R.

Gormier s'est fié pour guerir
 A vn Medecin, qui se vante
 D'auoir son office vacante:
 Gormier ne dout-il pas mourir?

D E M A R G O T.

Tant soit-il de grace gentille,
 Nul demeurant en ceste ville
 Ou passant vanter ne se peut
 T'auoir baizé tant seulement,
 Margot: & ie te croy vrayment,
 Qui te baise, il fait plus s'il veut.

IIII. LIVRE
DE PERRETTE.

ON fait courir le bruit, Perrette,
Que tu le fais à la rangette
A tous les moynes du couuent.
Et tu dis que femme vinant
Mieux que tu l'es n'est preude femme.
Voy ! ce n'est moy qui te diffame.

Plus tu dis qu'en tous tes cartiers
Femme n'est, qui plus volontiers
Voise à l'Eglise des bons freres.
Et chacun qui a des affaires
Au marche n'y va til, di moy,
Aussi volontiers, comme toy
A l'Eglise, où sont tes pratiques,
Où tes affaires tu traficques ?
Mais si suis-je femme de bien.
Pourquoy non ? aussi ie le tien.
Pour le moins preue tu en donnes,
Ne hantant que saintes personnes.

D'ANNE

ENTre vn vicillard & vn chatré,
Toutes les nuits Anne est couchee,
N'estant de nul au vif touchée.
L'un d'eux est de vieilleffe oultré,
Et l'autre d'âge conuenante,
Mais chacun en vain se tormente:
Pour ces malheureux Anne fait
Et pour elle ceste priere
Fay ces deux reuenir, Cythere,
L'un jeune, l'autre homme parfait.

DE MARQUET.

L E bon Marquet commence tout,
Qui l'a jamais veu rien parfaire?
Marquet, ie croy, n'en vient à bout,
Quand à sa femme il le veut faire.

DE BONPAIN.

B Onpain auoit esté bleffé:
Et soudain pour estre pansé
Se fourra dedans vn ouuroir
D'un barbier, qui fait son deuoir,
De sonder si la playe donne
Dans la ceruelle. Vn qu'on tessonne,
Laissez ce pauvre homme (dit-il)
Où fouillés-vous de vostre outil,
Quand il n'auoit point de ceruelle
A l'heure qu'il prit la querelle?

DE GILON.

G Ilon se plaint qu'au matin
Gobert Guillaume Robin,
Au lit prendre ne la laissent
Nul repos, & qu'ils ne cessent
De la presser tous les jours,
La priant du point d'amours.
Ils ont tort : l'importunee
A raison : pourquoy aussi
Importunent-ils ainsi
Vne pauvre abandonnee?

IIII. LIVRE
DE NEGINE.

TV es & si n'es pas digne
Du nom que tu as, Negine:
De deux choses tu n'as qu'une,
Tu es froide, & tu es brune;
Tu es Negine d'un point,
De l'autre tu ne l'es point.

DE MARGOT.

MArgot n'attend qu'autre la prie,
Mais veut la premiere prier,
Et sans conuerte ypocrisie
Veut tousiours le droit manier:
Donques s'elle ayme tant le droit,
Et s'elle est tousiours en priere,
Ne se peust elle à bien bon droit,
Dire deuote & droituriere?

DE MASQUE.

Masque au visage rechigné,
Me vit en gaillarde pensée:
Et d'un front hideux renfrogné,
Comme de ma joye offensée,
Dit: que j'auoy veu mes amours.
Masque, est-il vray ce que tu dis?
Tu n'es jamais en tes bons jours,
Tes amours jamais tu ne vis.

V N muguet de mes vers barbouille,
Mais qu'il se garde que Baif
Ne sente pas qu'il le chatouille,
Qu'il ne le pique jusqu'au vif.

A I A Q V E S P E L E T I E R.

M Ais d'où vient cela ie te prie,
Peletier, que durant sa vie
Le Poëte mieux accomply
Ne se veoit jamais anobly,
Et bien peu souuent se voit lire
Quelque beau vers qu'il puisse écrire:
Et que tousiours on prise mieux,
Que les plus jeunes les plus vieux:
Bien que des jeunes l'écriture
Ait plus exquise polissure:
Encor que les vers plus âgés,
Trainent des flots plus enfangés?
Peletier, est-ce que l'enuie
Acompagne l'humaine vie,
Qui aussi tost sa rage éteint,
Que la vie a son but ataint?
N'est-ce point qu'à regret on laisse
Ce qu'on ayme dès la jeunesse,
Et qu'on ne peut mettre en oubly,
Ny delaisser son premier ply?
Son aage se moquoit d'Homere:
On lisoit Enne le vieil pere,
Que Rome auoit Maron viuant.

IIII. LIVRE

*Jamais comme l'âge suyuant,
On n'a vu que le present âge
Donnast l'honneur & l'aumage
A qui le meritant vnoit
Aussi grand que le mort l'auoit.*

*Mais quoy que ce soit, petit Liure,
Pour moy ne te haste de viure:
Ie ne suis pressé d'auoir nom,
Puis que tant couste le renom.*

ACROSTICHE.

Ayant tourné cent fois les lettres de ton nom,
N'ay peu rien rencontrer qui soit propre deuisé,
Ny pour la grace rare en telle beauté misé,
Et moins pour la vertu, digne de grand renom.
D'où peut venir la faute? ou, puis-je m'abuser?
Est-ce que j'ayfuy d'en prendre assez de peine?
Bien feroit contre moy cette excuse trop vaine,
Et ie m'accuserois au lieu de m'excuser:
Ta valeur, ta vertu, ta grace, ta beauté,
Venant du plus parfait qu'on peut, des cieux attendre,
Ne daignant de ton nom quelque louange prendre,
Enrichissent ton nom d'un honneur merité.

DE LA FOLIE COMVNE.

Quel letarge endormant assoupit mes esprits?
Quelle froide poison en bruuage ay-je pris,
Qui m'a du tout éteint la fureur agreable,
Dont ie me rauissoy, moy pauvre miserable?
Ie ne me conoy plus, tel est l'aucugle é moy
De l'oubly qui me tient, que ne pense estre moy.

*J'écriroy volontiers, mais ma langue pliee
 Attachee au palais, ou colee ou liee
 Dans ma bouche ne peut ny parler ny chanter,
 Et s'efforçant en vain ne fait que hocqueter.
 Si faut-il qu'à hocquets, de peur que ie ne creue,
 Je decharge mon cœur de l'ennuy qui me greue.*

*Monfieur, depuis le tems qu'à vous ie suis venu,
 Et depuis que m'aneZ pour vostre retenu,
 Vous auez fait si peu de séjour, qu'à vous fuyure,
 Je n'ay mis vn seul coup le nés dedans le liure,
 Bien que ce soit le seul & le plus grand plaisir,
 Ou ie passe le tems, quand ie suis de loisir:
 Car quel plaisir plus grand au monde scauroit prendre
 L'homme s'il a raison, que de lire ou d'apprendre?
 Or bien que ie n'ay leu, ie ne feray repris,
 Depuis que suis à vous, de n'auoir rien appris:
 Et s'il vous plaist m'ouïr, ie vous en rendray conte,
 Si bon que vous & moy ne rougions de honte,
 Vous de m'auoir à vous, moy d'auoir perdu tems:
 Car ie feray si bien que ie rendray contens
 Ceux qui nous blasmeroyent, s'ils ne trouuent étrange
 Que ie gratte vn petit la peau qui leur demange.*

*Monfieur, j'ay plus appris à voir ce que j'ay vu,
 Que ie n'ay fait deuant en ce que j'auoy lu:
 Car des liures écrits la fumeuse science
 Ne peut de rien seruir qui n'a l'expérience:
 Qui s'acquiert pratiquant les meurs & les façons
 Des bêtes humaines, & non pas les chansons.
 Il est vray qu'ayant lu du liure l'écriture,
 L'esprit est plus ouuert à juger leur nature.*

Et bien qu'as-tu appris? Que la plus part de tous,

IIII. LIVRE

*Où pour n'en mentir point, tous les hommes sont fous.
Le prouueras-tu bien ? Ouy bien sur ma vie,
Si ton peu de bon sens ne quitte à ta folie.*

RECIT EN LA SALLE
DE BOVRBON POVR LE FESTIN
de monseigneur de Neuers au mariage de
monseigneur de Guise, sur l'entreprise du
chateau Faé du Negromant, qui repre-
sentoit l'Amiral de Coligny.

DAmes, en qui reluit toute valeur,
Quel fort malin vous jette en ce malheur ?
Que faites-vous en cette place pleine
Tout à l'entour de hazard & de peine
Si vous sçantez quel seigneur a pouuoir
Dedans ce lieu, vous craindriez son sçauoir.
Retirés-vous en haste, n'arresteZ :
sorteZ, fuyez, le danger euiteZ :
Si me croyant vont quitter de bon heure
Le mal fatal de si fausse demeure,
Vous me lourez deliures du méchef,
Qui dans ce lieu vous pendoit sur le chef.

A M O V R.

QVi es-tu tdy, qui veux à l'éourdie
Mettre en effroy si noble compagnie ?
Non, ce vieillard trompeur n'a plus pouuoir,
Ny cœur d'oser rser de son sçauoir :
Ses charmes vains ont perdu leur puissance
Plus ne luy sert sa méchante science.

Toy souuien-t'en. sçachez, ô vous les belles,
 Que le Dieu Mars a mis des forces telles
 Au vaillant bras de trois preux Cheualiers,
 Adroits & forts, inuincibles guerriers,
 En les armant de si grande vertu,
 Que nul des trois ne peut estre abbatu.
 Car nul hum un ne Daimon (tant soit forte
 Celle fureur qui au choc le transporte)
 Contre ces trois ne pourra plus tenir,
 A peine donc au dessus d'eux venir.
 Donc ne bougez : mais d'assuré courage
 Ebattez-vous, moquant son vain langage.

CARTEL POVR VN CHEVALIER
 MENE PAR DEUX AMOURS.

Voyez ces deux Amours qui vont victorieux,
 Me menans prisonnier, trionfans de ma prise,
 Et chassans mon cœur de sa fiere entreprise
 De s'afranchir de l'arc qui metrise les Dieux.
 Bien que ie soy veincu, i'en suis plus glorieux,
 Que si t'estoy veincueur. & beaucoup plus ie prise
 Estre mené captif qu'auoir pleine franchise,
 Me voyant enchené d'un or si precieux.
 Si quelque Cheualier dessus les rans se treuve,
 Qui dedegne mon heur ou qui l'estime à honte,
 Les armes en la main ie veu luy faire preuue,
 Qu'il n'est point seruiteur de m'uir. si plus belle:
 Et que ma loyauté d'autant sa foy surmonte,
 Que celle que ie sers, desur la sienne excelle.

IIII. LIVRE

VOEV.

I Anot ioueur de musette,
 Qui de vieillesse foiblesse
 Déjà commence à trembler,
 Et qui souloit acabler
 Les loups de cette massüe,
 Mais maintenant d'ahan süë
 Du pié iusques au sommet,
 Quand à s'en aider il met
 Tout ce qu'il a de courage:
 La quittant pour son vieil âge,
 Il prend vn bâton au poin,
 Pour s'en aider au besoin
 A soutenir sa vieillesse,
 Et la massüe qu'il laisse,
 Te la vouë, ô gardien
 Des troupeaux, & n'en veut rien,
 Sinon (Roy des cheuuretestes)
 Que les loups & autres bestes
 Par les boys n'entendent pas
 Que sa force est mise au bas.

DE BONPAIN.

V A paître à l'écart si tu veux,
 Pastourcau, les beufs que tu menes,
 Que Bonpain dehors de ces plenes
 Ne t'enleue toy & tes beufs.

DV MESME.

S I legier comme sa main,
 Estoit le pié de Bonpain:

Ce Bonpain, ie t'en assure,
Seroit en terre vn Mercure.

V O E V.

A Pollon au crin doré,
Si ie t'ay bien honoré
D'un cœur net de toute offence,
Depuis ma premiere enfance:
Veules d'un bon œil me voir,
Et ce mien vœu recevoir.
C'est de ma jouë barbue
La premiere fleur tondue,
Tu me feras pour cecy
Que ie tonde vn jour ainsi
Que la fleur de ma jeunesse,
Les grisons de ma vieillesse.

A MARC ANTOINE

DE MURET,

C O N T R E,

Quel train de vie est-il bon que ie suive, &c.

Tout train de vie il est bon que tu suives,
A fin, Muret, que heureusement tu viues?
Dans le Palais sont punis les exces,
Par bon conseil s'appaissent les proces,
Voy les maisons de mille plaisirs pleines:
Le labourage est plein de douces peines:
Le matelot par vn peu de labeur,

IIII. LIVRE

Jouist d'ung aing deliuré de la peur.
 Celuy qui erre en vn pais estrange
 S'il a du bien à son plaisir le mange,
 S'il n'en a point il en est moins troublé:
 Le marié vit de joye comblé:
 Celuy qui vit sans estre en mariage,
 Seul sans travail passera son doux âge.
 Auoir enfans, n'auoir enfans aussi
 Ne donne plus l'un que l'autre soucy.
 La jeunesse est gaye belle agreable:
 La vieillesse est rasisse, & venerable,
 Qui le passé remet deuant les yeux.
 Donques, Muret, ie croy qu'il vaudroit mieux,
 Si lon pouuoit, ne cesser jamais d'estre,
 Que de mourir si tost qu'on vient de naistre.

D'AMOUR.

S'Amour cruel enflamme & naure les humains,
 Souillant dedans leur sang ses inhumaines mains,
 Est-ce rien de meru: ill. ? A qui Venus est mere,
 Venus qui le Dieu Mars a pour son adultere?
 Qui est aussi la femme au Dieu fevre des Dieux?
 Qui pour mere a la mer, dans les flots furieux
 Ayant pris sa nescance ? Amour a donc ses braises,
 Des brasiers de Vulcain ardans en ses fournaises:
 Sa cruauté des flots de la mer : & de Mars
 Le meurdrier ayme-sang, ses homicides dars.

DE VENICE.

ON te fait trop grand tort, Venice,
 De te reprocher l'auarice:

Ils ont menty les medifans,
 Qui vont ainfi de toy difans,
 Pourte rendre deshonorée
 Que tu es chiche & referree:
 Ils te donnent ce faux renom
 Les bauars : il n'en est rien, non:
 Ic le ſçay. aumoins à l'eſpreuue
 Ouuerre & large ie te treuue.

DE FAYTOVT.

Tu es banquier, tu auocaſſes,
 Tu es mouche, tu es flatteur,
 Tu as eſtaux en toutes places,
 Tu es maquignon, rapporteur,
 Faux monoyeur, témoing, menteur,
 Maquereau, larron, ſans menage:
 Et tu fais tout ce couretage
 Sans auoir charge en ta maiſon,
 M'ëbay-ie donc ſans raiſon
 Que tu n'as du bien dauantage?

DE DEMOCRIT.

Quand le bon rieur Democrit
 Toute choſe eut bien mépriſée
 De ſon ris, la mort qui tout rit
 De luy-meſme fit ſa riſée.

A HENRY ESTIENNE.

Donc, Eſtienne, tu te redonnes
 A ta ville, & tu abandonnes
 Des chams le ſejour gracieux?

IIII. LIVRE

Donc le repos folacieux
 De nos chams plus ne te recree,
 Mais le bruit de Paris t'agree:
 Comme tu as bien merité
 Jouy du bien de ta cité:
 Toujours    tes oreilles sonne
 Le tonnelier coignant sa tonne.
 Le tailleur s'en vicnne tailler
 Sa pierre pour te reneiller
 Le matin : Et qu'au soir t'effourde
 Le son de quelque cloche lourde.
 Le charretier le long du jour
 Criant ne te donne sejour,
 Importun deuant ta fenestre:
 Et ce quand plus tu voudrois estre
 En repos pour jouir des dons
 Que des Muses nous pretendons.
 Et si tu vas parmi les rues,
 Sois tant que point ne te remues
 De crieurs de sien empressé.
 Ou le solliciteur pressé
 Donne tel coup en ta poitrine
 Qu'il t'en face ployer l'echine:
 Le portefange tumbereau
 Souille de fange ton manteau.
 Rencontre vne charogne morte
 Que loin en la voirie on porte:
 Trouue quelqu'un de peste atteint
 Qui sur la suiere se plaint :
 Endure des maux plus de mille
 Ordinaires dedans la ville

Soule toy de tous les ennuis
Qu'on y a les jours & les nuits:
Tandis qu'aux champêtres delices
Mon Dorat & moy (loing des vices
Qui foisonnent dans les citez)
De sainte fureur incitez,
Nous nous jouons, au populaire
Nous plaifons sur tout de déplaire,
Qui meprisant la verité
Va beant à la vanité.

Il nous plaist chercher les montagnes,
Et loing de là voir les compagnes:
Aux campagnes nous descendons
Dou les montagnes regardons.
Tantost par la verdure gaye,
Couuers de la palle saussaye,
Nous allons pourmcner nous deux
Alentour de ces prés herbeux,
Où paissent les vaches penchantes
L'herbe lentement arrachames,
Tandis ques les gais pastoureaux
Font retentir leurs chalumeaux.
Au son les gentes pastourelles
Fouillent les herbetes nouvelles,
Trepignans d'un folastre pié,
En un rond par les mains lié.
Souuant pour à leur ris entendre
Le bestial nous voyons rendre
Leurs musles leuez pour les voir
Sans des prez se ramener voir.
Et pour mieux les heures seduire

111. LIVRE

Nous avons coustume de lire,
 Ou les vers qu'Ovide a sonnez,
 Ou ceux qu'Horace a faconnez,
 Ou les raillardes chançonnettes
 Que le Syracusain à faittes,
 Ou du Berger Latin les chants
 Qui monstrent le labour des chams.
 Tantost mucez dans vn bocage,
 Tantost du long d'un frais riuage
 Sous l'ombre palle aux saules vers
 Nous pourpensons quelques beaux vers,
 Qui desfont bien les journees,
 Les mois & les longues annees,
 Si vne des neuf doctes sœurs
 Les a confis de ses douceurs.
 Si quelque repentir, Estienne,
 Te remord, qu'aux chans on reuienne:
 Qu'on lessé en son aduersité
 Auec ses troubles la cité.

A MONSIEVR DE NOYON
 ADVOCAT EN PARIEMENT.

NOYON, qui bien voulu des Musés,
 Pour t'en faire meilleur en vs,
 T'armant d'une ferme valeur:
 Qui sçais le blanc du noir conoistre,
 A l'estre non à l'aparoistre,
 Iugeant de l'heur & du malheur.
 Qui te retirant du vulgaire,
 Sçais bien choisir ce qu'on doit faire,

Pour se maintenir doucement:
Qui gardes la pure justice,
Loin de soufrete & d'avarice,
Vivant bien & heureusement.
Si tu veux, tu tiens l'industrie
Pour honorer ta noble vie,
Par doctes & rares écrits.
De sçavoir, ami, tu n'as faute:
Mais ie croy qu'en ton âme caute
De nostre vain nom tu te ris.
Qui par nostre sottise sommes
Cognus quasi de tous les hommes,
Parquoy nostre aise est empêché.
Heureux, qui le bon sçait élire !
Heureux de qui mort on peut dire,
En bien vivant il s'est caché.
Ne fust que la forte Fortune,
Contre mes desirs importune,
A violenté ma raison,
Yusse fait chous de telle vie,
Loin des soupçons & de l'envie,
Loin des faux biens & de traison.
Mais quoy ? De ne sçay quelle sorte
Le sort de mon propos m'emporte,
Doù ie ne puis me recourir.
Plustost que langueur miserable
M'a falu me faire enviable
Laisant ma fortune courir.
Par vne tardive influence,
Des Grands j'aqui la cognoissance:
A vous, Muses, j'en suis tenu.

IIII. LIVRE DES PASSET.

Quand me tirant du populaire,
A mes Princes m'avez fait plaïre,
Qui m'ont par bienfaits retenu.
Jamais ingrat ie ne puis estre:
M'ayans fait leur bonté paroistre,
Mon bon cœur ie temoigneray.
Les Graces par tout j'en veu rendre:
Et pour les faire au loïn entendre,
Vn bel œuvre deffeigneray.
Plongé dans la Cour ie me treuve,
Avanture qui m'est bien neuve:
Et qui me contreint confesser,
Qu'en la plus part la vie humaine
Au gré de fortune se meïne,
Qui nous fait nos desseins laisser.
Là tout nouveau ie me comporte
Maintenant ma raison plus forte,
Radressant ma fortune d'art:
A fin qu'elle me fauorise
En ma valeureuse entreprise,
Que j'ose poursuivre gaillard.
NOYON, Si tu prises la France,
Si tu detestes l'ignorance,
Si de mon parti tu te rans:
Employe ta langue diserte,
Et garde mon droit de la perte,
Contre les malins ignorans.

FIN DV QUATRIEME LIVRE
DES PASSETEMS.



CINQUIEME LIVRE
DES PASSETEMES DE
IAN ANTOINE DEBAIF.

A MONSIEVR DE
GRAMMONT.



A S, las, par les mois les annees,
O GRAMMONT, & par les journees
Les mois se derobent glissant:
Les jours par les heures échapent:
Par momens les heures se frapent:
Et nous en alons perissant.

Ce n'est rien nostre âge fularde:

C'est vn point, si on la regarde
A l'égard de l'éternité.

Depuis qu'une fois morts nous sommes,
Aussi morts que les premiers hommes,
A'vons fait le cours limité.

Mais nous, à qui la foible vie

Passé & vole si tost rauié.

Nous que Dieu doiua de raison,
Pour nous servir à nous conduire,
Ce peu que le jour nous doit luire,
N'en vsons en nulle saison.

V. LIVRE

Toujours en tout l'ame tant belle,
 Semence du ciel immortelle,
 Mise à mépris par le mortel,
 Au cors ne sert que de saumure,
 Pour le garder de pourriture,
 Comme le lard dedans le sel.
 Beaucoup, non au bien nécessaire,
 Mais l'employent pour se mal-faire
 S'entremachinans mille maux,
 Ou par procez ou par rapines:
 Ou pour opinions malines
 Prenans inutiles travaux.
 Aucuns cherchans la gloire vaine
 Plustost que doctrine certaine,
 Pour bien sçauans seront tennus:
 Qui, souuent cachant ce qu'il pensent,
 Des propos étranges auansent
 Contre l'ancien maiuzenus.
 Ainsi par sole outrecuidance
 Troublent du vray la cognoissance,
 Et la foy de la verité,
 Par dispute au vray bien contraire
 Les simples cœurs venans distraire,
 Ebranlez de l'antiquité.
 La plus part de ceux qui debatenz,
 Ainsi que des bestes combatent,
 Pour rester vainqueurs en effet:
 Non pour choisir ou pour aprendre,
 Ce qui de droit meilleurs nous rendre,
 Et d'entandement & de fait.
 De là vient que nous pauvres hommes

Malement foruoieꝝ nous sommes,
 Ne plus ne moins que les moutons
 Qui sautent quand vn autre saute.
 Aussi nous en plus d'une saute
 A patron souuent nous sautons.
 Asseꝝ pour s'enrichir trauaillem
 Creignans que les biens ne leur faillent,
 Et veulent viure seulement:
 Mais de chercher & de poursuire
 Le certain moyen de bien viure,
 Ils n'y labeurent nullement.
 Il cognoist au fort de l'affaire
 Ce qui luy manque pour bien faire,
 Qui souffre sentant le besoin.
 Si tost qu'il part de la detresse,
 D'un orgueil insolent il l'esse
 Du bien le desir & le soin.
 Qui pour le branle du nauire
 Non acoutumé, du cœur tire,
 Changeant du nauire à l'esquif
 De son mal tousiours s'accompagne:
 Qui fascheux le present dedaigne,
 L'éloignant n'en est moins plaintif.
 Vn Tersite n'est pas abile
 Pour vetir les armes d'Achile:
 Iamais bien ne s'en armeroit.
 Les armures de l'esprit sage
 Ne donne au lourdaut ou volage,
 Qui malement s'en aideroit.
 Qui veut courageux entreprendre
 Au port de la vertu se rendre,

V. LIVRE

Comme son Itaque cherchant:
 Fuie les voluptés mondaines,
 Comme les chansons des Sirenes,
 Qui les vont au mal alechant.
 C'est fort grande jouïſſance
 A voir l'entiere jouïſſance
 De ſes beaux ſouhets & deſirs:
 Mais j'eſtime grace plus grande
 Au vertueux, qui ſe commande
 De n'aimer qu'honeſtes plaiſirs.
 Meſure le bien à l'uſage.
 Qui liberal modeſte & ſage
 Sa richeſſe diſpenſera,
 Je le tiendray pour le plus riche,
 Non le vilain taquin & chiche
 Qui plus de biens amaffera.
 Malade il eſt le miſerable
 De pauvrete non ſecourable.
 Il eſt pauvre, non de l'auoir,
 Mais dedans ſon ame peruerſe,
 Qui les biens à râs boulle verſe,
 Et n'en ſçait faire ſon deuoir.
 Qu'on le confeſſe où qu'on le nie,
 La vilenie eſt vilenie,
 L'honneur honneur, le tort eſt tort:
 Arachons de nous l'ignorance,
 Maudite racine & ſemance
 Du fruit, qui nous donne la mort.
 La perſonne bien ſaine & forte,
 Aiſement l'injure ſuporte,
 Ou ſoit du froid ou ſoit du chaud:

*La raison en l'ame bien saine,
 Courroux, douleur, joye incertaine,
 Sçaura moderer comme il faut.*

SVR LE LIVRE DES
 MEDITATIONS.

A GUITOT.

CE liure tout diuin pour d'âge en âge viure,
 N'a befoing d'un sonnet qui soit de ma façon:
 Guitot il ne faut point au bon vin de bouchon,
 La vie doit venir de la bonté du liure.
 Quel argument plus beau peut on choisir et suivre,
 Pour l'homme chrestien en tems d'affliction,
 Que des vrais zelateurs de la religion,
 Les discours consolans que ton liure nous liure?
 Venez (ô vous élus) qui en pure pensée,
 Adorez ce grand Dieu pere de l'univers:
 Icy sa voye sainte est clairement tracee.
 Icy de son secours vne ame renforcee,
 Repousse les assauts de l'ennemy peruers:
 Et la terre quictant vole au ciel élanee.

A MONSIEVR DE SAINT
 GOVARD AMBASSADEVR VERS
 LE ROY D'ESPAGNE.

LA grand montagne Pyrenée,
 Le tems, ny l'espace des lieux,
 Dont ta personne est éloignée,

V. LIVRE

De moy ne t'ont fait oublieux:
 Mais vne gaye souuenance
 De Baïf, qu'il te plaist aimer
 En absence autant qu'en presence,
 Font que ie veu te renommer.
 Saint Gouard, qui d'une amour viue
 Cheris & cherches la vertu:
 Et qui d'une bonté naïve
 Tousiours le vice as combattu:
 Par tout à ton Prince fidele
 Par mer & terre as voyagé:
 Mesme dans le peuple infidele,
 D'un Zele bon encouragé,
 Tu visitas la terre sainte
 Et le saint Sepulcre, où lon mit
 L'humanité mortelle éteinte,
 Qui morte en grace nous remit.
 Toy, comme vn Vlysse qui erre
 Pour les meurs des hommes scauoir,
 Et s'en aider en paix & guerre,
 La Grece & l'Asie alas voir.
 De là retourné dans la France
 Tu fus honoré de ton Roy:
 Qui ores pour ta suffisance,
 Et ta nonchancelante foy,
 Te tient au pres du Roy d'Espagne
 Pour son loyal ambassadeur:
 Où la vertu qui t'accompagne
 Iette vne belle resplendeur:
 Soit que d'un gracieux langage
 Des propos tu sois discourrant,

Que l'Espagnol acort et sage
Tout ennemi voise admirant.
Soit qu'une atrempance louable,
Et ta rare sobriété,
Te rende sur tout venerable,
T'acquérant nom de sainteté:
Là tu fais honneur à nostre âge,
Et prouues qu'entre les François,
Tant ne regne encores l'outrage,
Qu'à la vertu prompt tu ne sois.
Dont ne seroyent nulles nouuelles
Cent ans apres nous, Sain-gouard,
Si des neuf sçauantes pucelles
Baif qui t'aime n'auoit l'art.
Qui en souuenance du liure
De Marc que luy as enuoyé,
Le sien, où ton beau nom doit viure,
Pour éternes t'a renuoyé.
Lequel tu prendras en excuse
De quoy ie ne t'écry souuent:
D'autant que c'est luy qui m'amuse,
Son impression poursuivant.
S'il est digne de comparaison
Entre les Castillans polus,
Des Castillans fay moy conoitre
Pour nourrisson des fleurs de Lis.
Ils verront des Princes de France
Les noms en mon liure honorer:
Et conoitront que l'ignorance
Tous les François n'a deuorer.
Si le Roy d'Espagne desire

V. LIVRE .

Par mes écrits veindre les ans,
Ses honeurs ie sçauray bien dire
Bien honoré de ses presens.
Toy, qui m'es amy, bon & sage,
Fay luy mon present d'heure & d'heur:
Prescrire n'en faut le langage
A Toy royal ambassadeur.
Ce n'est pas que ie luy demande:
Ie suis hors de neceffité:
Mais que mon Roy me le commande,
I'en seray bien tost aquité.
S'il faisoit en ce tems barbare,
Ce que jadis faisoit vn Roy
Pour Simonide & pour Pindare,
Ce qu'ils faisoient ie luy feroiy.
Voire (chose qui n'est qu'en France)
Des chants de la mesme façon,
Et de mesure & de cadance,
Selon l'ancienne chanson.
Hardiment de cela te vante,
Dy que nous sommes les ouuriers,
Qui telle musique excelante
Renouuelons tous les premiers.
Dequoy faut que l'honneur se rande,
Que nos Princes ont merité:
Desquels nostre gaillarde bande
Gousté la liberalité.

POVR CLAVDE LE CLERC
A DAMOISELLE IANE DE
SAINTE CHRISTINE.

E P I T A P H E.

T Oy de qui j'esperoy jouir en bon ménage,
T'ayant pour mon épouse, en la fleur de ton âge
Vne enuieuse mort vient à moy te ravir,
Et fraudant mon espoir ne me fait te suivre !
Tu es morte, & ie vi, si c'est viure sans vie:
Car ma vie tu fus. O destin ! O enuie
Contraire à nos souhaits ! Au moins que j'usse l'heur,
Quand tu rendis l'esprit (soulas à ma douleur,
Piteux, mais désiré !) Pour le moins que l'heur j'usse
D'auoir esté present ! Car si present j'y fusse
De mes lèvres aumoins sur tes lèvres alors
Le reste des esprits que tu jettois dehors,
Las ! j'usse recueilly. Lors mon âme meslée
Peut-estre avec ton âme au ciel s'en fust volée.
Tant heureux je ne suis. Pour tout reçoys mes pleurs,
Les fleurs de nos desirs, les fruits de mes douleurs.

D E L' E N T R E E D V
R O Y C H A R L E S I X.

E NtreZ heureusement, ô grand Roy de la France
Dans la grande Paris Royne de vos citeZ,
Paris ouvre tes bras. Seine & ses Deitez,
Baissant leurs verdes eaux, facent réjouissance.
Campagnes & forests d'une gaie esperance

IIII. LIVRE

Reprenez vos honeurs. Toutes auersitez
 Soyent mises en oubly: De plaisir incitez
 Faison d'entiere joye heureuse demonstrance.
 O Paris, dans tes murs, Le bon CHARLE ton ROY,
 Beau sur vn beau cheval, en trionfant arroy,
 D'armes enuironné, va faire son entree.
 Les armes cesseront entre les citoyens.
 Mais si quelque mutin ose ataquier les tiens,
 O CHARLE, la deffence aux armes est montree.

DV IOVR DE L'ENTREE.

Voyez rire le ciel d'une clarté serene:
 Voyez le fleuve clair qui desenfle ses eaux:
 Voyez rebourgeonner les seveux arbrisseaux:
 Voyez reuerdoyer la montagne & la plaine.
 Voyez le doux Souleil, qui du printems ramene
 La gaillarde saison. Ecoutez des oiseaux
 Qui réjouissent l'air mille motets nouveaux:
 En l'honneur de mon Roy la joye se demeine.
 Mon ROY fait dans Paris sa magnifique entree:
 Alegresse par tout nous voyons demontree,
 Presage bien-heureux de meilleure saison.
 Regne la pieté, fleurisse la justice:
 Vertu soit en honneur, à mépris la malice:
 Defaile la fureur, commande la raison.

DES PASSETÈMS. 117
A V A N T U R E S
D E S D A M E S.

PVIS que demandeZ par plaisir
L'avanture au ciel ordonnec,
SçacheZ que vain est le desir
Qui veut forcer la destinee.

Qu'heureuse seroit vostre vie
Si pouvieZ seule la mener:
Fuiet fuiez la compagnie
Qui tant de maux doit amener.

Vous faites refus de vostre aise
Et pourchasseZ vostre malheur.
GardeZ qu'un jour ne vous deplaise
Ce qui plait tant à vostre cueur.

Vostre beauté qui est si fiere
Rabaissera fort son courage,
Quand vne volonte legiere
Vous bridera du mariage.

Haïssant celui qui vous aime,
Un qui vous hait allez aimer:
Autant fait de profit qui seme
Dedans les vagues de la mer,

V. LIVRE

Ne vous plaignez de jalousie
Ou vous plaignez d'estre si belle:
Car toujours la beauté martelle
Des mieux aimans la fantaisie.

C'est vostre bien & non pas vous,
Que ce beau serviteur courtise:
Celuy qui tant vous fait le doux
Vous cuira quand vous aura prise.

Vous faites bien fort de la fine:
Vous éprouvez, vous refusez,
Et mille amans vous abusez.
Gardez-vous qu'un ne vous affine.

Quand l'airain argent deviendra,
Alors vostre facheux servage,
Son cours rigoureux ne tiendra
Contre l'or d'un plus heureux âge.

Les fleurs de vostre primevère
Vous n'avez pas laissé fleurir,
Ny vos fruits en été meurir:
L'hyver vous ne sçavez que faire.

Vous vous alaitiez d'esperance,
Vous consumant d'un vain desir:
Faute d'avoir bien sceu choisir,
Vous tomberez en repentance.

Vn torrent de larmes s'apreste,
Vne tempeste de soupirs,
Vn mont-gibel de chauds desirs,
A qui vos beaux yeux feront feste.

Montez dans le coche arelé
De blancs chevaux, & demandez:
Vostre cœur sera consolé
De plus que vous ne pretendez.

Vous estes dans vn carrefour,
Et ne sçavez quel chemin prendre.
Marchez: car dans vn beau séjour
Tous les chemins vous peuvent rendre.

L'entreprise est trop avancée,
Il ne faut plus tirer arriere:
Si allez changer de pensée
Vous acquerrez nom de legiere.

Il n'est pas à chacun loysible
D'approcher tant les Deitez:
Il vous pourroit estre nuisible,
Si vne fois les irritez.

Bien que soyez deparagée,
Vous n'y perdiez: vostre bon heur,
Vous montrerez auantagée.
En vous seule gist vostre honneur.

V. LIVRE

L'estoc se mourra defeché,
Le beau sion reuerdira.
L'ombrage plus ne luy nuira,
Dont il souloyt estre empesché:

Bien heureuse la jalousie
Qui s'enflamme avec si grand heur,
Vne etincelle est amortie
Par vne grande resplendeur.

Combien que soyeꝝ engagee
Ne feigneꝝ de vous retirer:
Vous pouuez estre auantagée,
Vostre sort ne peut empirer.

Qui a bon bruit, on a beau faire
Tout ce qu'on veut, nul n'en médit:
Qui a mauvais nom à credit,
Le monde ne peut faire taire.

Vous ne scauez cueillir les fleurs
Que vostre beau printemps vous donne.
Mais les fruits en seront meilleurs
Que vous cueillireꝝ en Autonne.

Que vous estes bien deplorable
De ne scauoir le bien choisir!
Faites le plaisir miserable,
Qui n'apporte que deplaisir.

Vous iouïrez, ie le deuine,
Le danger est à l'environ.
La rose n'est point sans épine,
Ny l'anête sans piqueron.

Vous crilladez, vous souriez:
Et n'aimez rien que vous mignone.
Si vous ne vous apariez
Tirant à tous n'aurez personne.

Quand l'eau recourra vers la source,
Quand l'huyet en aisté fera,
Quand les cieux changeront leur course,
Ce que vous pensez se fera.

Vostre cœur de grands maux endure,
Pour cela rien n'avancerez.
Alors que moins y penserez
Viendra vostre bone auenture.

Si la fortune vn petit lente
Ne vous rit si tost que voulez,
Endurez, ne vous en doulez:
Dautant vous fera plus contenté.

Ce doux desir qui vous allume
Vous travaille (j'en suis bien seur.)
On ne merite la douceur,
Qui n'a goûté de l'amertume.

V. LIVRE

Il semble que vous regrettiez
Ce qui vous fait honneur à honte:
Auisse que ne regrettiez
Ce de quoy vous ne faites conte.

Vsez de l'heur en la jeunesse,
Vous ferez bien si m'en croiez:
Vous aiderez de la sagesse,
Mais que sur l'âge vous soiez.

Vous aucz plus d'une entreprise
Pour les cœurs des hommes surprendre:
Mais gardez vous qu'en voulant prédre,
Vous mesme ne vous trouviez prise.

Tel tient la bride & la courroye,
Qui vuidera bien tost l'arçon.
Tel rit, gaudit & n'a que joye,
Qui dira piteuse chanson.

Après la pluie le beau tems,
Après le beau tems vient la pluie:
L'heure vient (vostre pleur s'essuie)
Qui fera deux Amans contents.

Où fûies-vous pauvre étrangere
Cherchant à vostre âme repos?
Pensez vous estre assez legere
Pour vn qui porte ailes au dos?

Faisant

Faisant les fautes apprendre,
Vous couurant ferez découvrir.
Vous prendrez ceux que vous perdrez,
De ceux que prendre ferez perte.

Vous vous plaignés des inconstans,
Dont la flamme tost allumée
Ne dure que bien peu de tems.
Aimez si voulez estre aimée.

Ce qui vous fait tant langoureuse
N'est que vostre grande bonté:
Heureuse heureuse, ô trop heureuse,
Si n'auez point de volonté.

Vous faites volontiers la feste
A ce paladin écolier.
Que ferez vous de cette beste?
L'on dit qu'il n'est franc du colier.

Maudit soit l'honneur qui vous coûte
La perte de tant de plaisir!
Le vain bruit d'un vent vous dégoute
Du bien que vous pourriez choisir.

Ta beauté de graces ornée
Est d'une longue & belle dance
De seruteurs environée:
Et tu es pauvre en abondance.

Q

V. LIVRE

Dequor vous pounés-vous douloir,
Sinon de ne sçavoir choisir?
Rien ne vous faut que le vouloir
Pour contenter vostre desir.

Vous cherisseZ tant l'artifice
Que mepriseZ le naturel:
Ensuivre nature n'est vices
La corrompre est cas criminel.

Beauté qui est acompagnée
D'orgueil seuere audacieux,
Demeure à la fin dedaignée.
Amour niche au cœur gracieux.

Vous aimeZ vn qui ne vous aime,
Vn vous aime que n'aimeZ pas:
A bon change lon rand de mesme:
Ce sont d'amour les beaux ébas.

Si chercheZ le ferme bonheur,
ChercheZ-le tardive en pensée:
Mais hastier faut pour vostre honneur
L'entreprise bien comencée.

Auare craignez d'encourir
DiZette dont n'aurez diZette:
Mieux vaut en depece mourir,
Que viure tousiours en souffrète.

Recherchez l'air la terre & l'onde
 Cherchant le souverain plaisir:
 Il n'est rien si plaisant au monde
 Que de jouir de son desir.

A V R O Y.

O Grand ROY, votre Poète,
 N'ayant rien que vous donner,
 Sinon l'heur qu'il vous souhete,
 Vous vient du votre étrenet.
 Vous ferez donc étreñé
 (si j'ose tant entreprendre,
 Et vous plaist en gré le prendre)
 De votre nom retourné.

 CHARLES MAXIMILIAN
 DE VA LOIS.

A N A G R A M E.

 A N, M, D, L X V I I I, A L E
 R O Y C H A S S E M A L.

CHARLES MAXIMILIAN
 L'honneur du sang de VA LOIS,
 sera l'Hercule Gaulois:
 Car son nom porte que L'AN
 M. D. L X V I I I,
 Par un presage fatal,
 Aura le ROY CHASSEMAL,
 Deuant qui le mal s'enfuit.

V. LIVRE

Hercule tant renommé
Des monstres le ruineur,
Des Grecs en titre d'honneur
Fut CHASSEMAL surnommé.
Face Dieu que mon grand ROY
(Remetant sus la vertu,
Domtant le vice abatu)
Donne à ce presage foy,
Tant que ce braue surnom
De CHASSEMAL merité
Voyse à la posterité,
Ornant de Charles le nom.

AV SEIGNEVR IAN BA-
TISTE BENCIVIEN ABBE DE
BELLEBRANCHE.

LA Muse Toscane regrète,
BENCIVIEN, ton ame distrecte,
Comme de son cher enfaçon:
Se plaignant que la seruiude
De la Cour amoindrist l'étude
De toy son docte nourrisson,
Mais l'amour de la Poésie
Apparoist en ta courtoisie,
Quand tu cheris ceux du métier;
Et pour faire goustier les graces
De ta Royne, tu les embrasses
D'un racueil doux & cœur entier.
Tu es vraiment digne de viure
Immortellement dans mon Livres
BENCIVIEN, bien sois-tu venu.

Voicy la dissettième année,
 Que par vne amitié bien née
 Je t'ay premièrement connu.
 Ce fut lors que la bonne trêve,
 Heureuse aux François, mais trop brève,
 Fut jurée par les Flamens
 Dans le royal séjour d'Ambouysé,
 Lors que la nation Gauloise
 L'uisoit en tous ses ornemens.
 Moy lors à la Cour bien novice,
 Je gardois vn dangereux vice
 De la honte de sur le Front:
 Cette honte à mon bien contraire
 Par vn dépit me vient distraire,
 Et ma belle entreprise romt.
 Et dix ans depuis s'en alerent,
 Qui sur moy sans profit coûterent
 Tout mon meilleur âge perdu:
 A la fin reprenant courage,
 Ou d'un fort ou d'un avis sage,
 A mes Princes me suis rendu.
 Mais vn vouloir naïf m'enclint
 A ma Princeesse CATHERINE,
 Bonne MERE de nos bons ROYS
 ROYNE en cent vertus excellente,
 De qui les beaux honneurs ie chante
 De mon liure aux plus beaux endroits.
 J'ay sur tout recherché sa grace,
 M'assurant que jamais sa race
 Elle ne pourroit dementir,
 Sa race l'appuy de la Muse:

V. LIVRE

*Et l'honorant je ne m'abuse
 Pour en attendre vn repentir.
 BENCIVIEN, l'heure bonne épie,
 Que les vers que je luy dedie,
 De bon œil elle deigne voir:
 A fin vn jour, comme elle est bonne,
 Que son Poëte elle guerdonne,
 Qui ne manque de son deuoir.*

SVR LE MEDAILLON

D'ALEXANDRE:

ET L'ECVELLE D'ARGENT

TROVVEZ A CHARLEVAL

Où est la face d'Alexandre est écrit:

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ALEXANDRE.

Au reuers où est vn char trionfal tiré par quatre Elephans, & dessus assis Alexandre ayant à ses piés vne esclauie les mains liees & enchaînées sur les reins.

ΠΕΡΣΙΚΗ ΑΛΛΟΘΕΙΑ.

PERSE CAPTIVE.

SONET.

SIRE, j'oseray bien plein de bonne esperance
 Presagir tout bon heur à vostre magesté.
 Outre ce medaillon qui vous est apporté,
 L'escuelle d'argent m'en donne l'assurance.

C'est honneur & soulas pour vous & vostre France.
 Vostre ennemy sera de chaisnes garoté
 Vous en trionferez luy ostant liberté:
 Vostre peuple ornerez de ioyeuse abondance.
 L'écuelle d'argent, parement de la table,
 Denonce qu'en festins pleins de bien-heureté
 Ferez cueillir les fruits d'une paix riche & stable.
 Le Médailon d'argent où le grand Alexandre,
 De la Perse vainqueur, en trionfe est porté,
 Deffand à l'étranger contre vous entreprendre.

A MONSIEUR
 DE SAINT SYPLICE.

SAINTE SYPLICE la bonté nette,
 Et des meurs la grace parfette
 T'a mis pres du D V C d'Alençon:
 Comme pour exemplaire adresse,
 Où sa genereuse jeunesse
 Prit vne courtoise façon.
 Bien-heureux ie te vante d'estre
 Pres d'un Prince que voyons croistre
 Tous les jours en dignes vertus.
 Bien-heureux, quand je te voy Pere
 D'une jouvence qui prospere,
 D'Enfans de valeur reuetus.
 O combien vaut la biennaisance,
 Qui prend sa facile acroissance,
 Au bien où l'esprit coule enclin.
 Car vne mauuaise nature
 A peine par la nourriture

V. LIVRE

Redresse vn courage malin.
 Mais du plant de ta bonne race,
 Les vns croissent en toute grace
 Pres du sang Royal favoris:
 D'autres au giron des neuf Muses,
 Reçoivent leurs douceurs infuses,
 Desous leurs ombrages nourris:
 Pour servir vn jour à nos Princes,
 Dans les étrangères provinces,
 Ou dans le Royaume employez:
 Qui en guerre de leur vaillance,
 Qui en conseil de leur prudence
 Montreront les dons déployez.
 Ainsi ta vertu tousiours viue
 En leur gentillesse naïve
 Reluira ne s'éteignant pas:
 Et si j'ay quelque faueur bonne
 De la Muse, vn don ie te donne,
 Qui sauue ton nom du trépas.
 Du soleil la douce lumiere
 C'est vne plaisance treschiere:
 La mer calme est rianse à voir,
 Et la saison refleurissante:
 Chose n'est tant rejoyssante,
 Que des fils qui peut en auoir.
 Les filles en leur alliance
 Donnent quelque réjouissance,
 Mais souuent eteignent le nom.
 Les enfans masles qui en sortent,
 Et qui le nom gardent & portent,
 Sont les piliers d'une maison.

Te te loü, Sage Saint-Suplice,
Qui par ce tems plein de malice,
Quand les Muses ont moins d'honneur,
Fay tes fils aux lettres instruire,
A fin qu'ils sçachent se conduire
Par les malheurs au vray bonheur.
Vrayment la Françoisë noblesse
Fait tort à sa belle jenneſſe
D'aborrer des Muses le fruit:
Croyant à sa honte & domage,
Qu'elles abatent le courage,
Acouhardissant qui les suit.
Estoit-ce vn poltron qu'Alexandre,
Pour qui Filippe degna prendre
Aristote pour precepteur?
Ce grand guerrier qui souloit fêre
Son oreiller du bon Homère
Pour estre meilleur combattreur?
César fondateur de l'Empire,
Qui sçauoit aussi bien écrire
Comme de la Milice l'art:
Qui renuerſa tant de murailles:
Qui vainquit en tant de batailles
Le tient on pour homme couhard?
Luy vaillant maistre de la guerre,
Par soudars nez en vostre terre,
Vainquit vos vainqueurs ſes Romains:
Sage & sçauant par ſa prudance
Bien conduisant vostre vaillance,
Rangea tout le monde en ſes mains.
Et montra que, ſi la ſageſſe

V. LIVRE

Ornoit des doctes Chefs l'adresse,
Entre les François genereux,
Nous fonderions l'Empire stable
Sur toute la terre abitable,
Non moins sçauans que valeureux.

AV SIEVR ANDRÉ THEVET,
COSMOGRAPHE DV ROY.

THEVET, qui trauesant & les mers & les terres
Tout le monde alas voir sous le cours du Soleil,
Depuis l'Hesperien à l'Indien reueil,
Où desireux d'apprendre & courageux tu erres:
Dou sauve retourné, diligent tu enserres
En vn volume beau tout ce qu'a vu ton œil:
Vritable témoin, d'un labeur n'omparcîl,
Rendant aisé le fruit qu'en public tu desferres.
Nous voyons les citez: les états nous sçauons:
Par ton livre des lieux la cognoissance auons,
Des montagnes & bois, des mines & riuieres.
Nous te deuons un bien, Que loin de tout danger,
Sans éloigner sa terre au païs étranger,
Des hommes nous voyons les loix & les manieres.

A MONSIEVR GARNIER,
CONSEILLER AV SIEGE PRE-
SIDIAL DV MANS.

ENCORES nous oyons les furies d'Ajx,
Et les cris depiteux de l'accort Promethee,
Et le jaloux courroux de l'ardante Medee,
Et du chaste Hippolyt l'exécrable trespas.
Au Theatre François gentil Garnier, tu as
Fait marcher graueement Porce à l'ame indomtee:

Si la Muse Gregeoise est encor escoutée,
 La tienne pour mille ans ne s'amortira pas.
 Où que tu marcheras, sous tes piés de la terre
 Puissi t'encourtiner le verdoyant lierre,
 Pour l'honorable pris de ta graue chanson:
 Garnier, sou honoré (s'il reste dans la France,
 Pour les rares ouuriers honneur & recompance)
 Comme des Musés sœurs le plus cher nourrisson.

P O V R M O N S I E V R
 D E B O N N I V E T.

MAitresse à qui ie suis, quand de mes mains ie livre
 Entre vos blanches mains ce livre qui est blanc,
 C'est vne carte blanche, où j'écri de mon sang
 Que de vous & non d'autre a voüé ie veu vivre.
 Vous, Belle, qui viuez de tout soucy delivre,
 De tous vos seruiteurs les passions de ranc
 Vous y ferez coucher: Las, moy seul en mon flanc
 Y en ay plus que n'en peut contenir votre livre.
 Que chacun hardiment y note sa pensée,
 Y decriue sa flamme, y peigne ses desirs,
 Je nourri plus de foy dans mon cœur amassée.
 Qui sera par sus tous vn jour recompensée
 Du loyer mcrité des amoureux plaisirs,
 D'autant que mon amour la leur a surpassée.

A M O N S I E V R D E P I B R A C
 A D V O C A T D U R O Y E N
 P A R L E M E N T.

MAIS que les Musés mignonnetes
 Me fournissent de chansonnetes,
 Par lesquelles j'aquiere honneur,

V. LIVRE

Heureux me moquant de l'enuie,
 Et chassant la faim de ma vie
 Par vn bon ROY mon guerdonneur
 Et que me faut-il dauantage
 Pour doucement couler mon âge?
 A quoy plus voudroy-ie aspirer?
 Bien que j'usse la suffisance
 Pour treter des faits d'importance,
 Petit ie me veu retirer.

N'atende que ie me surcharge
 De quelque si pesante charge,
 Qui me püst sous elle acabler:
 Ie louray Dieu de ma fortune,
 Sans que haue ie l'importune,
 Taschant sans fin de la doubler.

O DV FAVR, si nous pauvres hommes,
 Qui jamais assouvis ne sommes,
 A'vions à viure par deux fois:
 L'une fois en douce lieffe,
 Et l'autre en amere tristesse,
 Trauersant nos jours & nos mois:

Ion iroit aleure (peut estre)
 (Portant la fortune fenestre
 Par vn viure plein de travaux)
 Pour la mener en chiere lie,
 A franchir la seconde vie
 De soin de tourments & de maux.

Mais si Dieu n'a fait tant de grace
 A la chetive humaine race,
 Qu'ell' uist à viure plus d'un tems,
 Vn tems de petite duree

D'une vie moins assurée
 Qu'une tendre fleur du Printemps:
 Ah nous malheureux ! pourquoy est-ce,
 Que nous souffrons telle détresse,
 Nous forçons nous mesmes en vain?
 Jusqu'à quand afamer de rage
 Banderons-nous nostre courage
 Sans mesure tirant au gain?
 Et tandis nous faisons la perte
 De nos bons jours, qui est couverte
 Sous un faux bien que nous poursuivons:
 Et nous oublions pauvres hommes,
 Que sujets à la mort nous sommes,
 Qui rien de certain ne vivons.
 C'est pourquoy me contenant d'heure
 Dans ma peau content ie demeure:
 Et si j'aprouche la Grandeur,
 Comme du feu ie m'en aprouche,
 M'y rechauffant sans que j'y touche,
 Non ébloui de la splendeur.
 O du Faur, la chaleur plaisante
 Et non la brulure cuisante
 Je cherche en la Cour de nos Roys:
 Ne faisant, comme à la chandele
 La mouche, qui brulant son aile,
 Y vole une dernière fois.
 Tu les sers, Toy sçauant & sage,
 Cogne par maint bon temoignage,
 Pour loyal, & de cœur entier.
 Moy puis que mon PRINCE en fait conte,
 En l'honorant ie n'auray honte
 Faire des Muses le metier.

V. LIVRE
 EPITAPHE DE CATERINE
 IAKET EPOUSE DE IOACHIN
 TIRAVD DE COVRVILLE

NULLE mere ne croye en ce monde estre heurieux
 Pour s'assurer de l'heur. Ny santé vigoureuse,
 Ny se voir honorer, ny se voir prospérer
 Pour enfans & mari, ne doit faire espérer
 Vn heur certain icy. Je me vis honorée
 Pour mes fils & leur pere: & presque adorée
 Pour leur belle chanson, qui les cœurs rauissoit
 Les nombres animant que Baïfourdissoit.
 Mais en plene santé lors que moins ie m'en doute
 Vne fièvre, vn frisson puis vn chaud, me prend toute,
 M'atache dans le lit, emportant mes plaisirs,
 Ecartant mes espoirs, & frustrant mes desirs.
 La fièvre froide & chaude enclose dans mes venes
 Me dessecha le sang par quatorze semènes:
 Puis elle me lâcha: mais elle me laissa
 Vn mal lent sans douleur, qui dans moy ne cessa
 Jusq'au dernier soupir: Et ie n'u la pensée
 La memoire & raison pour le mal offensée.
 Ainsi tout l'heur mondain en vinant ie perdis:
 Mourant l'esprit entier à mon Dieu ie rendis.

ELLE DECEDA LE XVI.
 DECÈMBRE M. CCCCC. LXXII.

DES PASSETEMPS. 126
A MONSIEVR DE MAR-
CHAMONT SECRETAIRE
DES FINANCES.

CLAYSSÉ, j'ay fait vn bien gros liure:
 Son bon Ange sçait s'il doit viure:
 Mais tel par mon âge passé,
 Pour du tout ne viure inutile,
 Et m'essayer en diuers stile,
 Je l'ay fait, & puis ramassé.
 Tel qu'il est pour mien ie l'auoué:
 Soit qu'on m'en blame ou qu'on m'en loue.
 Il me plaist l'enuoyer au jour:
 Mes vers tels qu'ils sont ie ne cache:
 Et veu bien que mon siecle sçache
 Qu'ils ont fait par trop long séjour.
 Quatrefois cinq & trois années
 Se sont par les mois retournées,
 Depuis que ie l'ay commencé:
 Mais vn destin à moy contraire
 Iusques icy m'a pu distraire
 Que ne l'ay pluslost auancé.
 Il faut que non ingrat ie chante,
 Comme la fortune mechante
 M'en a distrait par pauureté,
 Qu'ainsi par CHARLES debonaire,
 Et ses bons freres, & leur Mere,
 Moy liberalement treté,
 J'ay recu le loisir & l'aïse,
 (Soit que l'euvre plaise ou deplaise)
 De recueillir tout mon labeur:

V. LIVRE DES PASSET.

*Qui est tel que j'ose bien dire,
Qu'il se peut faire vn amas pire,
Plustost que d'en faire vn meilleur.
Il y a du bon en l'ouvrage
Qui peut contenter le plus sage:
Il y en a de moins parfait,
Qui trouuera bien à qui plaire:
Il y en a qui ne vaut guiere:
Il n'y en a point qui autrement ne se fait.*



AV L I S E V R.

TOY qui lis ces gais Passetems,
Rien graue de moy tu n'attens:
Je le sçay bien. mais je te prie,
Si de ma gaye raillerie
En quelque mot te penſes poind,
Penſer que je n'y penſoy point.

FIN DES PASSETEMS DE
IAN ANTOINE DE BAIE.



